

FNA 1798
Panique chez les
poissons
solubles

Max Anthony

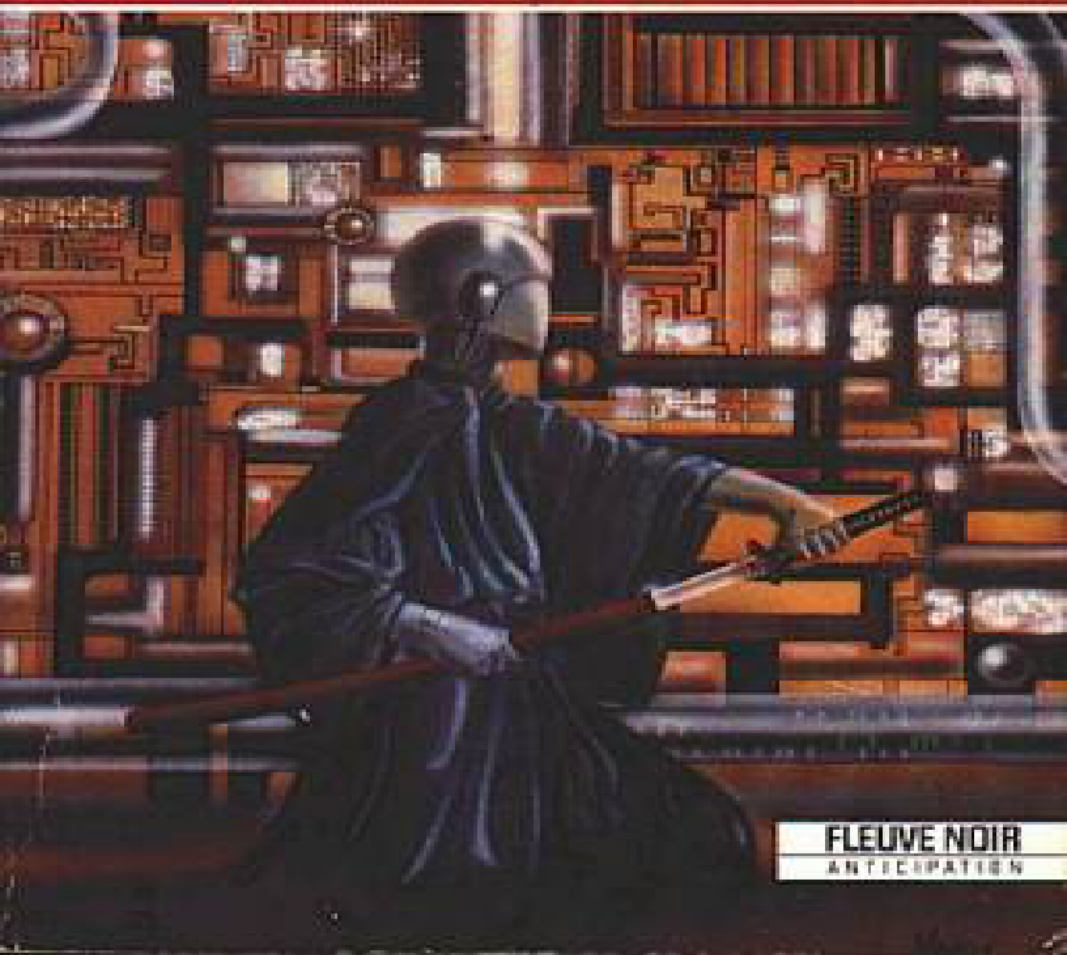
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

MAX ANTHONY

PANIQUE CHEZ LES POISSONS SOLUBLES



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

MAX ANTHONY

**PANIQUE
CHEZ
LES POISSONS SOLUBLES**

FNA N°1798

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

CHAPITRE PREMIER

New York, le 28 septembre 2412.

C'était un jour gris et venteux. Ned Lucas, agent des services secrets européens, suivait, dans la Cinquante-troisième Rue, un jeune savant de l'université de Paris. Cette filature, il la faisait pour remplacer un collègue américain, qui un jour lui avait rendu service en Europe. Surveiller et éventuellement protéger Tim Grandville, 29 ans, génie de l'informatique célèbre sur toutes les planètes colonisées, c'était là sa mission.

« Je crois qu'il ne se passera rien, songeait Ned. Tant mieux ! Ainsi, je n'aurai même pas à faire la connaissance de cet énergumène. Non mais, regardez-moi un peu l'air qu'il a, cet hurluberlu ! »

Les synthétiseurs-walkman étaient à présent à la mode. L'ultraminiaturisation avait rendu possible ces merveilles : deux claviers de type piano, parfaitement souples, très légers et qui se fixaient facilement, verticaux et parallèles, sur n'importe quel pull-over ou blouson. Tout en marchant dans la rue, on pouvait alors jouer sa propre musique – accompagnée par des rythmes automatiques – et la garder pour soi grâce aux écouteurs. Les trottoirs étaient remplis de hippies et de punks qui déambulaient en ayant l'air de se gratter les côtes à deux mains. Pour la gauche, les aigus étaient vers le haut, alors que c'était le contraire pour la droite.

Tim Grandville avançait à grands pas. Ses doigts bondissaient frénétiquement sur les claviers de son synthé. Le jeune savant, l'air béat, s'envoyait des sons de *heavy guitar* plein les oreilles. De plus, comme il se contorsionnait en mesure, il semblait littéralement en transe. Les passants, hilares, s'arrêtaient pour le regarder et se réjouissaient du spectacle.

Grand, maigre et blême, Tim avait l'air d'un gosse attardé. Son menton était presque inexistant, ses cheveux bien trop longs, et l'épaisseur de ses lunettes de myope atteignait un bon centimètre. Il était vêtu d'un blouson de hippie, d'un jean élimé et de chaussures de tennis qui, suivant la dernière mode, étaient de couleurs différentes : une verte au pied gauche et une jaune-orange au pied droit. Ned, qui marchait sept ou huit mètres derrière sa proie, se demandait comment un type pareil pouvait être un des plus grands informaticiens du monde.

Tim, en collaboration avec un autre savant américain, était en train de mettre au point un émetteur télépathique révolutionnaire : aussi petit qu'un mini-transistor et ayant une portée de presque six kilomètres, alors que les rares existant pour l'instant, très volumineux et très lourds, n'étaient efficaces que jusqu'à quarante ou cinquante mètres.

Les services secrets américains et européens avaient immédiatement compris l'importance capitale de ces recherches et, en cas de succès, les applications possibles de leur résultat dans le domaine de l'espionnage. Il avait été décidé que Tim, V.I.P. désormais serait surveillé en permanence.

— Hé ! Tim ! cria une voix, quelque part dans la foule.

Ned porta instinctivement la main à son pistolet-laser mais se rassura aussitôt. Celui qui venait de héler le jeune génie était un vieil Asiatique qu'il connaissait de vue. Petit, tout voûté, doté d'une barbiche grise en pointe, c'était lui aussi un informaticien, naturalisé américain. Il se nommait Bunkyo Yatsugawa et travaillait avec Tim.

Dès qu'il aperçut son collègue, Tim coupa le contact de son synthé-walkman et cessa de se trémousser comme un épileptique en crise. Bien que son comportement fût redevenu normal, il avait cependant toujours l'air d'un farfelu irrécupérable, à cause de ses cheveux et de sa tenue vestimentaire excentrique. Les deux scientifiques se serrèrent la main, puis Bunkyo Yatsugawa désigna, de l'autre côté de la rue, un vaste bar bruyant dont l'intérieur était encombré par des dizaines de jeux électroniques.

— Tu vois, ce bar, là... C'est là que Sankô a disparu..., rêva-t-il tout haut.

Tim réprima un geste d'agacement.

« Les vieux, se dit-il, racontent toujours les mêmes histoires ! »

Or, cette histoire-là, il ne voulait plus l'entendre. Non, fini. Il répondit, poussé par une bizarre impulsion :

— Et si on allait y jouer un peu, hein ?

Bunkyo sursauta, tirailla un instant sa barbiche grise puis, à la grande surprise de son interlocuteur, hocha affirmativement la tête.

— D'accord !

La dernière fois que Tim avait passé deux heures dans cet établissement, à s'abrutir devant les écrans des jeux électroniques (batailles d'astronefs, courses de stock-cars, bagarres entre virtuoses du karaté...), il était sorti de là en titubant, la tête pleine d'images mouvantes et colorées. Dans la rue, il avait dû lutter contre la tentation irrésistible d'assommer les passants à grands coups de pied

mawashi-geri, coups de poing, crochets ou uppercuts – tous mouvements qu’il n’aurait même pas été capable d’esquisser. Une fois dans sa voiture, il lui avait fallu faire un très gros effort pour ne pas percuter, par plaisir, les autres automobiles. Il s’était même surpris à chercher de la main, sous son tableau de bord, le levier déclenchant le départ des missiles...

Suivis, à distance, par Ned, les deux hommes pénétrèrent dans le bar.

Rock. Une cataracte de décibels.

La salle, immense, s’étirait en longueur en descendant par degrés. Véritable labyrinthe de jeux électroniques. La clientèle s’y pressait, surtout composée de jeunes hippies et punks : la moyenne d’âge devait se situer vers vingt-deux ou vingt-trois ans. Les filles, suivant la dernière mode, portaient queue de cheval et jeans coupés au-dessus du genou. Elles n’avaient pas de slip, on pouvait le constater grâce aux larges échancrures que nombre d’entre elles avaient pratiquées à l’emplacement de leurs poches plaquées et par lesquelles on voyait leurs fesses.

Hâves, les mâchoires serrées, les joueurs fixaient leur écran en manœuvrant les boutons comme s’il y allait de leur vie. Courses de voitures, de motos, dragons, châteaux maudits, super-karatékas, safaris, bombardiers, tout cela et bien plus encore était à leur disposition. On entendait peu de cris de plaisir mais beaucoup de colère ou de désappointement. De temps en temps, un de ces acharnés poussait un rugissement de rage, se prenait la tête à deux mains et donnait de grands coups de pieds un peu partout. Des punks, ayant perdu une partie, s’arrachaient à pleines mains leurs cheveux orange, raides comme des baguettes de tambour. Puis ils sortaient aussitôt une nouvelle pièce de leur poche pour se remettre à jouer, grinçant des dents, marmonnant des exhortations ou des obscénités.

Tim et le vieil Asiatique avaient trouvé un jeu libre, dans le fond de la salle : un safari aux reptiles géants de l’ère secondaire. Tout en torturant leurs commandes, ils échangeaient – en hurlant, pour couvrir la musique tonitruante et les beuglements divers –, des réflexions d’informatique sur la manière dont, à leur avis, le jeu était conçu. À quelques mètres de là, Ned les surveillait, avec l’air de s’intéresser à un écran sur lequel un hercule à longue moustache tuait en plein vol des monstres volants. Au bout d’un moment, il remarqua dans la foule un étrange personnage.

Un infirme, avec une canne. La trentaine. L’individu, vêtu d’un vieux pardessus beige, boitait et se tenait tout courbé. Sa barbe et ses cheveux trop longs étaient d’un blond terne, maladif.

Mais ce qui surprenait, c'était sa carrure. Un géant. Avec des épaules démesurées. Ses poignets avaient une largeur et une épaisseur doubles de la normale. Ses mains titanesques paraissaient capables de broyer d'autres mains, jusqu'à en faire de la bouillie. Dans son énorme visage, ses yeux bleu pâle semblaient tout petits.

Alors que cet étrange personnage se dirigeait en claudiquant vers le fond de la salle, là où jouaient Tim et Bunkyo, il s'arrêta, soudain.

« Comme s'il les avait reconnus... », remarqua Ned en son for intérieur. Il porta la main à son laser et se déplaça de manière à prévenir une attaque possible. Mais une dizaine de punks braillards passèrent entre lui et l'infirme. Avec un juron, Ned bondit de côté, furieux d'avoir perdu un court instant le suspect de vue. L'homme, maintenant, remettait dans sa poche un petit carré de papier.

Était-ce une photo ? L'inconnu venait-il de vérifier qu'il se trouvait bien en face de Tim Grand-ville ? L'agent secret penchait pour cette hypothèse. Malheureusement, il lui était impossible de la vérifier. Incertitude agaçante, car elle l'empêchait d'intervenir. Il ne pouvait qu'attendre, la main crispée sur la crosse de son laser.

Tim et Bunkyo, pendant ce temps, massacraient allègrement du dinosaure. Pour les besoins du jeu, ces horribles bêtes pleines de dents et de griffes mouraient en poussant des hurlements abominables qui faisaient passer des frissons dans le dos – alors que, de l'avis des paléontologistes, ces grands sauriens n'avaient jamais été très bavards.

Un jeune chien bobtail qui, sans doute, appartenait aux patrons du bar, était apparu par une porte entrebâillée donnant sur la partie privée de l'établissement. Après avoir flairé d'un air sceptique quelques hippies et punks, l'animal jeta résolument son dévolu sur Tim et se mit à lui faire de débordantes démonstrations d'amitié. Le jeune informaticien n'avait jamais compris pourquoi il avait un tel succès auprès des chiens, alors que les chats le fuyaient ou, à son approche, hérissaient le poil en sifflant et crachant afin de bien montrer leur extrême inimitié.

— Oui, oui, tu es gentil, mais fous-moi la paix ! fit-il distraitemment, tout en trucidant un énième tyrannosaure, qui dégringola du haut d'une falaise avec des cris hideux.

Le jeune bobtail n'en continua pas moins à mordiller le bas de son blouson. Soudain, la poche de gauche se déchira, et un carnet tomba à terre. Très excité, le chien se précipita dessus et s'enfuit avec.

— Bon sang ! Rends-moi ça tout de suite ! s'écria Tim.

Et il se lança à la poursuite de l'animal, qui repassa à toute vitesse par la porte entrebâillée.

— Mon carnet, sale bête ! vociférait sa victime.

Qui se retrouva, surprise, dans une très vaste salle de débarras, poussiéreuse et encombrée de jeux électroniques en réparation ou au rebut. Le papier peint ocre sale des murs s'en allait par lambeaux, et toute une partie de la pièce était occupée par une pyramide hétéroclite de jeux qui s'élevait jusqu'au plafond. Pas de chien en vue. Il devait être caché quelque part, à mordiller sa proie en remuant la queue.

— Veux-tu que je t'aide à chercher, Tim ? interrogea le vieux Bunkyo, qui avait suivi son compagnon.

Ned, à son tour, se dirigea vers cette salle annexe, tout en surveillant très discrètement le géant boiteux. Au moment où il franchissait la porte, le bobtail sortit de derrière une pile de jeux. Le carnet dans la gueule, il se mit à courir en tous sens avec des couinements de plaisir.

Bientôt, les trois hommes se retrouvèrent en train de chasser le chien dans le capharnaüm couvert de poussière. Ned, cependant, à cause de la présence de l'étrange infirme, ne perdait pas de vue la porte par où ils étaient entrés. Jusqu'au moment où il découvrit par terre quelque chose de tellement extraordinaire, qu'il ne put s'empêcher d'y consacrer son attention, durant un bref instant.

Cela ressemblait à une méduse ou à un tas de gelée transparente, avec de vagues reflets bleus et verts. *Cela* rampait. Mais le plus étonnant, c'est qu'à l'intérieur de cette sorte de gelée, on distinguait de minces fils brillants qui reliaient de minuscules inclusions de formes complexes et de couleurs différentes. Des composants électroniques, semblait-il.

La... chose, qui paraissait aussi bien organique qu'électronique, accéléra ses reptations pour disparaître sous un des jeux avant que l'agent secret fût revenu de sa surprise.

Quand il releva la tête, son suspect s'encadrait dans l'ouverture de la porte. Ned allait sortir son laser, mais il interrompit son geste. Car cet homme, décidément, n'avait pas l'air dangereux. Peut-être se faisait-il tout simplement des idées, à son sujet.

Le boiteux avança de trois pas puis déclara, avec un très fort accent russe :

— Si vous voulez, je vous aider à attraper le chien, camarades. Si il venir ici pour sortir par la porte, je le saisir !

— D'accord, et merci ! acquiesça Tim.

Un Russe ! Cela n'avait certes rien d'extraordinaire puisque New York était une ville cosmopolite, dont la population comportait un assez grand nombre d'émigrés venus de tous les coins de la Terre, mais tout de même...

C'est alors que le bobtail, sans aucune raison, laissa tomber le carnet – sur lequel Tim se précipita –, puis emprunta paisiblement une sorte de couloir entre deux montagnes de jeux hors d'usage. Ses quatre poursuivants s'aperçurent à cet instant qu'il y avait, au bout de ce passage, une petite porte ouverte qui avait jusque-là échappé à leur attention.

— Tout est bien qui finit bien, sourit Bunkyo.

Mais l'infirme, ayant fait demi-tour pour regagner la bruyante salle des jeux en activité, poussa un cri de surprise.

La porte par laquelle ils étaient tous entrés quelques instants plus tôt *n'existait plus*. À sa place, il n'y avait que le mur, uni et sale.

Pendant quelques secondes, les quatre hommes, stupéfaits, contemplèrent ce prodige. Puis Tim demanda, d'une drôle de voix cassée :

— C'est une farce, ou quoi ?

Le Russe assena un grand coup de son poing monumental à l'emplacement où, tout à l'heure, il y avait une porte. Cela ne rendit pas du tout un son creux.

— Pas farce ! assura-t-il. Derrière, être murr !

Ned essaya de trouver, dans le papier peint, une ligne marquant l'ancien emplacement de l'ouverture. En vain. C'était à devenir fou !

— L'autre porte ! rappela soudain Bunkyo. Celle par où le chien s'en est allé ! Essayons de sortir par là !

Ils empruntèrent aussitôt le couloir improvisé qui séparait les deux empilements de jeux électroniques... et se retrouvèrent, encore une fois, face à un mur. Cette deuxième porte avait, elle aussi, disparu. Quand ils firent demi-tour, ils laissèrent échapper un cri de terreur unanime.

De fins tentacules d'une répugnante gelée transparente sortaient de presque tous les jeux en réparation. Ils en descendaient doucement, avec un léger chuintement, puis, une fois parvenus au sol, se réunissaient pour former des flaques ou de gros serpents gélatineux. Ned comprit immédiatement qu'il s'agissait de la même chose qu'il avait vue un peu plus tôt, car on distinguait à l'intérieur des fils brillants et des inclusions colorées.

L'infirme réagit le premier. Claudiquant à toute vitesse, il regagna le centre de la salle, en évitant de poser les pieds ou la canne sur ces étranges anguilles aux mouvements – heureusement – assez lents. Ned, Tim et Bunkyo s'empressèrent de le suivre.

Ils s'aperçurent alors qu'ils étaient cernés. Plusieurs mètres cubes de cette damnée gelée étaient sortis des moindres recoins... et cette

masse mouvante rampait vers eux, les repoussant vers le mur de droite. Que se passerait-il si l'un d'eux *touchait* cela ? De l'avis général, mieux valait ne pas le savoir. Ned exhiba son pistolet-laser.

— Je crois qu'il faut faire peur à cette créature. Un bon petit rayon, et elle battra sûrement en retraite. Vous êtes d'accord avec moi ?

Trois « Oui » timides lui ayant répondu, l'agent secret fit feu. Rien ne se passa. En y regardant de plus près, il découvrit avec consternation qu'un minuscule fil de gelée s'était enroulé autour du canon de son arme. Comment diable cette chose avait-elle pu arriver là ?

Puis, brusquement, la crosse du laser se mit à chauffer très fort, et son générateur photonique – l'organe le plus important –, se transforma en une sorte de bouillie pleine de bulles. Ned, obligé de lâcher précipitamment l'objet, proféra un juron en le voyant *fondre* sur le sol, crépitant, tandis que s'en élevait un nuage de fumée à l'âcre odeur. Bien que la... chose eût continué de s'avancer vers eux, le Russe éclata de rire :

— Ha, ha ! Arrmes décadentes du monde capitaliste ! Heureusement, camarrade Vladimirr avoirr ce qu'il faut ! *Kouznetsovsk* ! Le meilleurr laserr ! Soviétique, bien sûrr !

Ned n'en crut pas ses yeux quand il vit le géant sortir de sa poche un *Kouznetsovsk* 799, arme de tueur surpuissante s'il en fût, gris terne, longue et volumineuse. Comment ce type avait-il pu se procurer cela ? Pas de doute : il devait être un agent des services secrets soviétiques. Quant à son infirmité... Comédie, certainement !

Au moment de tirer, Vladimir remarqua qu'un filament de gelée s'était collé à son canon, et il essaya de le chasser d'une chiquenaude agacée. Alors le générateur photonique de son arme se mit à fondre, lui aussi. Comme Ned, le colosse fut forcé de lâcher son pistolet, dont la crosse devenait brûlante.

— Nous sommes perdus ! gémit Bunkyo.

Tim, affolé, se retourna, pour chercher avec égarement dans le mur derrière eux une issue qui ne pouvait s'y trouver. Ce qu'il y vit le laissa bouche bée, au point qu'il ne put que pousser Bunkyo du coude en émettant un vague :

— Aeuh...

Les trois autres jetèrent un coup d'œil par-dessus leur épaule.

Ils se dirent in petto qu'ils étaient devenus fous...

En plein milieu du mur, il y avait maintenant une ouverture rectangulaire aux bords parfaitement nets, d'environ deux mètres de haut sur un et demi de large. Elle ne descendait pas tout à fait jusqu'au sol. Et de l'autre côté... un ciel parfaitement bleu. Au-dessus

d'une sorte de jungle s'étendant jusqu'à l'horizon. Ici, des ravins ; là, des pics ; et, à cinq ou six kilomètres, dominant insolemment la forêt, les gratte-ciel de Manhattan. Cette unique fraction de New York, comme découpée dans la ville puis déposée au cœur de la sylve.

S'étant de nouveau tourné vers la gelée, Ned poussa un cri d'alarme : ils allaient être forcés de passer à travers cette ouverture illogique, car un véritable rempart, tout scintillant de fils métalliques, se dressait à présent autour d'eux et se rapprochait régulièrement. Soudain, sa surface se hérissa de dizaines de longues aiguilles transparentes, d'une bonne trentaine de centimètres de long. À l'extrémité de chacune d'elles perlait une goutte de liquide incolore. Du venin ?

Avec un hurlement, Tim bondit à travers la porte mystérieuse, aussitôt suivi de Bunkyo, du géant puis de Ned. Alors, cette issue incroyable se referma progressivement, tel un diaphragme, pour finalement disparaître. Du bar, il ne restait plus de visible qu'un mur... Ned courut vers son extrémité, afin de regarder de l'autre côté, et lâcha une exclamation de dépit. Il n'y avait plus ni salle, ni gelée. Le mur se dressait, insolite, au milieu d'une jungle uniforme apparemment infinie...

— On dirait un autre monde..., murmura Bunkyo, l'air apeuré, en tiraillant sa barbiche. Ou peut-être une autre dimension...

— Comment nous tirer de là ? demanda Tim. Personnellement, je ne vois qu'une solution : marcher jusqu'à ce que nous arrivions à ces gratte-ciel. Qu'en pensez-vous ?

— Certainement, acquiesça Ned. Allons-y !

Ils partirent donc. Ned fermait la marche, car il tenait à garder un œil sur Vladimir. Le géant, bien qu'il fût tout courbé et boiteux, ne ralentissait pas leur avance. Autour d'eux régnait un silence total, anormal. Pas de cris d'animaux. Aucun oiseau. Pas un seul insecte. Et même pas de vent pour faire murmurer les branches.

Au bout de quelques minutes, tandis qu'ils longeaient le bord d'un ravin, Ned vit Vladimir perdre quelque chose. Il sursauta en se rendant compte qu'il s'agissait de *sa barbe*...

Le colosse passa une main sur son menton, sursauta et s'arrêta.

Puis, d'un seul coup, il se redressa. Arracha d'un mouvement rageur sa perruque de hippie ; la jeta à terre. Enleva son vieux pardessus mité et le lança dans le ravin. En une seconde apparut un nouveau personnage. Un hercule impressionnant, aux cheveux blonds coupés court, au strict blouson gris.

Ned le reconnut alors, car il avait vu sa photo dans les fichiers des S.S.E. ¹.

C'était le colonel Bazoukhovski, des services secrets de Vologda, une planète russe à gouvernement militaire. Un colosse de deux mètres vingt-six et cent soixante-quinze kilos, tout en muscles d'acier. Entraîné à tous les sports de combat. Il ne répondait pas au doux nom de Vladimir, mais à celui de Boris.

Ned se félicita intérieurement d'avoir trouvé cet individu suspect dès l'abord ; son flair ne l'avait pas trompé. Sa satisfaction était néanmoins tempérée par le fait qu'il devinait aisément les intentions du Russe, lesquelles n'étaient guère amicales : l'autre allait d'abord tenter de le tuer, lui, parce qu'il était certainement le meilleur combattant des trois, puis ce serait le tour de Bunkyo. Enfin, il assommerait Tim et le porterait, sans aucun effort vu sa force, jusqu'aux gratte-ciel...

Bazoukhovski tourna soudain la poignée de sa canne d'un demi-tour vers la gauche puis tira brusquement dessus, faisant apparaître une longue lame. Une canne-épée... dont la pointe était enduite d'un produit gris-vert – sans aucun doute un poison foudroyant. Ned se maudit d'avoir oublié d'emporter un couteau, mais il était trop tard pour y changer quoi que ce soit. Il recula le pied droit, fléchit légèrement les genoux et s'immobilisa en position de combat.

Le colonel, ivre de fureur, se rua sur lui avec un hurlement à mettre en fuite un troupeau de gorilles.

CHAPITRE II

Au-delà de l'orbite de Pluton, dans le vide noir de l'espace, un énorme fuseau gris sombre camouflé antiradar tournait lentement autour de son axe longitudinal.

C'était un vaisseau C⁺¹, à l'intérieur duquel était ainsi recrée une pesanteur artificielle.

Il venait, de manière parfaitement *incognito*, de la constellation du Capricorne, et plus exactement de Tsukimata, une planète colonisée par les Japonais et à gouvernement militaire. Cet astronef, par rapport à notre Soleil, était immobile. On aurait pu dire en « stationnement interdit », puisqu'il n'avait pas pris contact avec la Terre.

Yûhi, un jeune steward, se hâtait de remonter le couloir 13. Il se rendait chez le général qui commandait ce gigantesque bâtiment, lui apportait un plateau avec une théière pleine et deux tasses. Le couloir 13, c'était la première fois qu'il l'utilisait : il remplaçait Mitsubumi, un autre steward, auquel on était en train de recoller un bras. Yûhi ² n'avait encore jamais vu le général et redoutait l'instant où il devrait entrer chez lui pour y déposer son fardeau. D'après ce qu'on disait, l'officier était terrible... *Terrible* !

Yûhi croisa un gradé dont le poignet gauche était entouré d'un anneau de synthéprotoplasme cicatriciel. L'oreille droite de l'homme, également, avait dû être recollée, c'était visible.

Il continua son chemin encore plus rapidement et vit bientôt s'allumer un écran de signalisation à luminophores – un de plus. Sous une flèche dirigée vers la droite, de beaux idéogrammes japonais, extrêmement décoratifs indiquaient :

Bureau du Général

Le steward tourna à droite et faillit heurter un technicien qui arrivait en sens inverse. Le malheureux se servait de béquilles, visiblement pour suppléer sa jambe gauche : de ce côté, il était pied nu, et un anneau de synthéprotoplasme cicatriciel tout récent soulignait sa cheville.

Yûhi soupira. S'il avait su, il se serait engagé sur un autre C⁺ : sur celui-là, les punitions étaient quasiment toutes des mutilations. Presque un tiers du personnel avait eu des doigts coupés, ou une main ou un pied, voire le nez ou les oreilles. Le général – à moins que ce ne fût un des officiers supérieurs – disait simplement, d'une voix unie : « Allez vous faire couper ceci ou cela à la chambre des tortures ! » Si

vous n'y alliez pas, naturellement, la même chose vous était imposée, plus des tortures électriques... Après, bien sûr, le robot-chirurgien extrêmement perfectionné vous « raccommodeait » très vite ; mais cela n'évitait pas la douleur, ni la peur...

Levant les yeux au ciel, Yûhi s'aperçut que la gelée à inclusions électroniques était particulièrement abondante au plafond de ce couloir. Elle rampait, doucement et très sagement, sur une bande délimitée par deux lignes de peinture métallisée. Il y en avait un peu partout sur ce vaisseau, ce qui était la deuxième raison pour laquelle le steward regrettait de s'y trouver : chaque fois qu'il contemplait cette matière semi-vivante, il ne pouvait se défendre d'éprouver une sorte de terreur. On disait que cette... chose était capable de provoquer de brusques *changements de dimension*... Yûhi frissonnait rien que d'y penser : et si, tout d'un coup, cette damnée gelée les dématérialisait tous pour les rematérialiser dans le vide de l'espace ou au milieu d'un soleil ?...

Enfin, il parvint devant un dernier écran à luminophores, qui indiquait :

Bureau du Général

Frappez doucement

« Sinon, vous irez à la chambre des tortures vous faire couper quelque chose », compléta intérieurement Yûhi en s'apercevant qu'il tremblait. D'un index très timide, il porta deux minuscules coups à la porte. Pas de réponse. Il recommença, un tout petit peu plus fort, et se mordit la lèvre en pensant que, cette fois, c'était peut-être *trop* fort...

— Entrez ! fit une voix autoritaire.

Yûhi obéit.

Le général Yoshida Yanakamura était grand, chauve, très maigre, avec une longue moustache. Ce qu'on remarquait le plus chez lui, c'était son regard, ou plutôt son absence de regard : ses yeux n'étaient que deux minces fentes, aussi inexpressives que les meurtrières d'un bunker. Quant au bureau... Yûhi trouva cette pièce tellement sinistre, traumatisante et démentielle qu'il s'immobilisa à peine entré, comme pétrifié. Il dut faire d'énormes efforts pour ne pas renverser son plateau et empêcher ses dents de s'entrechoquer.

C'était une salle immense, haute d'au moins huit mètres, aux murs noirs. À gauche en entrant : six énormes visages en relief, absolument blancs. Trois mètres de haut, environ. Le steward faillit hurler en s'apercevant que les yeux de ces six têtes cauchemardesques s'étaient fixés sur lui et que l'expression des visages se modifiait, passant insensiblement de l'indifférence à l'ironie sceptique, puis à la contrariété, au mépris...

Il ignorait que, chaque fois qu'il prenait une décision importante, Yoshida Yanakamura la testait en la soumettant à l'épreuve des

Visages – lesquels reproduisaient fidèlement les traits de son père, de sa mère et de ses quatre grands-parents, tous morts quelques années auparavant dans le même accident d’astronef. Le général s’asseyait sur le tapis face aux effigies, les jambes croisées, le buste très droit. Puis il pianotait sur le clavier de commandes qu’il portait au poignet gauche, afin de mettre les six ordinateurs des faces géantes sur le mode *aléatoire*.

Les machines sélectionnaient immédiatement, au hasard, des séries de jeux de physionomie puis actionnaient les fibres électro-contractiles faisant office de muscles faciaux. Diverses expressions se succédaient, lentement, sur les visages géants.

Doute. Haine. Rictus sarcastique. Air hésitant, rêveur, bienveillant. Surprise. Ironie. Etc.

Yanakamura, de ses yeux tellement bridés qu’ils en paraissaient fermés, regardait attentivement tel ou tel de ses « vis-a-vis », en pensant de toutes ses forces :

« Voilà ! J’ai décidé ceci. Quel est votre avis, à ce sujet ? Est-ce raisonnable ? »

Il redoutait particulièrement l’air ironique de son grand-père paternel. Si sa décision résistait à cette expression-là, alors, sans aucun doute, elle était valable.

Yûhi remarqua qu’au plafond, deux larges bandes de gelée à inclusions rampaient doucement, une dans chaque sens. Elles apparaissaient puis disparaissaient par des ouvertures rectangulaires découpées dans le haut des murs.

Ensuite, le steward examina plus attentivement ce qui se trouvait sur sa droite et tressaillit d’horreur.

Des *momies* ! Un *orchestre de momies*, dont chaque musicien, parfaitement immobile, tenait entre des mains jaunâtres et desséchées un instrument traditionnel japonais. Il y avait deux instruments à cordes et huit à percussion. Le général avait payé ces objets rarissimes une fortune, dans un magasin d’antiquités de Nagoya (Terre).

Tous les musiciens, tués entre 2373 et 2408, momifiés en laboratoire, avaient été des ennemis personnels de leur propriétaire. Le plus dangereux et combatif, un autre général, faisait à présent sa joie.

Se réjouissant à l’avance de la réaction du steward, Yanakamura appuya sur un des boutons du clavier de son poignet gauche. *Et l’orchestre se mit à jouer...*

C’était si affreux que Yûhi poussa une longue plainte étranglée et que son plateau se mit à trembler, au point que les petites cuillères tintinnabulaient dans leurs soucoupes.

Les momies (dont le corps était rendu parfaitement souple grâce à un produit spécial, le morphorzol B) étaient animées par des

mécanismes internes. Elles exécutaient toujours les mêmes mouvements. Les instruments, eux, faisaient entendre des sons au charme désuet. Tout en raclant ou tapant, leurs utilisateurs hochaient en cadence leur tête à l'horrible rictus, comme s'ils appréciaient ce qu'ils jouaient.

Yûhi, fasciné, ne pouvait détacher les yeux de ce sinistre spectacle. C'est pourquoi il remarqua, juste derrière l'orchestre, une sorte d'alcôve fermée par un rideau noir. Que pouvait-il bien y avoir, là-dedans ? Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, cela lui parut plus effrayant encore que tout le reste.

— Eh bien ! rugit le général. Ne restez donc pas planté là avec votre plateau ! Mettez-le ici, sur cette petite table...

Le steward, ravi à l'idée de quitter ce lieu de cauchemar, s'empressa dans la direction indiquée, mais il se prit les pieds dans un des fils qui dépassaient du tapis. Heureusement, grâce à une longue pratique de son métier, il réussit à sauver la situation et à poser en catastrophe son plateau sur la table. Toutefois, il y eut quelques éclaboussures de thé, et une des petites cuillères tomba.

Sous l'effet de la surprise, l'officier laissa apercevoir trois millimètres carrés de son cruel regard reptilien.

— Va à la chambre de tortures, ordonna-t-il sèchement, et fais-toi couper deux doigts de la main gauche !

Yûhi se sentit immédiatement glacé de terreur.

— Oui, mon général... j'y vais tout de suite, balbutia-t-il.

En se dirigeant vers la porte, il pensait :

« Surtout, surtout, la fermer bien doucement... »

On racontait partout, sur cet astronef, l'histoire d'un lieutenant arrogant qui, ayant été puni par Yanakamura avait osé claquer la porte en sortant... L'irascible maître du C+ s'était aussitôt précipité dans le couloir, laser en main, en hurlant :

« — Et va te faire couper la tête ! »

Le jeune arrogant avait été bien forcé d'obéir. Cependant, c'était la première fois qu'une semblable sanction était ordonnée. Après que le robot-bourreau eut accompli son office, le robot-chirurgien s'était mis au travail pour recoller la tête à son corps.

Cette machine était une véritable virtuose de la microchirurgie. Elle pesait une tonne, était dotée de huit bras métalliques à pluri-articulations et d'une tête de jeune cadre dynamique en plastique, souriante, avec des lunettes et de faux cheveux noirs bien peignés. Une merveille !

Mais cette opération-là était vraiment trop difficile. Aussi avait-elle partiellement échoué. Le lieutenant ne s'était jamais vraiment remis. D'officier, il avait été rétrogradé au rang de balayeur.

Yûhi referma la porte le plus doucement qu'il put.

Ned évita habilement le premier coup d'épée du colonel Bazoukhovski en bondissant vers le ravin. Ah, si seulement il pouvait faire tomber le Russe là-dedans !...

Le second coup faillit le décapiter, mais il esquiva en se baissant et répliqua par un coup de pied fouetté bas. Hélas, il rata son objectif – le genou – et n'atteignit que le mollet. Pour comble de malheur, il glissa et se retrouva par terre. Il se vit perdu... Pourtant, le colosse, déséquilibré par le choc, vacillait légèrement.

Pareille chance ne se représenterait certainement pas, Ned le comprit fort bien. Aussi, sans chercher à se remettre sur ses pieds, il lança de toutes ses forces ses jambes dans celles de son adversaire.

Bazoukhovski poussa un rugissement qui eût fait avorter une tigresse, et dégringola dans le ravin avec un grand bruit de branches brisées. Ned s'empessa de se relever pour jeter un coup d'œil en bas.

L'autre était indemne mais dans une rage folle. Il hurlait, en russe, des propos que Ned devina d'une extrême grossièreté. Puis l'individu saisit sa canne-épée entre ses dents et, tout en continuant à grommeler malédictions et obscénités, entreprit de remonter la pente. Ned analysa rapidement la situation.

D'une part, le géant allait se sortir de là, c'était évident. Mais, étant donné que le terrain était très escarpé et très friable, il allait mettre au moins deux minutes. D'autre part, puisque même en l'attaquant à trois contre un, ils ne pourraient vaincre cet hercule (d'autant qu'il était armé et fou de rage), le mieux était de profiter de ces deux minutes de répit pour fuir et se perdre dans la forêt. Peut-être, s'ils avaient de la chance, ses trois adversaires arriveraient-ils aux gratte-ciel avant le Soviétique.

— Vite, ordonna Ned à Tim et Bunkyo, tous dans la jungle !

Il craignait que Bunkyo ne les retarde, à cause de son âge, mais à sa grande surprise, l'Asiatique partit à toute allure. Il avait dû pratiquer l'athlétisme dans son jeune temps, et sérieusement ! Par contre, Tim courait très mal ; il manquait de muscles et de souffle.

Ils s'enfoncèrent rapidement dans la forêt et, sur les indications de Ned, s'employèrent à brouiller leur piste : à plusieurs reprises, ils revinrent en arrière, sur des affleurements rocheux pour ne pas laisser d'empreintes de pas, avant de sauter pardessus des buissons et de repartir dans une autre direction. L'agent secret courait devant, choisissant l'itinéraire le plus silencieux : il ne fallait pas faire craquer de branches !

Au bout de vingt minutes, ils se sentaient presque en sécurité. Tim, épuisé, en sueur, soufflait comme une vieille locomotive. Sans doute son activité la plus intense, dans la vie, consistait-elle à pianoter sur les claviers de son ordinateur ou de son synthétiseur, en déduisit son guide.

Bon prince, il s'arrêta enfin dans une petite clairière, pour lui permettre de récupérer. À leur droite s'étendait une bande de terrain sablonneuse, et devant eux, plus proches maintenant, les gratte-ciel de Manhattan semblaient les encourager à continuer.

Et puis les immenses buildings parurent soudain se fondre dans un épais brouillard... Avant de disparaître totalement ! Les trois hommes en restèrent figés de stupeur.

Enfin, Ned, se retournant, s'aperçut que les mêmes gratte-ciel se dressaient maintenant *derrière eux*... Et ils paraissaient beaucoup plus éloignés...

Quand Bunkyo et Tim virent cela, le découragement les envahit.

— Autant espérer arriver au pied d'un arc-en-ciel ! s'exclama Tim, amer, en se laissant tomber sur l'herbe. Comment nous sortir de là ? Et je suis épuisé, il faut absolument que je me repose un peu ! D'accord ? Cet abominable Vladimir a certainement perdu notre piste...

— D'accord, admit Ned. Au fait, j'ai oublié de me présenter. Mon nom est Lucas. Ned Lucas.

— Moi, c'est Tim Grand ville !

— Et moi, Bunkyo Yatsugawa.

Poignées de main. Puis Bunkyo s'assit à son tour. Il sortit une photo de son portefeuille et l'examina tristement en tirillant sa barbiche grise. Il y avait sept personnes, sur le cliché : un homme, une femme et cinq enfants.

— Ça ne les fera pas revenir, dit Tim doucement.

— Ma sœur ! gémit Bunkyo. Mon beau-frère ! Et leurs cinq adorables bambins ! Tués à coups de laser par cet ignoble sadique moustachu ! Ah, comme je le hais !

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton farouche qui ne lui était pas coutumier. Croisant alors le regard interrogateur de Ned, il se décida à raconter encore une fois son histoire. Tim, qui l'avait déjà entendue maintes et maintes fois, mit ses écouteurs et régla son synthé-walkman sur *guitare sèche*, pour jouer quelque chose de calme. Pas de rock ; ce n'était pas le moment !

— Ma sœur, commença l'Asiatique, était étudiante à l'université de New York quand elle est tombée amoureuse d'un étudiant étranger. Celui-ci, Heizo Toyozuka était originaire d'une planète de la constellation du Capricorne, Tsukimata, un des seuls mondes japonais à avoir eu, dès le début, un gouvernement militaire. Ils se sont mariés, et, une fois leurs études terminées, ils sont partis là-bas.

« Ils ont eu cinq enfants, tandis qu'en vingt ans, Heizo devenait un homme important : d'abord général, puis président de Tsukimata. C'était un très bon président, hostile aux idées du genre conquête militaire ou force de frappe mais passionné par tout ce qui était pacifique et humanitaire : recherche scientifique, amélioration des

conditions de vie de la population, resserrement des liens d'amitié entre les différents mondes colonisés, etc. Les huit ans durant lesquels il a dirigé Tsukimata ont été pour cette planète une époque heureuse.

« Malheureusement, un parti complètement opposé à ses idées n'était pas moins né : celui des *schizofascistes extrémistes*, dirigé par une infecte crapule à moustache pire qu'un serpent à sonnette : le général Yoshida Yanakamura.

« Une nuit, le palais présidentiel a été pris d'assaut par les schizofascistes extrémistes. Tous les gardes ont été massacrés, puis Heizo, sa femme et leurs quatre enfants froidement abattus d'un coup de laser en plein front... »

— Mais, interrompit Ned, vous avez dit qu'ils avaient *cinq* enfants ?

— C'est exact. Le plus âgé, Sankô, était à New York, où il faisait ses études. Il a disparu. La dernière fois que quelqu'un l'a vu, il entrait dans ce même bar où nous sommes entrés, nous aussi...

— Sankô est donc ici ? Alors peut-être pourrons nous le retrouver !

— J'ai rêvé qu'il était mort... Croyez-vous aux rêves, monsieur Lucas ?

— Voyons, appelez-moi Ned !... Aux rêves ? En fait, non.

— Hélas ! Sankô était un garçon tellement sérieux ! Travailleur comme tout ! Il réussissait tous ses examens avec la mention bien ou très bien... Il n'avait qu'un seul défaut, un amour immodéré pour les jeux électroniques. Il adorait aussi le piano. Un de ses morceaux préférés, je m'en rappelle parfaitement, était le premier mouvement de la sonate *Clair de lune*, de Beethoven.

Tim, qui s'était finalement allongé pour se reposer, se souvint qu'il avait appris cela étant gosse. Il se redressa, régla son synthé sur « piano acoustique », remit ses écouteurs et commença à jouer, d'une manière hésitante, le morceau en question. Au bout de huit à dix mesures, un bruit étrange se fit entendre, à une quinzaine de mètres de là, sur leur droite. Comme si quelque chose de très lourd était tombé par terre. Tim s'arrêta net.

— Bazoukhovski ? s'inquiéta Ned.

Ils se tournèrent tous dans la direction d'où était venu le bruit et virent, incrédules, qu'au centre de l'étendue sableuse s'inscrivaient maintenant deux énormes empreintes, parfaitement nettes. Des empreintes de pattes à trois doigts écartés, un peu comme celles des oiseaux ; *mais celles-ci mesuraient bien soixante-dix centimètres de long et quinze de profondeur.*

Presque aussitôt, le même bruit sourd retentit, pendant qu'une troisième trace apparaissait brutalement, deux mètres en avant des autres. Elle se creusa avec un crissement, puis il y eut un nouveau choc et une nouvelle marque de patte. Les trois hommes, assez bien cachés par la végétation, évitaient de bouger, de peur de se faire

repérer. Ils étaient comme hypnotisés.

— C'est un truc ! fit Bunkyo à voix très basse. De fausses empreintes préparées à l'avance... Il y a quelque chose, sous la surface du sol, qui fait un brusque mouvement vers le bas, et la terre sableuse s'effondre en laissant ces formes bizarres... C'est ça, non ?

— Peut-être bien, acquiesça Ned.

Tout en pensant : « Non ! Ce n'est pas ça ! C'est un monstre, invisible et qui pèse des tonnes ! Ces empreintes ressemblent à celles des reptiles géants de l'ère secondaire... C'est un tyrannosaure invisible qui avance vers nous, pas à pas ! Et dire que tout à l'heure, Tim et Bunkyo chassaient le tyrannosaure dans un jeu électronique... »

Encore un bruit sourd. Encore une trace, griffue, terrible.

— Chut ! Plus un mot ! souffla Ned.

« On dirait que cette sale bête va passer sans nous voir », songeait-il au même instant.

Cela se rapprochait... À présent, ils entendaient, terrorisés, le sifflement d'une monstrueuse respiration...

« Ça va aller ! se dit Ned avec ferveur. Cette chose va passer à dix mètres devant nous puis s'enfoncer dans la jungle sans nous remarquer... »

Mais soudain, le monstre invisible s'arrêta. *N'était-il pas en train de tourner vers eux sa tête reptilienne, infernale, pleine de dents pointues longues comme des poignards ?*

La dernière empreinte se creusa brutalement en tournant sur elle-même. Puis d'autres apparurent à toute vitesse, dans un vacarme terrifiant.

Elles venaient droit vers eux...

CHAPITRE III

Takanori Takarashiki se hâtait dans les couloirs du C+, car il avait rendez-vous avec le général Yanakamura pour prendre le thé. Takarashiki était, sans contredit, le plus grand génie scientifique depuis Einstein.

C'était un *cerveau*. Au point que les gens, d'abord stupéfaits, s'éloignaient ensuite de lui le plus vite possible, car il les mettait mal à l'aise.

Le crâne de Takarashiki avait en effet des proportions inouïes : il était presque deux fois plus haut et plus large que celui d'un individu quelconque. Des mesures précises, effectuées sur des radiographies, avaient du reste montré que son volume était septuple de la normale. Comme Takarashiki était par ailleurs un nain au corps fluet (ne mesurant qu'un mètre douze), il ressemblait à un champignon à pattes.

Tout en se dépêchant, Takarashiki lisait un roman, car il ne supportait pas d'être intellectuellement inactif. Et tout en lisant ce roman, il écoutait du jazz avec son walkman, car faire une seule chose à la fois ne le satisfaisait qu'incomplètement. En outre, il sifflotait, improvisant avec virtuosité sur les harmonies.

Ce surdoué était spécialisé dans l'étude des continuums spatio-temporels. Il réalisait des mélanges d'espaces-temps : par copies, coupes, et insertions, voire échanges de parties desdits espaces-temps. Tout cela en agissant à volonté sur leurs composantes, qu'il était parvenu à stocker dans une gelée semi-vivante de son invention. Celle-là même qui rampait partout dans le C+, sur les murs ou les plafonds, toujours très sagement, suivant d'interminables trajets décidés à l'avance.

Takanori Takarashiki croisa trois officiers. Celui de droite avait trois doigts de la main gauche recollés au synthéprotoplasme cicatriciel ; celui du milieu, une oreille et le nez ; celui de gauche, rien – du moins, rien de visible. Tout trois saluèrent très respectueusement le savant.

« Ha, ha ! songea celui-ci. Il est loin, le temps où tout le monde se moquait de moi à cause de ma grosse tête et de ma petite taille... »

Il avait été le meilleur élève de son lycée, mais ses professeurs le punissaient constamment parce qu'il lisait des romans pendant les cours. Ils ne pouvaient comprendre que, pour son cerveau

hypertrophié, ne rien faire d'autre qu'écouter le cours était d'un ennui monumental. Un jour, rappelé à l'ordre une fois de plus, Takanori avait eu une crise de nerfs et s'était roulé par terre en hurlant. Il avait failli mourir d'une hémorragie cérébrale.

Le proviseur, ex-lutteur de *sumo*, brute barbu pesant près de deux cents kilos, avait convoqué tous les enseignants dans son bureau. Là, il leur avait expliqué succinctement que celui qui oserait encore contrarier le jeune prodige serait destitué et envoyé comme esclave dans les terribles mines de cuivre d'Iwamitsura, au nord de la planète. Ses auditeurs l'avaient fort bien compris...

À dater de ce jour, Takanori s'était toujours assis au premier rang, sous le nez du prof. Tout en feuilletant des revues érotiques, il résolvait des problèmes d'échecs, écoutait du jazz au walkman et battait ostensiblement la mesure. De temps en temps, il buvait en outre une gorgée au goulot de la bouteille de scotch qui ne le quittait plus. Cela ne l'avait pas empêché d'être, comme auparavant, le meilleur en tout.

Un de ses professeurs était devenu bègue. Un autre avait dû être interné dans un asile psychiatrique. Un troisième avait attrapé des tics nerveux extrêmement violents, tandis qu'un de ses collègues se suicidait. Un autre encore avait demandé sa retraite anticipée, et un dernier décidé de se faire ermite, était parti, seul, vivre dans la montagne.

À dix-sept ans, Takanori était docteur en science.

Le nain au crâne démesuré frappa deux petits coups à la porte de Yoshida Yanakamura. L'officier ouvrit aussitôt, s'attendant à voir, comme d'habitude, le phénomène entrer en lisant et en claquant des doigts au rythme du jazz qui se déversait dans ses oreilles.

— Bonjour, général, fit l'arrivant.

Et – fait exceptionnel – il arrêta son walkman et posa son roman sur la table, à côté des tasses à thé.

Son hôte fut si surpris qu'il laissa apercevoir deux millimètres carrés de ses cruels yeux reptiliens.

Takanori préférait consacrer la totalité de son cerveau au problème dont ils devaient discuter aujourd'hui. La base de New York 2 était en place. Opérationnelle. Il fallait maintenant la peupler.

Avec les poissons solubles.

Tim, Bunkyo et Ned s'enfuirent vers un bosquet d'arbres à l'allure imposante. Derrière eux, ils entendaient – se rapprochant rapidement –, un piétinement monstrueux qui faisait trembler le sol. Une fois parvenus sous le couvert, ils espérèrent être à l'abri. Mais ils déchantèrent vite : les uns après les autres, les arbres furent cassés ou déracinés dans un bruit épouvantable : le monstre, qu'ils ne pouvaient même pas voir, les poursuivait sans la moindre hésitation. Incrédules,

ils virent les troncs se plier en craquant sinistrement, écartés par une force irrésistible, invisible, terrible, indicible et incompréhensible.

Le tumulte cessa d'un seul coup, sans aucune raison. Feuilles et brindilles arrachées descendirent en tourbillonnant se poser dans les terrifiantes empreintes : la créature s'était évanouie aussi soudainement qu'elle était arrivée.

Les trois hommes restèrent un moment figés, assommés par cette suite d'événements stupéfiants. Lorsqu'enfin ils émergèrent de leur hébétude, ce fut pour se demander où ils pourraient bien aller. Alors, un piano égreña quelques notes, lentes, pures, très belles.

— C'est le début de la sonate *Clair de lune* ! s'exclama Tim.

Le son, relativement proche, semblait venir de leur droite. Après avoir un peu hésité, ils se dirigèrent prudemment de ce côté-là.

Il y avait une *porte*.

Effrayante.

Au beau milieu d'un talus assez escarpé s'inscrivait une grande ouverture rectangulaire, à travers laquelle on découvrait un autre monde. Ou une autre dimension. Le ciel en était vert comme l'intérieur d'une cloche de cuivre et l'horizon curieusement incliné. La porte ouvrait sur une plage, que léchaient les vagues d'une mer oblique. De grosses choses d'un noir brillant sortaient de l'onde et s'en éloignaient en rampant sur le sable.

Des pianos à queue. Mous. Ils aidaient leur reptation de leurs deux pieds avant, laissant traîner le dernier derrière eux. Ces instruments émergeaient des flots par dizaines, puis glissaient vers le haut de la plage en traçant des bandes bien droites, parallèles entre elles, très lisses, chacune comportant une ligne centrale bien marquée.

Une fois à une cinquantaine de mètres du rivage, ils soulevaient le couvercle de leur clavier, lentement, dans un mouvement que Ned qualifia intérieurement d'extatique. Les touches commençaient alors à s'enfoncer toutes seules pendant que retentissaient, admirables, cristallines, les notes du premier mouvement de *Clair de lune*, *adagio soste-nuto*.

Tous les pianos jouaient avec un synchronisme parfait. Dans le ciel, blafarde, mélancolique, comme rêveuse, une lune énorme se dilatait et se contractait rythmiquement, en mesure.

Là-bas, tout au bout de la plage, deux instruments montés l'un sur l'autre s'agitaient convulsivement. Ils étaient visiblement en proie à une frénésie de fornication, ce qui révélait sans le moindre doute possible qu'il existait des mâles et des femelles chez ces créatures insolites.

Ned s'arracha soudain à la contemplation de cette contrée inouïe, poussé par un mystérieux instinct qui lui avait déjà sauvé la vie bien des fois. Il s'écarta un peu de la porte, se haussa sur la pointe des

pieds pour regarder par-dessus le talus, entre les herbes, et découvrit...

Bazoukhovski ! Le colosse avait été attiré jusque-là, bien sûr par le bruit de tous ces arbres cassés. Il arrivait, ivre de fureur, plus grand et fort qu'avant semblait-il. Heureusement, il n'avait pas encore repéré ses proies. Son énorme main droite se crispait sur l'extrémité d'une branche d'arbre tellement longue et épaisse que jamais un homme ordinaire n'aurait pu la porter ainsi ; son autre main tenait toujours son épée. Le colonel bavait et roulait des yeux fous, à moitié exorbités, tout en débitant en russe des propos certainement malsonnants et peu amènes.

— Vite ! Vite ! Par ici ! Et pas un bruit ! souffla Ned en poussant devant lui Tint et Bunkyo.

Fuite. Peur de trébucher ou de faire craquer des branches. Bunkyo remuait les lèvres, paraissant parler tout seul, car il songeait : « Ces pianos jouaient *exactement* comme Sankô... Serait-il possible qu'ils aient été animés de loin par son esprit ? Non ! Non... C'est impossible ! Impossible... »

Ayant contourné un groupe d'épais buissons, ils durent retenir un cri de joie : devant eux s'ouvrait une autre porte inter-dimensions, à travers laquelle on voyait New York. Sauvés ! Ils reconnaissaient bien les immenses buildings et le ciel, ce ciel gris qu'ils brûlaient de retrouver.

Tandis qu'ils approchaient de ce nouveau « seuil », cependant, un doute s'installa en eux, bientôt suivi d'une certitude : ce n'était pas *leur* New York. Aucun de ces gratte-ciel n'avait de vitres, ni de planchers, ni de cloisons. Ces immeubles n'étaient que des carcasses, de vertigineuses carcasses désespérément vides s'élevant jusqu'aux nues.

Des chauves-souris tourbillonnaient autour d'eux. Leurs évolutions, parfaitement synchronisées, composaient une sorte de ballet aérien aussi fascinant que bizarre. Au bout d'un moment, deux d'entre elles se heurtèrent pourtant et tombèrent, assommées. L'une de ces bêtes chut non loin de la porte.

Les trois fuyards remarquèrent alors qu'elle portait un walkman, dont les écouteurs laissaient échapper de faibles bribes d'une musique très aiguë, presque ultrasonique ; du rock.

Ned bondit le premier dans ce faux New York, puis il fit signe aux deux autres de le rejoindre. Il n'y avait pas d'autre solution : des craquements de branchages indiquaient que leur poursuivant arrivait.

— Venez ! lança-t-il. On va se cacher là-dedans. Avec un peu de chance, il croira qu'on a continué notre chemin sans voir cette... cette ouverture.

Ils s'élancèrent sur un trottoir, effrayèrent au passage un rat

d'égout qui écoutait lui aussi du rock au walkman et rentrèrent dans l'un des gratte-ciel, une dizaine de mètres plus loin. Là, ils se dissimulèrent derrière un muret recouvert de marbre et attendirent, en retenant leur souffle et guettant le « seuil ». Au-dessus d'eux s'élevait une tour immense de plusieurs centaines de mètres de haut que rien ne venait diviser et à l'intérieur de laquelle des milliers de chauves-souris volaient en tous sens.

La silhouette de Bazoukhovski apparut à contre-jour, s'encadrant dans la porte inter-mondes. Ils se figèrent. Le colosse inspectait ce (new) New York de ses yeux pâles au regard glaciaire, autoritaire, militaire, arbitraire, pénitentiaire, sanguinaire et tortionnaire.

Alors, toutes les chauves-souris s'enfuirent. Néanmoins, il s'avéra bientôt que le Russe n'y était pour rien : cinq personnages volants prirent possession du ciel. Ou plutôt, cinq *images* volantes, qui se superposaient au paysage comme dans un trucage de cinéma. Des supermen, au travers desquels on voyait légèrement.

Tim étouffa une exclamation de surprise en reconnaissant les supermen d'un des jeux électroniques du bar. C'étaient eux ! Exactement ! L'un était vêtu d'une cape rouge et or, les autres de capes noires. Le jeune informaticien avait pratiqué ce jeu des dizaines de fois, et il avait vu souvent Sankô y jouer aussi. Le superman coloré, manié par le joueur, devait échapper à ses quatre homonymes en noir en fuyant au-dessus des buildings de Manhattan. Ses adversaires lui lançaient en outre d'étranges boules lumineuses, qu'il devait éviter sous peine de mort : si un de ces projectiles l'atteignait, il explosait (l'écran s'emplissait d'éclairs multicolores stylisés). Et la partie, bien sûr, était perdue.

— Attention ! souffla Ned. Le Russe vient par ici ! Mais il ne nous a pas encore vus, j'en suis sûr. Venez ! On va passer par là...

Il dut secouer Tim par le bras, pour « réveiller » ce farfelu lunatique qui était perdu dans la contemplation des images volantes. Puis tous trois se dirigèrent vers l'arrière du building. Ils descendirent un petit escalier... et se retrouvèrent au seuil d'un vestibule plein de rats de belle taille. Chacun des animaux portait un walkman et s'envoyait des torrents de musique dans les oreilles, tout en se tortillant béatement en cadence. Comme ils étaient au moins une cinquantaine à écouter la même chose, Ned, Bunkyo et Tim en profitèrent aussi.

C'était du rock, non pas chanté mais *couiné*...

— Pas mal ! apprécia Tim, en connaisseur.

Les rats prirent alors conscience de la présence des trois humains et se sauvèrent en poussant des cris aigus.

Ned vit avec soulagement que le colonel Bazoukhovski faisait demi-tour, franchissait en sens inverse la porte inter-mondes et

disparaissait.

Ils décidèrent néanmoins d'attendre deux minutes, par prudence, avant de retourner à leur tour vers le « seuil ». Ned pensait qu'il était possible que le colosse ait fait semblant de partir et qu'en réalité il les guette à l'extérieur.

Soudain, l'ouverture commença à se refermer...

Ned lâcha un juron et partit comme une flèche. Mais, conscient de ses responsabilités, il s'arrêta ensuite pour laisser ses compagnons passer avant lui.

Tim courut, franchit maladroitement l'étrange frontière, trébucha et tomba dans l'herbe, de l'autre côté.

— À vous, Bunkyo !

La « porte » se rétrécissait très vite. Il fallait maintenant sauter d'au moins cinquante centimètres et faire attention de ne pas se cogner la tête. Malgré son grand âge, cependant, l'Asiatique ne s'en sortit pas trop mal.

Ned, lui, fut contraint de plonger, comme un goal, à travers un rectangle tout juste assez grand pour lui livrer passage. Il se reçut de l'autre côté en roulé-boulé, à la perfection.

Pas de Bazoukhovski en vue, heureusement.

Tout en s'époussetant, l'agent des services secrets européens fit le point de la situation.

Tim Granville avait inventé un émetteur télépathique révolutionnaire classé *trop secret*. Un colonel des services secrets de Vologda, planète russe à gouvernement militaire, n'en avait pas moins réussi à apprendre la nouvelle. S'il parvenait à s'emparer de l'Américain, ce serait une catastrophe, car le jeune inventeur parlerait (nul ne peut résister aux méthodes vologdiennes de torture et de lavage de cerveau). Il fallait donc impérativement protéger Tim et trouver la sortie de ce piège à multidimensions. Rien de bien compliqué, en somme...

En chassant un dernier grain de poussière du bas de son pantalon, Ned crut entrevoir, par terre, une vague empreinte – peut-être laissée par un des pieds du colonel. Ainsi, celui-ci se serait dirigé vers le sud ? Le mieux, dans ce cas, était d'aller vers ce qui semblait être le nord-est. De ce côté-là, le terrain, très boisé, montait légèrement.

Il fit part de son raisonnement à ses compagnons, qui hochèrent affirmativement la tête.

Après un quart d'heure de marche sans histoire, ils parvinrent en vue d'un lac presque rond, d'environ deux cents mètres de diamètre. L'eau en était grise. Sur la rive se dressait un étrange prisme hexagonal, bleu-noir, d'approximativement deux mètres de haut sur un de large.

Ned pensa que cette chose bizarre était peut-être une sorte

d'armoire, et qu'il pouvait y avoir dedans un ordinateur ou un tableau de commandes. Qui savait si cela ne leur permettrait pas de retourner à New York ?

Il résolut d'aller y voir de plus près.

CHAPITRE IV

Takanori Takarashiki mit en marche le projecteur vidéo en disant :

— Regardez, général. Ce sont les plus récentes images de la base New York 2. Elles sont arrivées il y a dix minutes par émission-bip.

Sur l'écran apparut un lac presque rond, à l'eau grise. Au bord de ce vaste plan d'eau se dressait un prisme hexagonal bleu-noir : deux mètres de haut sur un de large, environ.

Dans les profondeurs de l'eau se devinaient d'étranges remous. Puis des formes fantomatiques, fusiformes et transparentes, glissèrent sous les flots.

— Les poissons solubles ! annonça Takanori, une nuance d'excitation dans la voix. Voyez comme ils naissent, par agglomération de molécules synthétisées et codées... Dans l'eau de ce lac ont été dissoutes plusieurs dizaines de tonnes d'une gelée spéciale, semi-vivante... Maintenant, ils vont sortir de l'eau et se transformer. *Regardez !*

Des êtres flasques, dont le corps allongé était encore translucide, s'ébattaient à présent tout près de la rive, pataugeant dans l'eau peu profonde. Ils essayaient de gagner la terre ferme.

— Regardez celui-là ! s'écria le nain au supercrâne. Il lui pousse déjà des pattes ! Il est arrivé au stade *batracien* ! Bientôt, il sera *reptile*... Vous comprenez ? Ces créatures revivent en quelques minutes toute l'évolution de la race humaine, alors qu'elle a duré au moins trois milliards d'années, depuis l'apparition de la vie aquatique sous forme d'algues unicellulaires et de bactéries jusqu'à *l'homo sapiens* !

« Avant d'être mammifères, nous étions reptiles. Et avant cela, poissons. Vous savez bien sûr que des branchies apparaissent au cours du développement de l'embryon humain ; un souvenir de cette époque, en quelque sorte. Mais avant d'être des poissons, nous avons aussi été des vers annelés. Notre colonne vertébrale, quant à son principe, date de cette période-là : nos vertèbres et les anneaux d'un ver ont, au point de vue embryologique, la même origine : ils sont dus à une métamérisation... Eh bien, vous assistez à tous ces changements en accéléré ! »

Le général Yanakamura contemplait, fasciné, les poissons solubles qui, devenus batraciens, rampaient sur la berge. Puis l'un d'eux se dressa péniblement. Son corps avait pris un aspect plus dur, plus musclé et solide. Un reptile. Il tourna vers la caméra ses petits yeux

méchants.

Deux minutes plus tard, tous les reptiles s'étaient transformés en humanoïdes. Ils se mirent alors en file indienne et, très disciplinés, se dirigèrent vers le grand prisme.

Les six faces composant l'hexagone se relevèrent aussitôt, découvrant six appareils compliqués. Les machines, vaguement semblables à des pieuvres, étaient en fait des casques électro-encéphalographiques d'un type très particulier.

Un humanoïde s'approcha de chacun des casques-pieuvres ; ceux-ci se refermèrent sur les crânes des arrivants dociles, puis les libérèrent presque aussitôt.

Des êtres au pas hésitant, aussi malhabiles que des zombies, s'étaient avancés vers le prisme. Ceux qui s'en éloignaient étaient des soldats, cela se sentait. Des machines à tuer instruites, intelligentes. Ignorant la peur de mourir. Ne ressentant aucune douleur.

Takanori Takarashiki reprit son walkman. Tout en écoutant avec délices un duo vibraphone-piano, il expliqua :

— La base N.Y. 2. sera dans quelques jours parfaitement au point. Imaginez la stupeur des habitants de la vraie ville de New York, quand ils verront des « portes » incompréhensibles s'ouvrir un peu partout ! Et en sortir des guerriers de cauchemar équipés d'un matériel de guerre robotique tout ce qu'il y a de sophistiqué... Ha, ha, ha !

— Merveilleux ! Mais pour ma part, ce qui me réjouit le plus, c'est d'avoir donné la direction de cette base au cerveau de Sankô Toyozuka..., le fils d'Heizo Toyozuka, mon plus grand ennemi ! Ha ! quelle idée délicieuse !

Yanakamura se détourna pour regarder son orchestre de momies et plus précisément celle du père de Sankô, l'ancien président de la planète Tsukimata – qu'il avait abattu en personne d'un coup de laser, avant de faire subir le même sort à sa femme et ses quatre enfants présents. Un de ses meilleurs souvenirs !... Puis le général se remit à rire de plus belle et s'adressa à son défunt rival, comme s'il pouvait encore entendre et comprendre :

— Cette base, tu n'aurais jamais permis qu'elle soit créée, espèce de vieux crétin ! Pacifiste borné ! N.Y. 2, vois-tu, est un espace-ordinateur. Donc de même qu'un ordinateur peut combiner à l'infini ses multiples fonctions, N.Y. 2. peut engendrer un nombre infini de sous-espaces, de sous-mondes, en permutant des paramètres spatio-temporels. Tout cela est géré par la gelée à inclusions électroniques qui se trouve là-bas. Laquelle gelée, elle, est commandée par le cerveau de ton fils ! Ha, ha, ha ! Figure-toi que je l'ai fait enlever à New York, où il étudiait bien sagement. On l'a tué, puis son cerveau a subi un traitement très spécial. Un lavage selon les dernières méthodes tsukimatiennes. Il ne reste, de la personnalité de ce charmant jeune

homme, que les traits de caractère qui nous intéressent : sérieux, goût du travail, intelligence, habileté à organiser et à planifier... Tous ses souvenirs ont été totalement effacés !

Car, sur Tsukimata, des études récentes avaient montré que l'association d'un cerveau « lavé » avec des ordinateurs donnait des résultats exceptionnels. L'organe retiré de sa boîte crânienne et couvert de micro-électrodes, était placé au centre d'un appareillage médical très complexe comprenant pompes à pseudo-sang, analyseurs, recycleurs et bien d'autres machines.

Le cerveau commandait. Il avait l'intuition et le sens critique, pendant que les ordinateurs possédaient l'énorme puissance de mémoires quasi infinies et d'une logique sans faille. De nombreux chefs d'entreprises ou P.D.G. tsukimatiens avaient déjà été destitués d'office, malgré leurs hurlements indignés, pour laisser la place à une combinaison cerveau-ordinateurs. L'élément organique provenait la plupart du temps d'un prisonnier politique.

— On va prendre un whisky pour fêter ça ! s'écria tout à coup le général. D'accord ?

— C'est une excellente idée ! assura Takanori Takarashiki, qui savait que contredire l'officier ne servait qu'à donner du travail au robot-chirurgien.

Le maître du C+ fit s'ouvrir un bar mural, mais pesta en s'apercevant qu'il ne restait plus de whisky. Il décrocha aussitôt l'interphone et commanda une bouteille du meilleur scotch.

En attendant le steward, Takanori contempla les sabres accrochés au mur. Une bonne vingtaine d'armes de samouraï, artistement ciselées, décorées d'or et de pierreries. Yanakamura avait été, dans sa jeunesse, champion de kendo puis de sabre.

Deux coups très timides furent frappés à la porte.

— Entrez ! ordonna le général.

Un steward apparut, portant une bouteille. À peine entré, il ouvrit des yeux ronds : ce nain au crâne absolument *énorme* ! Et ce grand moustachu chauve, là-bas, auquel on ne voyait même pas les yeux ! Et puis ces immenses visages tout blancs, sur ce mur tout noir ! Quant au plafond... Le jeune homme n'avait jamais vu nulle part autant de gelée électronique !

— Mettez ça là ! fit le général en désignant sa table basse.

L'arrivant – il s'appelait Tannyû – s'approcha du petit meuble afin d'y déposer le scotch, mais son regard accrocha, de l'autre côté, les momies. Il se mit à trembler.

— Eh bien ? s'impatienta Yanakamura.

— Voilà ! Tout de suite, mon général.

Au moment où Tannyû tendait le bras, il remarqua, derrière l'orchestre morbide, trois marches d'escalier qui menaient à une porte

à demi camouflée par un rideau noir. Que pouvait bien dissimuler cette porte ? Sa seule vue lui fit passer un frisson glacé dans le dos...

Lorsqu'il lâcha la bouteille, celle-ci heurta le bord d'un délicat cendrier en quartz vert de Deneb 6.

« Pourvu que cet imbécile ne l'ait pas ébréché ! » pensa le général en se penchant pour mieux voir, les sourcils froncés.

Mais sur la table gisaient quelques minuscules éclat de quartz vert...

Furieux, Yoshida Yanakamura laissa apercevoir trois millimètres carrés de son regard le plus cruel et le plus reptilien, puis il tonna :

— Va à la chambre des tortures te faire couper le pied gauche et l'oreille droite !

— Oui, mon général ! J'y vais immédiatement ! balbutia Tannyû, glacé d'effroi.

En s'en allant, il ferma la porte avec autant de précautions que si elle était en verre filé. L'officier alluma un cigare. Puis il remplit deux verres de whisky, en tendit un à Takanori et leva l'autre vers Heizo, momifié.

— À ta santé, vieille noix ! Ha, ha ! Le cerveau de *ton* fils à *mon* service ! Comme une machine ! C'est machiavélique, non ? Et encore Machiavel n'était qu'un enfant de cœur à côté de moi !

Il but son verre d'un trait, tira une bouffée de son cigare. Takanori sortit alors de sa poche une microdisquette.

— J'oubliais ! Ceci est le dernier message émis par le cerveau de Sankô. Il y a quelque chose de bizarre...

Il inséra rapidement l'objet dans un lecteur. Une voix synthétique s'éleva, puissante, nette, agréable :

— Ici Sankô. Tout va bien à N.Y. 2. Rien à signaler.

— Eh bien ? Qu'y a-t-il de bizarre ? Tout va bien, non ?

— Il y a une musique en fond sonore... Écoutez...

Le nain fit repasser l'enregistrement. Effectivement, en même temps que la voix se faisait entendre un piano. Des notes claires et mélancoliques.

— Quelle est cette musique barbare ? s'informa le général.

— Beethoven. Premier mouvement de la sonate *Clair de lune*, répondit aussitôt son interlocuteur.

— Et alors ? Un mauvais contact, voilà tout ! Ce n'est rien. Après tout, il y a des banques mémorielles de n'importe quoi, là-bas, non ? Tout va bien à N.Y. 2 ! Tout va *très* bien. Le cerveau de Sankô est exactement aussi docile – et aussi dépourvu de sentiments – qu'une machine. D'ici quelques jours, nous attaquerons la ville de New York. Pour le plaisir, pour le sport et pour la plus grande gloire du parti schizofasciste extrémiste ! Ha, ha, ha !

Yoshida Yanakamura souffla la fumée de son cigare dans le nez de

son vieil ennemi Heizo et eut un mouvement de recul : durant un bref instant, il lui avait semblé que le visage de la momie accentuait encore son expression de haine démente.

Heureusement, ce n'était qu'une illusion due à la fumée...

Ned se dirigeait vers l'étrange prisme bleu-noir. En même temps, il observait le lac, avec l'impression que l'eau était lentement animée, en profondeur, de remous mystérieux. Puis son regard fut attiré par une scène étrange qui se déroulait à une dizaine de mètres en avant.

Une créature volumineuse, translucide, essayait de sortir de l'eau. L'agent secret se précipita et découvrit, incrédule, qu'il s'agissait d'une sorte de poisson à pattes. Il se retourna, se préparant à appeler Bunkyo et Tint, mais se pétrifia aussitôt.

Une cinquantaine d'humanoïdes venaient de sortir de la forêt. Des êtres translucides, entièrement nus. Asexués, sûrement car leur bas-ventre était absolument lisse. Ils avaient des visages à peine ébauchés, inexpressifs. Pas de cheveux. Leur taille devait avoisiner un mètre quatre-vingts.

L'un d'eux se tenait un peu en retrait. Ned nota qu'il portait un képi et de nombreuses décorations, épinglées à même la peau. Un gradé, manifestement. Qui poussa soudain un cri très désagréable, râpeux. Tous ses compagnons se ruèrent immédiatement vers Ned, Bunkyo et Tim.

— Retraite ! s'écria Ned.

Hélas, une trentaine d'autres créatures surgirent devant eux. Les trois humains se retournèrent... pour découvrir qu'ils étaient encerclés. Le combat était inévitable.

Tim et Bunkyo furent presque aussitôt maîtrisés. Ned, lui, se débattit comme un diable, à grands coups de poings, de pieds, de coudes, de genoux et de tête. Il parvint même à envoyer un direct monumental dans le menton d'un de ces monstres. Un homme normal, après un coup pareil, se fût effondré comme un bœuf à l'abattoir, mais l'humanoïde n'eut pas la moindre réaction : sa mâchoire, parfaitement déformable et élastique, avait servi d'amortisseur.

Ned comprit donc que la lutte était inutile. Néanmoins furieux et désespéré, il continua à se battre avec hargne, frappant rageusement des nez, des ventres et tout ce qui passait à sa portée. Sans aucun résultat.

Une minute plus tard, il était maîtrisé à son tour.

Chacun de ses membres tenu à deux mains par deux de ses agresseurs, il cessa de se démener. Il l'emportèrent, ainsi que Tim et Bunkyo, par un sentier qui s'enfonçait dans la forêt. Bientôt apparut l'entrée d'une forteresse souterraine. Les êtres en descendirent l'escalier, puis suivirent un interminable couloir le long duquel s'alignaient des portes d'imptaglass – un matériau transparent aussi

dur que l'acier. Dans une des salles, Ned vit une sauterelle métallique longue de trois mètres, avec des élytres boulonnés, quatre lasers frontaux et des cuisses volumineuses dont la mécanique complexe donnait une impression de terrible puissance. En face se trouvait une mante religieuse blindée d'au moins dix mètres de long, dont les pattes antérieures broyeuses avaient l'air capables de démantibuler un autobus.

Il sourcilla en apercevant, plus loin, des sauterelles-poignards. Les vilaines « bêtes », en acier également, mesuraient une vingtaine de centimètres de long, et chacune portait sur le front une lame effilée. Les murs de leur pièce étaient couverts de cibles colorées, grâce auxquelles elles s'entraînaient. Au centre de certaines, des petits monstres gigotaient, essayant de libérer leur dague emprisonnée dans le bois. Ned vit une de ces machines infernales se ramasser sur elle-même avant de bondir. Quel saut extraordinaire ! Avec un claquement sonore, l'animal cybernétique se planta exactement au centre de la cible, où il s'agita ensuite frénétiquement, essayant de dégager sa lame.

L'agent secret imagina une métropole attaquée par ces horreurs. Sur les trottoirs, les passants s'écroulaient les uns après les autres, une sauterelle plantée dans la poitrine...

Ils arrivèrent dans une immense salle encombrée de matériel scientifique. Au fond se dressait une vitrine brillamment illuminée. Les humanoïdes traînèrent leurs captifs droit dans cette direction puis les tinrent, immobiles, bien en évidence devant la paroi d'implaglass, qui devait bien faire quinze centimètres d'épaisseur. De l'autre côté, il y avait...

Un cerveau humain. Relié, par des tubes en plastique vert, à un impressionnant ensemble d'appareils médicaux d'acier brillant. Plusieurs centaines de fils très fins partaient en outre de micro-électrodes fixées aux circonvolutions de l'organe. À gauche de celui-ci, un cube couleur chair, de vingt centimètres d'arête, avec une bouche tout à fait semblable à une bouche humaine. À droite, un autre cube, avec deux yeux ; des yeux noirs qui avaient l'air on ne peut plus humains et qui, pour l'instant, semblaient étonnés. Juste devant le cerveau, deux petites caméras vidéo, reliées par des fils bleus aux aires de réception visuelle. C'étaient elles qui permettaient réellement à l'encéphale de voir.

À côté des appareils médicaux rampait doucement de la gelée à inclusions électroniques, absolument semblable à celle que les prisonniers avaient vue dans le bar.

— C'est le cerveau de Sankô, j'en suis sûr ! s'exclama Bunkyo.

Un de ses gardes lui donna une bourrade, accompagnée d'un borborygme haineux qui, sans aucun doute, signifiait : « Silence ! ».

Le cerveau parla.

La bouche du cube s'agita, exactement comme le fait une bouche humaine, et des micros transmirent dans la salle une voix synthétique, grave et retentissante. Une voix qui hésitait beaucoup, se taisant parfois pendant plusieurs secondes.

— J'ai émergé d'un très long sommeil. À cause de quelques notes de piano. Tout de suite après, je me suis rendormi, et j'ai rêvé que j'étais un reptile géant. Un dinosaure invisible...

Très vite, Ned, Tim et Bunkyo comprirent que Sankô – ou plutôt son encéphale – n'était pas dans son état normal. Il s'était partiellement réveillé, oui. Il avait cessé de se comporter comme une machine, certes. Mais il n'avait pas retrouvé toute sa conscience. Pour ainsi dire, il se débattait encore dans les limbes.

— Sankô ! Sankô ! Ecoute-moi ! cria Bunkyo. C'est moi, ton oncle Bunkyo !

Mais le cerveau, dans sa vitrine, ne prit absolument pas garde à lui. La voix synthétique reprit, plus animée :

— Ah ! comme j'aimerais retourner dans ce bar de la Cinquante-troisième Rue faire quelques parties de jeux électroniques !...

Puis :

— Oh ! Comme je voudrais prendre ma moto, ma splendide *Yazuwaki* six cylindres, et aller faire un tour à toute vitesse !

Sur ces entrefaites, une bonne vingtaine d'autres humanoïdes arrivèrent dans la salle, amenant le colonel Bazoukhovski. Le Russe était tellement fort qu'ils ne pouvaient l'immobiliser qu'en s'agglutinant tous ensemble autour de lui.

— Enfin ! voilà le bagarreur ! s'exclama la voix avec jubilation. Pas commode à attraper, celui-là ! Nous avons ici deux bagarreurs, et qui ont l'air de se haïr, d'après ce que j'ai constaté... Eh bien, ils vont avoir l'occasion de se battre en duel. Un duel qui se terminera obligatoirement par la mort de l'un ou l'autre. Et ce spectacle assouvira à la fois mon envie de moto et de jeux électroniques...

CHAPITRE V

Leurs gardes entraînèrent Ned et Bazoukhovski à travers un autre couloir. Encore des portes, des deux côtés, derrière lesquelles ils aperçurent également des « bêtes » géantes en acier, armées de lasers : scolopendres, serpents, scorpions, rats, etc. Ils furent finalement contraints d'entrer dans une salle immense, aux murs blancs. Ce qu'il y découvrirent était tellement impressionnant qu'ils ressentirent une excitation intense, presque religieuse.

Deux motos.

Immenses.

Hautes de sept mètres, au moins. Rouges toutes les deux, carénées, et d'une beauté sublime. Elles reproduisaient exactement une *Yazuwaki ZZX 900* et une *Honzuyama SSZ 900*, deux six cylindres qui connaissaient un très grand succès sur toutes les planètes colonisées. Trente-six soupapes, cent soixante-quatorze chevaux, douze mille sept cents tours minute pour la première ; quarante-deux soupapes, cent soixante-dix-sept chevaux, douze mille neuf cents tours minute pour la seconde.

L'avant de la carrosserie de chacun des deux monstrueux engins, vitré de manière compliquée, rappelait un peu le nez des antiques bombardiers américains B29. Ces portions du carénage s'ouvrirent lentement en pivotant vers le haut, et deux échelles de corde descendirent sans bruit, dévidées par des treuils électriques.

— Montez ! hurla la voix synthétique, sortant par des haut-parleurs dissimulés dans le plafond. Vingt tours de circuit ! Celui qui passera le premier la ligne d'arrivée aura la vie sauve, la moto de l'autre explosera ! Et si vous refusez de faire cette course, vous serez massacrés tous les deux !

« Bon ! décida Ned. Puisque j'y suis forcé, je vais gagner cette course. Comme ça, nous serons débarrassés de Bazoukhovski, ce qui nous permettra de chercher tranquillement un moyen de quitter ce faux monde... »

Ned avait possédé trois motos, dont une *Yazuwaki 750* six cylindres. Et il avait souvent fait des sorties – en fait, de véritables courses – avec les membres d'un moto-club parisien.

— Montez ! rugit la voix.

Les deux agents secrets commencèrent à grimper à leur échelle. Ils admirèrent au passage l'énorme frein avant à double disque, de

presque deux mètres de diamètre, que possédait leur machine, puis sa fourche télescopique dont chaque montant était épais comme un tronc d'arbre. Enfin, ils se hissèrent dans une cabine de pilotage exiguë qui contenait tous les accessoires traditionnels : une selle à dossier, un guidon étroit, un compte-tours, des commandes au pied, réglables. En somme, une autre petite moto, fixe, à l'intérieur de la grande.

Ned comprit aussitôt que toutes ces commandes étaient nécessairement assistées, de manière à pouvoir diriger un engin qui devait bien peser dans les trois ou quatre tonnes.

Les échelles de corde remontèrent à toute vitesse, puis les coupes vitrées se refermèrent avec un bruit aussi sinistre et caverneux que des portes de tombeaux.

— Moteur ! hurla, hystérique, la voix synthétique.

Sous les pieds des deux concurrents, un grondement épouvantable retentit. À coup sûr, il ne s'agissait pas là d'un moteur de moto ! Cela ressemblait plutôt au rugissement d'un bateau *offshore*, un de ces monstres qui utilisent du carburant explosif et dont la puissance dépasse mille cinq cents chevaux.

La voix reprit :

— Vous constaterez que vos machines sont maintenues verticales par deux rails de lancement, qui font dix-sept mètres de long et s'arrêtent juste devant un mur. Ha, ha ! Quand le signal de départ sera donné, n'oubliez pas d'accélérer fort ! Sinon, vous n'aurez pas assez de vitesse pour maintenir votre équilibre. Il vous est impossible, bien sûr, de poser le pied par terre, et si jamais une des motos tombe, elle explosera. Enfin, si l'un de vous ose démarrer avant que j'aie dit « Go ! », il sera mis à mort.

Les lumières de la salle s'éteignirent brusquement. Fascinés, Ned et Bazoukhovski virent apparaître sur le mur, juste devant eux, un minuscule carré brillant qui s'élargissait rapidement.

Une porte interdimensions !

De l'autre côté se trouvait un monde coloré avec une plaine vert vif, un ciel violet strié d'orange, et une piste de moto noire bordée de bandes blanches.

— Ça alors ! s'exclama Ned.

C'était exactement le décor qu'on voyait sur les écrans des jeux électroniques figurant des courses de motos... Il y avait même les immeubles stylisés habituels, là-bas, dans le lointain... Seulement ici, tout cela était *réel*... Et si l'un des concurrents tombait en accident, ce serait un *vrai* accident...

Sous ses pieds, le moteur surpuissant continuait à gronder.

La porte était maintenant totalement ouverte.

— *Attention ! Prêts ? Go !*

Ned tourna à fond la poignée de l'accélérateur. Et comprit que

jamais il n'oublierait la sensation vertigineuse que donnait cette moto géante bondissant en avant, dans un bruit infernal, après avoir fait patiner son pneu arrière.

Sur la planète Vologda, le colonel Bazoukhovski possédait une *Hadley-Darwickson*, fabriquée aux U.S.A. Il avait été obligé de choisir cette marque car, à cause de sa taille de colosse, toutes les motos japonaises étaient trop petites pour lui.

Dès qu'il l'avait eue, il avait rageusement collé du papier adhésif opaque sur le réservoir, pour camoufler les lettres entrelacées noires et or – maudites inscriptions capitalistes ! – qui proclamaient : *Hadley-Darwickson*.

Bien que le moteur de sa moto (six cylindres, mille deux cents centimètres cubes, cent soixante-dix-neuf chevaux) fût d'une solidité exemplaire, Bazoukhovski avait régulièrement des ennuis mécaniques, parce qu'il conduisait comme une brute et laissait trop souvent l'aiguille du compte-tours dans la zone rouge. Aussi était-il fréquemment obligé d'amener son engin dans le seul garage pour motos de Vologda, tenu par un certain Piotr Ivanovitch Boulgovskoff.

Or, Boulgovskoff lui faisait peur. On disait que c'était un ancien agent secret, ayant des accointances avec plusieurs membres du politburo. Et il avait des yeux... L'un bleu, l'autre rouge, ce qui était déjà insolite. Mais en plus, quand on approchait de lui, on s'apercevait qu'au milieu de l'iris rouge étaient représentés une faucille et un marteau blancs. Puis, comme on contemplait ce dessin, avec fascination, on y découvrait en plein centre un minuscule trou noir : un micro-objectif. Car Boulgovskoff avait perdu un œil dans un accident d'automobile. On racontait que sa prothèse était un ordinateur-décrypteur relié à son hémisphère cérébral gauche par de microscopiques fils électriques, et qu'ainsi équipé, le garagiste pouvait lire directement des documents secrets codés.

Quoi qu'il en soit, Bazoukhovski n'aimait pas du tout que Boulgovskoff le regarde en se grattant le menton, comme il le faisait souvent. Il lui semblait entendre le mécanicien penser : « La seule *HacLley-Darwickson* de Vologda, c'est la sienne. Et si cela cachait *réellement* une sympathie pour les États-Unis ? »

Parfois, le colonel allait jusqu'à se demander si une quinzaine de costauds de la police politique n'allaient pas surgir dans le garage, le maîtriser et l'emmener à la chambre de torture du coin pour lui arracher quelque aveu.

Aussi, il avait acheté un fouet, un *knout*, dans un magasin d'antiquités. Et quand Boulgovskoff lui lançait des coups d'œil soupçonneux, il fouettait sa moto de toute sa force, en hurlant :

« — Sale mécanique décadente ! Immonde machine capitaliste ! »

L'autre ne l'en contemplait pas moins en se grattant le menton d'un

air sceptique, paraissant se demander si cette conduite était vraiment orthodoxe ou si c'était de la simulation.

Cela durait depuis trois ans.

Contrairement à ce que Ned avait pensé, Bazoukhovski était donc un motocycliste très entraîné, expert en virages, freinages, évaluation des rayons de courbure et trajectoires. Un as.

Les deux motos géantes s'élancèrent en rugissant. Bazoukhovski heurta volontairement, de côté, celle de son rival, afin de passer le premier.

Circuit.

À travers les multiples vitres de son carénage, Ned surveillait la piste, sept mètres en contrebas. Conduire un tel engin procurait vraiment des sensations fortes ! Dans les virages, à cause de l'inclinaison, le pilote se trouvait carrément en dehors du ruban d'asphalte, au-dessus de l'herbe.

Le Russe enchaînait les courbes dans un style de champion, se penchant d'un côté puis de l'autre très brutalement, et pendant quelques horribles secondes, son adversaire crut qu'il ne pourrait pas le suivre. Mais il serra les dents, prit des risques, et l'écart qui séparait les deux machines cessa d'augmenter.

Toutefois, Ned se rendit très vite compte que sa seule chance était d'étudier le circuit avec la plus grande attention, car il lui fallait trouver avant la fin des vingt tours un endroit où il pourrait doubler Bazoukhovski par surprise.

Dans la ligne droite, ils dépassaient les deux cent cinquante kilomètres à l'heure. Ensuite, il y avait un virage dessiné de manière sadique, dont le rayon se rétrécissait de plus en plus et juste à la sortie duquel la piste était enjambée par un pont. Celui-ci ne servait manifestement à rien, sinon à ajouter un danger supplémentaire pour les coureurs. Ses piliers étaient d'ailleurs enjolivés de dessins noirs représentant des têtes de mort sur fond de tibias croisés.

Fin du premier tour.

À cet endroit, la (future) ligne d'arrivée était apparue, avec un grand panneau électronique indiquant 19, le nombre de tours restant à courir. Mais...

« Bon Dieu ! Ce Sankô est vraiment un pervers ! » pensa Ned.

Près de la piste se tenaient maintenant, immobiles, des sauterelles géantes d'acier brillant. D'abominables insectes cybernétiques de plusieurs mètres de long ! L'un d'eux sauta – quel bond ! – et retomba une cinquantaine de mètres devant Ned, qui l'évita de justesse. Il comprit que la suite de la course allait être une véritable guerre des nerfs.

Pendant les trois tours qui suivirent, ce fut en effet un enfer. Bazoukhovski était toujours en tête, suivi, à une seconde environ, par

son adversaire. Parfois, les animaux-robots restaient tranquillement au milieu de la route, apparemment indifférents au grondement des motos qui approchaient ; puis ils bondissaient, au dernier instant, tellement fort que leurs pattes arrière laissaient des marques dans l'asphalte. Ils franchissaient alors facilement quatre-vingts ou cent mètres. Le colonel, lui aussi, semblait avoir réalisé qu'il s'agissait là d'une épreuve psychologique : il ne ralentissait presque pas.

Le plus pénible, du moins pour Ned, c'était quand ces sales bêtes, installées au bord de la piste, les regardaient arriver avec l'air de dire : « Sautera ? Sautera pas ? ». La plupart du temps, elles sautaient, passant à toute vitesse à un mètre seulement du nez de la moto. Dans ces cas-là, le pilote sentait ses cheveux se hérissier sur sa tête. Heureusement encore que ces sauterelles-ci n'avaient pas de lasers, contrairement à celle que l'Européen avait aperçue dans le bunker. Mais les emplacements destinés à recevoir ces armes étaient bien visibles : quatre trous, près des yeux-caméras. Aucun doute n'était possible. Si ces monstres, équipés, pénétraient dans le vrai New York par une porte inter-dimensions, ce serait un désastre.

« *Gagner et sortir d'ici. Il le faut !* » se répétait Ned.

Connaissant à présent le circuit, les deux hommes roulaient plus vite. Soudain, deux sauterelles se heurtèrent en l'air, à une dizaine de mètres du sol. L'une d'elles retomba sur le dos, devant la moto de Bazoukhovski, qui fut obligé de freiner. Son concurrent le doubla. Dans son rétroviseur vidéo, il vit le Russe, ivre de colère, accélérer aussitôt pour le rattraper.

Quelques secondes plus tard, à la sortie de la ligne droite, Ned dut freiner à son tour pour éviter un autre robot, qui paraissait avoir des ennuis mécaniques : une de ses cuisses ne fonctionnait plus. Couchée sur le côté, la bête d'acier agitant ses autres pattes, ce qui la faisait tourner sur le bitume à toute vitesse, comme une toupie.

Dans le virage difficile dont le rayon allait en diminuant, les deux coureurs roulaient donc côte à côte, à près de cent cinquante à l'heure, quand Bazoukhovski lança sa machine contre celle de son adversaire. Déséquilibrée par le choc, la moto de Ned fut projetée vers un pilier du pont diabolique. L'Européen comprit qu'il était perdu.

Près du pont, une sauterelle le regardait venir. Elle hocha la tête, semblant se réjouir par avance de la catastrophe imminente.

CHAPITRE VI

Le général Yanakamura jeta un coup d'œil à sa montre. Takanori Takarashiki avait déjà quarante-trois secondes de retard ! Magnanime, il décida de lui laisser jusqu'à une minute.

« Après, pensa-t-il, il ira se faire couper quelque chose. »

Deux petits coups furent frappés à la porte, puis le nain au crâne surdimensionné entra, tout en disputant une partie avec un échiquier électronique. Il alla directement placer une microdisquette dans le lecteur et annonça :

— Ceci est le dernier message de la base New York 2, général. Écoutez !

La voix synthétique s'éleva, nette, puissante :

— Ici Sankô. Tout va bien à N.Y. 2. Rien à signaler.

— Vous avez remarqué ce bruit de fond bizarre, général ? Des grondements... On dirait des moteurs emballés. À mon avis, quelque chose ne va pas, là-bas... Et si le cerveau de Sankô était en partie revenu à lui ?

— Après un « lavage » selon la méthode Tsuruga-Zugawa ? Vous n'y pensez pas ! Cela ne s'est encore jamais vu !

Les messages de la base N.Y. 2. voyageaient trois minutes cinquante-sept secondes très exactement avant de leur parvenir. Bien sûr, leur vaisseau C+ se trouvait au-delà de l'orbite de Pluton, à huit milliards et demi de kilomètres de la Terre. Donc, théoriquement, il aurait dû falloir aux ondes hertziennes sept heures cinquante-deux minutes pour arriver jusqu'à lui. Mais la gelée à inclusions électroniques de la base N.Y.2. et du C+ modifiait les paramètres spatio-temporels. Les nouvelles que recevaient les deux hommes étaient ainsi toutes fraîches.

Takanori Takarashiki fut soudain persuadé qu'il se passait des choses anormales à N.Y. 2. Une fois de plus, son regard tomba sur ce rideau noir, derrière l'orchestre de momies, et le nain au supercrâne frissonna. Il n'avait qu'une idée approximative de ce qu'il pouvait y avoir là-dedans...

La voix du général le fit sursauter :

— Eh bien ! Vous rêvez ? Reprenons notre travail. Vous connaissez la formule de la réussite : travail, travail, travail.

— C'est exact, général. Voilà ce dont il s'agit. L'industrie automobile japonaise souffre d'une concurrence déloyale. Aux U.S.A.,

en Europe – et sur les planètes américaines et européennes – les gens ont le toupet d'avoir leur propre industrie automobile. Ils achètent donc peu de voitures japonaises... Cette séquence vidéo a été filmée hier dans N.Y. 04, le sous-monde que vous appelez le New York aux chauves-souris. Je crois bien que nous avons trouvé la solution. Voyez plutôt !

Takarashiki introduisit une disquette dans le lecteur, et le grand écran à luminophores s'alluma. Les images étaient tellement belles que le général, ébahi, laissa apercevoir deux millimètres carrés de son cruel regard reptilien.

Un ciel bleu-violet. Des carcasses de gratte-ciel immenses, ocre-rouge. Des nuées de chauves-souris écoutant du rock sur leur walkman. Mais surtout, surtout...

Des centaines de voitures américaines montant lentement dans le ciel. Comme des bulles de savon. Elles tournent doucement sur elles-mêmes, et le soleil se réfléchit tantôt sur leurs vitres, tantôt sur leur carrosserie. La caméra change d'angle, montrant le sommet des tours en contre-plongée, et les véhicules qui continuent leur ascension, indéfiniment...

— Les seules automobiles qui ne sont pas touchées par cette étrange épidémie sont celles de fabrication japonaise, commenta Takanori.

— Excellent ! approuva l'officier.

— Un ordinateur les reconnaît et les exclut de l'opération « modification des paramètres gravitationnels ».

— Mais qu'arrive-t-il aux autres autos, ensuite ?

— Rien de spécial. Elles continuent leur chemin dans l'espace interplanétaire, en suivant les lois de Kepler, mais inversées : elles décrivent des hyperboles au lieu d'ellipses.

— Je vois.

— Nous devrions faire ce coup-là non seulement à New York, mais aussi à Los Angeles, Chicago, Detroit, Philadelphie, San Francisco, et...

Deux petits coups furent frappés à la porte.

— Ah ! Voilà notre thé ! fit le général.

Un steward entra. Celui-ci s'appelait Yôsai. Sans un regard autour de lui, il posa soigneusement son plateau sur la petite table.

— Et le sucre, où est-il ? demanda l'officier.

L'arrivant devint aussitôt d'une pâleur cadavérique.

— Le sucre ? Eh bien... je... euh...

— Va te faire couper trois orteils à la chambre des tortures ! grinça Yoshida Yanakamura.

Quand le malheureux fut reparti, il suggéra :

— Et si, pour une fois, nous prenions notre thé sans sucre ? Hein ? Qu'en pensez-vous ?

— C'est une excellente solution, approuva immédiatement Takanori, bien que la seule idée de boire du thé sans sucre le rendît malade.

S'étant à nouveau tourné vers l'écran, sur lequel les voitures continuaient doucement à grimper dans le ciel, le général s'exclama :

— Ce sera bien fait pour eux ! A-t-on idée, aussi, d'acheter quelque chose qui soit fabriqué ailleurs qu'au Japon ou sur une des planètes japonaises !

— Vous avez mille fois raison ! appuya son interlocuteur. Et en plus, cela résoudra leurs problèmes de stationnement.

La moto de Ned allait se pulvériser sur le pilier décoré de têtes de mort, lorsque la sauterelle métallique bondit. En un clin d'œil, ses cuisses surpuissantes à fibres électrocontractiles lui conférèrent une vitesse de près de quatre-vingt kilomètres à l'heure.

Elle se jeta contre l'engin de l'Européen. Comme l'animal cybernique pesait plusieurs quintaux, le choc fut rude. Et, de nouveau, la moto fut déviée, mais cette fois du bon côté. Elle heurta effectivement le pilier...

Mais à l'intérieur de la voûte.

Il y eut un grand bruit de tôles. La machine rebondit. Ned lui fit reprendre instinctivement son équilibre et se retrouva, un peu éberlué, sur la piste. Quoique le carénage fût très endommagé, le moteur semblait toujours tourner rond.

« C'est Sankô ! songea Ned. C'est lui qui m'a sauvé ! C'est lui qui a fait agir ce robot ! Parce qu'il n'a pas aimé le geste déloyal de Bazoukhovski. Et maintenant... Ah ! maintenant ! je me sens en pleine forme ! Je vais rattraper ce Russe de malheur et le *doubler*. Il y a de petits points faibles dans son pilotage... Ici, il pouvait remettre les gaz un peu plus tôt... Ici, inutile d'aller jusqu'à la corde extérieure... Là, il vaut mieux toucher la corde intérieure dix mètres plus loin, de manière à être mieux placé pour le virage suivant... Allez ! Pleins gaz ! »

Il tourna à fond la poignée de l'accélérateur, et le moteur fit entendre un grondement terrible...

Mais soudain, le ciel s'éteignit.

C'était si imprévu que les deux coureurs, subitement plongés dans l'obscurité la plus complète, donnèrent un grand coup de frein.

Le ciel se « ralluma ». Il était à présent beaucoup plus sombre, avec une dominante de couleur plus violette. Et, phénomène incompréhensible, *l'horizon s'était incliné*. Ned était perplexe : cela était-il dû à une panne des appareils mystérieux qui contrôlaient ce sous-monde, ou au cerveau de Sankô ? Et si ce dernier était en train de s'endormir ?

Puis le sol trembla. De gigantesques crevasses y apparurent.

L'inclinaison de la plaine augmenta nettement, atteignant presque les trente degrés, tandis que le ciel prenait une sinistre teinte rougeâtre et que les sauterelles s'effondraient, les unes après les autres. Le sous-univers donnait l'impression d'être en train de couler, comme un navire.

Et les deux agents secrets virent que le grand panneau électronique indiquant le nombre de tours restant à courir était maintenant éteint. En outre, un peu plus loin, la piste était coupée par une fissure vertigineuse, aux parois verticales, qui allait en s'élargissant.

Bazoukhovski freina encore puis se mit à rouler carrément sur l'herbe, essayant de regagner le plus vite possible les bâtiments, d'où ils étaient sortis. Ned le suivit. À présent, c'étaient de véritables gouffres qui s'ouvraient dans le sol, et des robots renversés gisaient un peu partout, immobiles.

Les deux hommes découvrirent alors que le seuil inter-dimensions – celui qui avait livré passage à leurs gigantesques motos – avait disparu. Mais sur la terrasse d'une des constructions s'élevait une petite bâtisse annexe, dont la porte bleue, très brillante, permettait manifestement elle aussi de changer de monde : ce bleu était tout simplement le ciel de l'univers précédent.

Sans s'être concertés, les deux pilotes « posèrent » leurs motos : ils roulèrent lentement le long du mur sous la terrasse et, une fois le plus près possible de celui-ci, s'arrêtèrent. Les machines s'inclinèrent légèrement puis s'immobilisèrent, sagement appuyées contre le béton. Leurs occupants s'empressèrent d'ouvrir leur verrière, de quitter leur cabine de pilotage puis d'escalader leur carrosserie. Trois secondes plus tard, le sommet du mur n'était plus qu'à un mètre au-dessus d'eux. Ils sautèrent ensemble, agrippèrent la corniche et se hissèrent péniblement sur la terrasse. Ned, qui était le plus agile, y arriva le premier. Derrière le seuil, incrédule, il vit Bunkyo et Tim debout près d'un clavier de commandes.

Malheureusement, cette damnée porte commença à se refermer.

— Ce clavier fait encore des siennes ! s'exclama Tim en appuyant frénétiquement sur un bouton.

— Vite, Ned ! Dépêchez-vous ! cria Bunkyo.

L'agent secret ne se le fit pas dire deux fois : il partit comme une flèche et se jeta à travers l'ouverture. Il atterrit dans un grand laboratoire dont les parois et le plafond étaient en implaglass.

Le Soviétique arrivait à toute vitesse, hurlant en russe des imprécations entrecoupées de grossièretés. Ned vit avec plaisir que la porte, si elle continuait à rétrécir aussi rapidement, allait devenir trop petite pour laisser passer le géant. Quelle chance ! Ils allaient enfin être débarrassés de cette catastrophe ambulante.

Hélas ! Trois fois hélas ! Le seuil arrêta brusquement de rapetisser

pour s'agrandir... Ned, Bunkyo et Tim poussèrent un même cri de surprise et de déception.

Le colosse bondit dans l'atelier.

Le combat était inévitable.

Bazoukhovski rugit et décocha à Ned un crochet du gauche surpuissant. Son adversaire esquiva et répliqua par un coup de pied au foie. Pendant le centième de seconde qui suivit, il se demanda s'il allait essayer d'enchaîner avec un crochet à la mâchoire. Cette hésitation lui fut fatale : le poing droit du colonel arriva comme un marteau-pilon. Ned ne put éviter. Il fut atteint au-dessus du cœur.

Quel choc ! Il bascula par-dessus une pile de caisses, se cogna la tête contre une conduite métallique, s'écroula et ne bougea plus.

— Ça va ?... Ça va ?

C'était la voix de Bunkyo. Ned revint péniblement à la surface, avec l'impression de remonter du fond d'une fosse abyssale, sous des kilomètres d'eaux glauques.

— Oui, ça va... Où est Tim ?

— Cette brute l'a enlevé, après m'avoir assommé, moi aussi. Je me suis réveillé le premier, et je me suis occupé de vous.

— Bon sang ! Nous allons essayer de le rattraper, mais il faut d'abord que je trouve une arme. Au moins une barre de fer. Ce type a la force de quatre ou cinq hommes normaux...

Ned fouilla la pièce du regard. Et aperçut, dans une armoire, quelque chose de tout à fait inattendu : des armures-robots, *made in Japon*. Il reconnaissait bien ce modèle.

Toute personne qui revêt une armure-robot est immédiatement transformée en hercule. Ses mouvements sont analysés, par un petit ordinateur qui commande un complexe réseau de fibres électrocontractiles, lesquelles les assistent et les renforcent. L'énergie vient de piles U.H.C. ³. S'il s'agit de porter du matériel, par exemple, un seul homme équipé d'une telle machine est aussi efficace que dix ouvriers.

Ned vérifia rapidement l'état des piles U.H.C., prit une armure et en désigna une autre, plus petite, à Bunkyo. Une fois habillés, tous deux baissèrent la visière de leur casque d'implaglass, puis ils coururent hors de l'atelier. Devant eux, la jungle, jusqu'à l'horizon. À quelques kilomètres en jaillissait, de manière inexplicable, une partie des gratte-ciel de Manhattan. L'Européen crut repérer, à quelque distance, un mouvement dans la verdure. Il regarda de tous ses yeux, en se retenant de respirer...

Un autre mouvement. Puis un autre encore.

— Là-bas ! fit-il. Venez !

Ils se précipitèrent dans la végétation, sans s'occuper des ronces. Si un arbuste les gênait, ils le cassaient carrément, entre deux doigts, d'une petite torsion désinvolte. Ici, une empreinte ; là, une branche

brisée ; la piste était assez évidente.

— Le voilà !

Bazoukhovski portait Tim, ligoté, sur son dos, avec autant de facilité que s'il se fût agi d'une simple veste. Se découvrant poursuivi, le Russe essaya d'abord de fuir. Mais les deux armures-robots étaient trop rapides pour lui. Alors il déposa Tim par terre et se mit en position de combat.

— Laissez-le-moi ! s'exclama Ned.

Ce fut une très belle bagarre, chacun des deux combattants ayant passé des dizaines et des dizaines d'heures à pratiquer, en gymnase (et ailleurs), le combat à mains nues. Cependant, grâce à son armure, Ned était maintenant le plus fort. Et surtout, il ne sentait aucun des coups que lui portait son adversaire.

Bazoukhovski comprit bientôt qu'il n'avait aucune chance de vaincre et qu'une retraite stratégique s'imposait. Il rusa pour repousser Ned puis s'enfuit dans la forêt. Son adversaire hésita à le poursuivre. Après tout, il avait récupéré Tim, et c'était là le principal.

— Ça va, Tim ? demanda anxieusement Bunkyo tout en débarrassant le jeune inventeur de ses liens.

— Mon synthé ! Est-ce qu'il marche toujours ? s'écria Tim en réponse.

Il mit ses écouteurs et commença immédiatement à se jouer un rock façon guitare électrique. Tandis que ses doigts bondissaient sur les deux claviers verticaux qui ornaient son blouson, il souriait d'extase et hochait la tête, en cadence.

— Hé ! s'énerva Bunkyo. Arrête un peu ! Ce Vladimir ne t'a rien pris ? Ton carnet, tu l'as ?

Tim sursauta.

— Mon carnet ! s'exclama-t-il en fouillant frénétiquement toutes ses poches. Mon carnet ! Il me l'a pris ! Il y a dedans des tas de notes concernant l'émetteur télépathique...

Ned manqua s'arracher les cheveux en entendant cette énormité. L'inconscient se promenait avec sur lui des papiers concernant son invention top-secret !

— Nous allons rattraper ce Vladimir, annonça-t-il. Il ne peut pas être loin.

Tous trois se précipitèrent. Arrivé en haut d'un repli de terrain, Ned vit distinctement des branches remuer, une centaine de mètres plus loin.

— Par là ! Venez !

Ils gravirent à toute vitesse une petite colline et de là-haut découvrirent, étonnés, un groupe de bâtiments préfabriqués très laids – voire même hideux –, grisâtres et stressants. Quatre étages, parfois cinq. Tout cela ressemblait un peu à une prison, ou à un lycée. L'agent

secret vit une haute silhouette disparaître derrière une des constructions. Bazoukhovski, sûrement. Ils se lancèrent à sa poursuite.

Ces bâtisses étaient destinées à entreposer du matériel de la base N.Y. 2.

Sankô – ou plutôt son cerveau – s'était endormi, ce qui avait causé la fin de la course de motos. À présent, il rêvait. Et dans son rêve, cet endroit était un lycée. Des créatures étranges, faites de la même gelée semi-vivante que les poissons solubles, y évoluaient. Des créatures bien réelles, que dirigeait l'encéphale.

Des élèves, très pâles, habillés de noir.

Des professeurs-pieux, qui se promenaient en marchant sur le bout de leurs tentacules, c'est-à-dire sur leurs mains puisque chaque tentacule était terminé par une main grisâtre et crochue. Ces êtres-là avaient des têtes humaines : faciès de vieillards édentés, avec de longs cheveux verdâtres et des yeux jaunes reflétant une épouvantable méchanceté. Ils bavaient, et chacune de leurs ventouses était étiquetée : 1°, 2°, 3°, etc. chez certains ; A, B, C et ainsi de suite chez d'autres ; alpha, bêta, gamma... chez d'autres encore.

Les élèves punis – « collés », comme on dit –, étaient effectivement collés au mur. Par un robot-colleur à huit pattes, dont le visage de plastique était celui d'un quinquagénaire débonnaire, mal rasé, arborant casquette à carreaux et mégot. Cette machine employait le matériel des antiques colleurs d'affiches : un balai-brosse au manche de cinq ou six mètres de long. Elle choisissait un individu parmi le groupe des punis et le touchait avec la brosse enduite de colle à prise électrothixotropique : le malheureux était tout de suite collé aux poils car une décharge électrique, transmise par un fil placé à l'intérieur du manche, durcissait instantanément cette colle.

Fredonnant une vieille rengaine sentimentale, le robot-colleur levait vers le mur son balai, au bout duquel était suspendu le lycéen qui, affolé, gesticulait en s'égosillant. Au contact du mur, nouvelle secousse électrique ; l'élève, gigotant de plus belle, restait collé là-haut, et le balai, libéré, allait chercher le candidat suivant.

Ned, Bunkyo et Tim trottaient le long des bâtiments, espérant retrouver Bazoukhovski. Ils se doutaient bien que toutes les créatures bizarres qui occupaient les lieux étaient commandées par Sankô, aussi ne s'inquiétaient-ils pas trop. Bunkyo avait même dit : « Ne vous en faites pas, nous ne risquons rien ».

Ils croisèrent de gros crapauds-philosophes, horribles bêtes pustuleuses qui sautaient dans toutes les directions en citant, d'une vilaine voix coassante, Platon, Aristote, Kant, Bergson, Heidegger ou Schopenhauer.

Sur le sol se traînaient des blattes historisantes, insectes absolument affreux, noirs, longs d'au moins quinze centimètres ! Leurs

élytres étaient ornés de lettres et chiffres blancs rappelant des dates de batailles : Fontenoy 1745, Austerlitz 1805, Denain 1712, Marignan 1515, etc.

Des vautours récitants, vraiment hideux avec leurs cous déplumés, étaient perchés sur les gouttières. D'une voix éraillée et pleine de haine, ils déclamaient des poésies de Musset, Boileau, Racine et autres grands auteurs.

L'attention des trois visiteurs fut bientôt attirée par un étrange spectacle : deux « pions » traînaient un élève chez le directeur. Les surveillants étaient des androïdes dont la tête était remplacée par un pion de jeu d'échecs en bois noir de trente centimètres de haut, à la base duquel étaient disposées huit microcaméras permettant à leur propriétaire d'observer simultanément dans toutes les directions. La voix de ces robots sortait de haut-parleurs placés dans leur poitrine.

— Non ! Pas chez le directeur ! hurlait le lycéen, avec des inflexions de voix trahissant une épouvante abominable.

— Si ! Chez M.V.B. ! répondaient imperturbablement les deux pions.

« M.V. B... Tiens, tiens..., releva Ned en se frottant le menton. V. comme Vladimir et B. comme Bazoukhovski... »

— Suivons-les ! fit-il discrètement à l'intention de Bunkyo et Tim.

CHAPITRE VII

Tous trois se mirent à suivre les deux androïdes et leur prisonnier. Sur les murs, partout, des collés se tortillaient convulsivement. Ici et là rampaient, sournois et furtifs, des serpents-citations-latines. Ces animaux, aussi grands que des boas, étaient doués de la même homochromie active que les caméléons : leur peau reproduisait exactement la teinte du fond sur lequel ils se trouvaient. Ils étaient donc pratiquement invisibles... mais leurs inscriptions les trahissaient. Des citations latines, en grandes lettres noires.

Ondulant sans aucun bruit, ces reptiles guettaient les élèves rêveurs. Quand ils en avaient repéré un, ils s'en approchaient par derrière puis s'enroulaient brutalement autour de lui et l'étouffaient...

Ned aperçut, sur sa gauche, une scène vraiment abominable : trois professeurs-pieuvres étaient en train de manger la cervelle d'un lycéen à la petite cuiller. Leur victime, pourtant, ne semblait ressentir aucune douleur. Comme ces êtres en gelée semi-vivante n'avaient pas de crâne solide, en os, une simple cuiller maniée avec suffisamment de vigueur suffisait pour atteindre leur cerveau.

Debout, oscillant sur leurs tentacules-mains, les monstres piochaient des bouchées d'encéphale à tour de rôle. Puis ils mâchaient bruyamment, avidement, tandis que la bave coulait de leur bouche et que leurs yeux jaunes roulaient dans leurs orbites. Le plus affreux, dans tout cela, était l'expression du malheureux qu'ils torturaient ainsi : elle n'exprimait qu'une morne indifférence.

Par contre, l'élève que les deux pions tramaient chez le directeur continuait à hurler, visiblement fou de terreur :

— Non ! Je ne veux pas y aller ! Je ne veux pas !

— Chez M.V.B., et tout de suite ! répondaient en chœur les deux pions.

— Je me demande ce qu'il a bien pu faire, celui-là, observa Tim.

Cela, seul Sankô pouvait le savoir.

En fait, le lycéen en question s'était rendu coupable d'une action ignominieuse. Sachant que le lendemain était le jour de la composition de géographie et qu'il aurait forcément une note lamentable, car il n'avait rien étudié, ce vaurien s'était caché derrière une armoire et avait assommé un prof-pieuvre de géographie. Puis il avait commencé à lui manger le cerveau.

En effet, il avait lu dans une histoire de la biologie qu'en 1955, Mc

Connell et Thompson avaient fait une étonnante découverte : des vers planaires non entraînés à un test de réflexe conditionné devenaient cependant « experts » en la matière, si on leur faisait manger une bouillie composée d'autres vers planaires ayant été, ceux-là, réellement entraînés à ce test. Acquérir le savoir de son prochain en mangeant son prochain...

Mais les deux pions avaient surpris le paresseux en flagrant délit.

— Je ne veux pas y aller ! Lâchez-moi ! glapit l'élève en se tortillant, en vain, avec furie.

Mais, imperturbables, les surveillants continuaient leur chemin, toujours suivis de Ned, Tim et Bunkyo. Ils arrivèrent finalement dans une arrière-cour sableuse, au milieu de laquelle était creusé un grand trou conique parfaitement rond. Au moins quatre mètres de profondeur sur cinq de diamètre. Quelques grains de sable se détachaient parfois de la paroi de ce gigantesque entonnoir, pour rouler jusqu'en son centre en une micro-avalanche.

— Monsieur le directeur ! appela un des pions.

— Je veux m'en aller ! brailla le lycéen, hystérique.

Quelque chose de sombre apparut au fond du trou. Des cheveux. Puis une tête. Celle d'un quadragénaire partiellement chauve, avec une forte mâchoire, des sourcils très touffus et un air colérique. Comme le haut du torse émergeait aussi, Ned et ses compagnons purent constater que le directeur était vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche et d'une cravate noire. Il demanda – sa voix était grave et râpeuse :

— De quoi s'agit-il ?

— Mes respects, monsieur Brown. Nous avons là un très mauvais élément, et...

— Ah oui ? Ha, ha ! Envoyez-le-moi !

— *Non !* hurla l'élève.

Les surveillants poussèrent au bord du trou le jeune dévoreur de prof-pieuvre qui, aussitôt, commença à glisser vers le centre. Il essaya de remonter. Inutilement. La paroi sableuse s'éboulait. Malgré tous ses efforts, le garçon ne pouvait éviter d'être attiré vers le bas, exactement comme une fourmi prise dans l'entonnoir creusé par une larve de fourmilion.

Le directeur, pendant ce temps, riait d'un grand rire diabolique. Mais... quelle drôles de dents il avait ! Non... ce n'étaient pas des dents, plutôt... des mandibules ! Volumineuses, compliquées, d'un bleu-noir menaçant et, sûrement, terriblement puissantes.

— Ha, ha, ha ! s'exclavait-il.

Il avait à présent sorti les bras du sable, et on voyait qu'il n'avait pas de mains. À leur place s'agitaient des pinces énormes, noires, de même forme que celles des scorpions. Il les faisait claquer d'un air

sadique.

— Bon, nous avons suivi une fausse piste, conclut Ned.

Alors Tim, qui se grattait la hanche, s'écria :

— Mon carnet !

Immobile, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés, il avait l'air *réellement* pétrifié de surprise. Statufié.

— Tu vois bien que nous faisons tout notre possible pour le retrouver ! lui dit Bunkyo gentiment.

— Je... je l'ai sur moi... J'avais oublié que je l'avais changé de poche. Il est là, dans celle de mon pull... Je ne pensais plus du tout qu'il en avait une. Oh ! je suis désolé d'avoir été si étourdi...

Bunkyo, estomaqué, ne répondit rien. Ned leva les yeux au ciel en songeant que, s'il avait bien entendu dire que les scientifiques étaient parfois dans la lune, il n'aurait cependant jamais pensé qu'il rencontrerait un jour un hurluberlu pareil.

— Ce n'est pas grave, assura-t-il lorsqu'il retrouva l'usage de la parole. Donc nous abandonnons la poursuite de ce Vladimir... Et maintenant, la question est : qu'allons-nous faire ? Si nous retournons au bunker où se trouve le cerveau de Sankô, nous serons encore capturés. Je me demande si, avec de la chance, nous ne pourrions pas découvrir par ici une porte inter-dimensions s'ouvrant sur le vrai New York. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

— Je suis tout à fait d'accord, s'empressa de déclarer Bunkyo. J'avais exactement la même idée. Cherchons !

Ils firent demi-tour et pénétrèrent dans le bâtiment principal. Un pion, qui les aperçut, s'enfuit précipitamment, effrayé peut-être par les armures-robots dont étaient toujours affublés Ned et Bunkyo. Ils se trouvaient dans un large couloir bordé de portes. Celles de gauche, qui comportaient une petite partie vitrée, donnaient sur des salles de classe où des élèves étudiaient sagement.

Par la première de ces fenêtres, ils virent une momie, entortillée dans ses bandelettes, faire un cours d'égyptologie.

Ned alla ouvrir la porte d'en face. Il entra dans une pièce encombrée de matériel scientifique, au fond de laquelle il nota immédiatement deux placards. Songeant qu'ils pouvaient dissimuler un seuil inter-dimensions, il s'empressa d'aller y jeter un coup d'œil. Déception ! Ils étaient remplis de bric-à-brac électronique.

Revenant dans le corridor, il aperçut, par une autre des petites fenêtres, un squelette discourant sur l'ostéologie.

Dans la salle suivante se déroulait une leçon de français. Un pendu, un livre à la main, était en train d'expliquer la *Ballade des pendus*, de François Villon. Ce professeur avait encore un nœud coulant autour du cou, avec un morceau de corde. Son visage était tout bleu, ses yeux exorbités, sa langue noirâtre et gonflée. Tout en discourant d'une voix

étranglée et gargouillante, presque inintelligible, il marchait de long en large, titubant.

Un peu plus loin, assis sur une chaise électrique, un enseignant à demi carbonisé commentait à ses élèves la conductivité et le dégagement de chaleur dû à l'effet Joule.

Ned inspecta rapidement plusieurs pièces du côté droit. Toutes des débarras, sans aucun intérêt. En face du dernier, un professeur décapité était assis dans son fauteuil tandis que sa tête exsangue, posée devant lui sur son bureau, donnait un cours sur la Révolution française.

Il ne restait plus, au bout du couloir, qu'une porte noire, sur laquelle une vilaine étiquette jaunâtre indiquait :

Bureau du surveillant général

— Peut-être qu'il y en a une là-dedans..., fit timidement Tim.

Ned frappa trois petits coups, attendit deux secondes par politesse puis entra. C'était vraiment une salle fort vaste. Au plafond, il y avait une toile d'araignée.

Une toile immense, fantastique, qui surplombait toute la pièce, avec des fils gros comme des cordes d'alpinisme. Ça et là, de bizarres cocons y étaient accrochés. Des cocons de très grande taille...

En voyant le monstre abominable qui se tenait tapi au centre de la toile, Ned comprit que les cocons étaient des élèves punis, condamnés à être dévorés. Le surveillant général n'était autre qu'une monstrueuse araignée ! Tim et Bunkyo ne l'eurent pas plutôt aperçue qu'ils se sauvèrent en courant, avec des hurlements de terreur. Ned, fasciné, observait la bête.

Huit pattes noires et velues, épaisses comme des cuisses humaines. Et au milieu... Ah ! Cette vision était insupportable...

Une tête humaine. Une hideuse face de vieillard avec de longs cheveux gris et des yeux d'arachnide à facettes. La peau était blême, et des mandibules énormes, d'un noir brillant, sortaient de la bouche.

L'horreur descendit rapidement de sa toile et se rua vers Ned, en récitant d'une affreuse voix crissante les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

Ned se sauva précipitamment et dévala un escalier quatre à quatre. Il ne s'arrêta qu'ensuite, pour constater avec soulagement que l'araignée ne le suivait pas. Elle avait descendu quelques marches, avant de faire demi-tour pour regagner sa toile... et peut-être aussi s'offrir un petit casse-croûte réparateur.

Au bas des degrés, Tim claquait des dents ; Bunkyo n'avait pas l'air dans son assiette, lui non plus.

— Courage ! leur dit Ned. Encore deux étages à inspecter ici. Ensuite, les bâtiments annexes. Nous trouverons, il le faut !

Hélas, ils ne trouvèrent au hasard des salles que quelques élèves étouffés par des serpents-citations-latines ou des professeurs-pieux

marmottants.

Ils quittèrent finalement le lycée et regagnèrent la forêt. Là, ils partirent au hasard, se demandant ce qu'ils allaient devenir.

Le général Yanakamura montra le plafond, du doigt.

— Regardez ! Cela ne s'est jamais produit auparavant. Nulle part !

Takanori Takarashiki leva la tête et vit que la gelée à inclusions électroniques, en un endroit, s'était légèrement écartée de son trajet habituel délimité par deux lignes de peinture métallisée.

— Je vois. C'est du ressort du spécialiste des tropismes, Itchô Izumo, déclara prudemment Takanori. Il faudrait le faire venir ici, avec son équipement.

Yoshida Yanakamura se précipita vers l'interphone et beugla :

— Allô ? Envoyez-moi Itchô Izumo avec son matériel à contrôler les tropismes. Immédiatement !

Il raccrocha et se mit à marcher de long en large en tortillant sa vilaine moustache. Pendant ce temps, Takanori, qui avait remis son casque de walkman, faisait des mots croisés en écoutant par l'oreille droite un jazz fracassant et par l'oreille gauche la *toccata en ré mineur* de Jean-Sébastien Bach. En effet, un des robots-électroniciens avait rajouté des éléments à son lecteur laser, de manière à ce que l'écoute simultanée de deux micro-compact-discs soit possible.

Mais soudain, le nain arrêta ses musiques et se mit à considérer d'un air rêveur la gelée qui rampait doucement au plafond. Pour la première fois, il fut *absolument* persuadé que des choses anormales se passaient dans la base New York 2.

Itchô Izumo arriva presque aussitôt. Il était très gros, bien qu'ayant à peine trente ans, et mâchait constamment du chewing-gum.

— Avalez-moi ce chewing-gum immédiatement ! rugit l'officier.

Itchô comprit que c'était sérieux et qu'il risquait de se faire couper quelque chose s'il n'était pas assez rapide, aussi s'empressa-t-il d'obéir et se mit-il au garde-à-vous.

— Bien. Maintenant, regardez au-dessus de vous. Le problème est là. Comme vous pouvez le constater, la gelée rampe au-delà du trait de peinture, s'en écartant d'une dizaine de centimètres, et cela sur presque un mètre. Veuillez remédier à cette aberration.

— Oui, mon général.

L'ingénieur sortit d'un volumineux étui en cuir un engin assez semblable – en plus compliqué – à un appareil photographique. Il y avait un viseur optique, et trois cylindres noirs qui faisaient penser à des objectifs. Itchô, visant la gelée rebelle, appuya sur un bouton. Instantanément, certaines inclusions de sa cible répondirent en émettant, sur la fréquence de 953 mégahertz, un bip d'un quatre-vingt-septième de seconde. Des chiffres apparurent alors sur l'écran d'affichage de l'appareil. Le spécialiste les lut puis se mit à farfouiller

énergiquement dans les poches de sa blouse.

En tombèrent différents imprimés, qu'il ramassa rapidement. C'étaient des programmes de tropisme : TX-741, TY-16, TZ-249, etc.

— Non ! Ici, c'est un huit ! fit-il entre ses dents, lorsque son regard s'arrêta sur une des feuilles.

Il corrigea machinalement avec un stylobille puis devint vert de peur en s'apercevant que Yoshida Yanakamura le fixait, les sourcils froncés. Quand il faisait cela, le général avait l'air de ne plus avoir d'yeux du tout, seulement des sourcils. Tout le personnel, sur le C+, savait que c'était de mauvais augure.

— Voilà ! Voilà ! Ça va marcher ! fit Itchô en essayant d'avoir l'air enjoué et optimiste.

Il tapa des chiffres sur le petit clavier de son appareil, visa de nouveau la gelée et appuya sur un autre bouton. Le résultat ne se fit pas attendre : la gélatine rebelle s'écarta davantage de son parcours habituel : elle en dépassait à présent la limite d'une vingtaine de centimètres. Yanakamura fronça derechef les sourcils, et l'ingénieur, affolé, fouilla dans les poches de sa blouse à la recherche d'autres programmes. Il en sortit une pile de documents, qu'il feuilleta à toute vitesse. Hélas, il s'en échappa une photo représentant une délicieuse jeune femme, nue, les jambes écartées et se chatouillant le clitoris avec l'extrémité d'une branche de bonsaï. Itchô devint très rouge, se précipita sur l'objet compromettant et le fit disparaître en bafouillant :

— Euh... hé, hé ! Ce n'est rien... J'ai trouvé cela dans une revue d'informatique...

Le général fronça encore une fois les sourcils, et son visiteur, avec une véritable panique, fourragea frénétiquement dans ses poches. Cette fois en tombèrent un flacon de whisky écossais et trois joints de hasch bleu de Rigel 5. L'ingénieur sursauta, bondit sur ces possessions et les camoufla le plus vite qu'il put. Ensuite, ô joie, il trouva ce qu'il cherchait depuis le début : le programme TZZ-S-97. Il le lut fébrilement, tout en tapant des chiffres sur le clavier de son engin. Visa. Appuya sur un bouton. Il y eut un grésillement, et une fumée âcre s'échappa de l'appareil. La gelée revint un instant à l'intérieur des limites peintes, puis s'en échappa aussitôt, reprenant exactement le trajet illicite qu'elle suivait avant l'arrivée du spécialiste des tropismes.

— Voilà ! fit celui-ci. C'est réparé ! hé, hé ! Petit à petit, la gelée va reprendre sa place normale, et...

— Et va te faire couper les deux oreilles à la chambre des tortures, incapable ! hurla Yanakamura.

CHAPITRE VIII

Ned tendit le bras pour interrompre la marche de ses compagnons, et dit à mi-voix :

— Attention ! Cachez-vous et regardez là-bas. Voyez-vous ce que je vois ?

— Oui ! Fantastique ! s'exclama Bunkyo.

— Non... Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Tim qui, malgré ses verres de lunettes épais comme des hublots de bathyscaphe, n'y voyait pas très bien à plus de trois mètres.

Au sommet d'une colline parsemée de petits buissons se dressait une maison dotée d'une large porte à double battant.

Une porte inter-dimensions. C'était presque trop beau pour être vrai !... Car derrière les battants grands ouverts, on découvrait le ciel ; le ciel gris de New York !

Debout près de la porte, quatre humanoïdes étaient fort occupés à filmer ce qui se passait dans cet autre monde. Au bout de quelques instants, Ned, Tim et Bunkyo les virent avec un vif plaisir ranger leur matériel, refermer les panneaux de bois puis redescendre de l'éminence en emportant leurs caméras et trépieds. Une minute plus tard, les créatures avaient disparu dans la jungle.

— On attend cinq minutes par sécurité, et puis on va voir, chuchota Ned. D'accord ?

Toujours en armure-robot, Bunkyo et lui avaient nettement trop chaud, mais ni l'un ni l'autre ne songeait à se séparer de cette protection si efficace.

— Bon. Allons-y !

Ils se mirent à grimper vers la maison, dont le côté gauche était adossé à un gros rocher escarpé d'une dizaine de mètres de haut. Les buissons qu'ils avaient remarqués depuis leur poste d'observation étaient en fait des *buissons-mains*, plantes originaires de Vindemiatrix 3. C'étaient des végétaux bleu foncé, dont les feuilles reproduisaient presque exactement des mains humaines, grandeur nature.

— Salut, mon pote ! sourit Tim en secouant l'une d'elles.

Il essaya ensuite d'arracher la main de son « pote », mais sans succès. Ces plantes étaient extrêmement solides. Dès qu'ils atteignirent le sommet de la colline, Ned courut à la double porte, en saisit les poignées et tira. Les battants s'écartèrent en grinçant.

— Pourvu que ce soit le bon monde ! pria Bunkyo.

Hélas, c'était encore ce maudit faux New York plein de chauves-souris tourbillonnant entre des carcasses de gratte-ciel. Les trois hommes poussèrent ensemble un grand soupir de découragement.

Chose bizarre du côté du faux New York, le seuil inter-dimensions était une des fenêtres d'un building. Une fenêtre située très haut, vers le cent-soixantième étage. Si bien que les arrivants avaient à présent de cette ville démente une vue absolument vertigineuse. Un cauchemar pour agoraphobe : ils étaient au bord d'un véritable précipice. Tim s'accrocha au chambranle de la porte et se pencha pour contempler, en perspective plongeante, la façade avec toutes ces fenêtres qui s'échelonnaient jusqu'à une profondeur infernale. Puis il voulut regarder vers le haut, mais il faillit tomber et Ned dut le retenir.

Venant de la jungle, derrière eux, se fit entendre un grand bruit de végétation froissée. Ils se retournèrent aussitôt, inquiets. Quelque chose de mystérieux éventrait la forêt, à toute vitesse, venant droit sur eux.

— Serait-ce un bulldozer ? interrogea Tim.

— Plutôt un tank, grimaça Bunkyo.

— Je ne sais pas ce que c'est, conclut Ned, mais j'ai la vague impression qu'il vaut mieux refermer cette porte. Venez ! On va se cacher derrière la maison, en attendant de savoir de quoi il retourne.

Ils s'étaient à peine dissimulés derrière le mur que la chose sortit de la forêt.

Un tricératops.

En acier.

L'énorme bête-robot regarda un instant vers la maison puis se mit à courir, comme par plaisir, en bas de la colline, écrasant des dizaines de buissons-mains à chaque pas. Pendant ce temps, les trois hommes tournaient en toute hâte autour de la maison, le long du mur et du rocher, afin de lui rester invisibles.

L'engin, doté d'accélération foudroyantes, se déplaçait très vite, faisant trembler le sol sous son poids. Le mieux était donc d'attendre qu'il s'en aille. Essayer de regagner la jungle en catimini serait beaucoup trop risqué, puisque le monstre pouvait faire le tour de l'éminence en quelques secondes.

Soudain, le tricératops s'arrêta, puis il commença à monter lentement vers la maison. Alors Tim, impulsivement, se mit à courir de l'autre côté, vers la jungle. Mais l'animal, dans une accélération foudroyante, fit à moitié le tour de la colline. Tim eut beau revenir précipitamment se cacher avec ses compagnons, il comprit qu'il avait été vu.

— Grimpons sur le rocher ! décida Ned. Jamais cette chose ne pourra parvenir là-haut !

Heureusement, l'escalade s'avéra facile, car la pierre était bosselée de nombreuses aspérités. Même Tim n'eut aucun mal à arriver au sommet, une espèce de petite plate-forme circulaire. En bas, le monstre les regardait. Ned nota que, comme pour les sauterelles géantes, ses lasers n'avaient pas encore été mis en place. Une chance...

Sur le dos de la bête, une trappe ronde s'ouvrit brusquement, tout à fait semblable à celle de la tourelle d'un tank.

Le colonel Bazoukhovski fit son apparition, et éclata d'un grand rire sadique en contemplant ses trois vis-à-vis. Ned songea que le Russe avait certainement dérobé son véhicule dans le laboratoire où lui-même et Bunkyo avaient trouvé leurs armures-robots. Il devina aussi que l'autre ne descendrait pas de son tricératops pour monter se battre sur le rocher, à cause, justement, de ces armures.

Bazoukhovski s'adressa à Tim, essayant de prendre un air aimable :

— Camarade jeune inventeur doit venir immédiatement avec moi ici dans l'intérieur de camarade tricératops. Une vie de roi attend jeune inventeur ^{SUTT} une des plus belles planètes soviétiques : grande villa dans un parc, avec douze domestiques, vodka, cigarres, et femmes ! Beaucoup femmes ! Femmes soviétiques être les plus belles de toutes les planètes colonisées. Visages adorables ! Jambes merveilleuses ! Seins faramineux ! Hmmm ! Croupes sublimes !

Bunkyo se pencha vers Tim pour lui chuchoter :

— Je ne voudrais pas t'influencer, mais ce qui t'attend là-bas, en fait, c'est : incarcération, sérum de vérité, lavage de cerveau, drogues, tortures...

— J'étais exactement en train d'y penser, fit Tim entre ses dents.

Le colonel rentra soudain dans son engin, et sa voix se fit entendre beaucoup plus fort, provenant de haut-parleurs placés entre les mâchoires de l'animal cybernétique :

— Jeune inventeur doit venir ici tout de suite, sinon, vengeance de camarade tricératops sera terrible ! Terrible !

Comme pour appuyer ces paroles, le tricératops gratta le sol d'un air menaçant, et Ned se dit qu'effectivement le rocher, assez friable et fissuré, ne devait pas être bien solide. Quelques coups des redoutables cornes en acier au chrome-vanadium-arcturium en viendraient vite à bout. Il ramassa donc un quartier de pierre assez gros et le jeta sur le monstre. Puis, en ayant pris un autre morceau, il descendit à toute vitesse, prêt à se battre. Bunkyo et Tim, pensant que leur camarade avait brutalement perdu la raison, se tordaient les mains avec désespoir.

L'attitude de Ned était tellement incompréhensible que Bazoukhovski lui-même resta un instant stupéfait. Mais à peine Ned eut-il posé le pied par terre qu'il jeta habilement sa pierre sur un des yeux-caméras de l'engin. Malheureusement, sa cible fut

immédiatement protégée par une paupière d'acier commandée électroniquement. Le colonel n'en entra pas moins dans une rage folle et se mit à hurler, dans sa langue maternelle, des choses abominables.

Puis le tricératops fonça sur son assaillant qui esquiva en se jetant de côté. La bête d'acier fit demi-tour. Très vite. *Trop* vite... Ned comprit qu'il avait sous-estimé la maniabilité de l'animal métallique et que cette erreur risquait de lui être fatale. Nouvelle charge, que l'agent secret esquiva encore, portant à son comble la fureur du Russe. Le monstre, emporté par son élan, continua un instant tout droit avant de freiner des quatre sabots dans un nuage de poussière. Puis il pivota et chargea de nouveau. Ned se mit alors à courir en zigzags, feignant, attrapant une main tantôt à un buisson à droite, tantôt à gauche, s'en servant à chaque fois pour changer de direction si vite et sèchement que son poursuivant lui, ne ralentissait que quelques mètres plus loin avant de tourner et repartir.

Attrapera ? Attrapera pas ? Le fuyard s'ingéniait à exaspérer son adversaire. Ce dernier, littéralement enragé, poussait sans discontinuer des hurlements hystériques que les haut-parleurs de sa machine amplifiaient encore.

« Maintenant, il faut que je l'amène du côté de la porte..., pensa finalement Ned. Il est à point ! »

Hélas, il glissa et tomba. Il parvint à éviter la première charge du tricératops en roulant sur lui-même mais comprit qu'il était perdu. Jamais il n'aurait le temps de se relever ! Le monstre allait l'écraser.

Une deuxième armure-robot passa soudain entre lui et la bête d'acier : Bunkyo. Le brave type ! Mais le vieil Asiatique, plus doué pour l'informatique que pour la corrida, se fit renverser du premier coup. L'affreux reptile vira pour revenir le piétiner.

Alors Ned adressa à Bazoukhovski un geste obscène. Le colonel poussa un beuglement dément, comme si on lui avait versé un litre d'huile bouillante sur les pieds tout en lui lisant les cours de la bourse de Wall Street. Sans plus se soucier de Bunkyo, il lança son tricératops à la poursuite de son ennemi.

Zigzags. Feintes. Virages surprise. Rugissements du Russe. Enfin, Ned parvint à se placer comme il le voulait, par rapport à l'animal de fer et à la porte.

« Ça y est ! se dit-il. Pourvu que ça marche ! »

Il allait faire semblant de trébucher, mais hélas ! il trébucha pour de bon et dut s'appuyer contre un des battants.

Comme dans un cauchemar, il vit le reptile de métal se précipiter vers lui, tête baissée. Ces trois terribles cornes en acier au chrome-vanadium-arcturium, jamais il ne les avait vues d'aussi près... Il lui fallait absolument éviter le choc, au moins partiellement ! Il se redressa donc, prit appui sur la jambe droite et lança le pied gauche. Il

atteignit le monstre juste sous la corne gauche, ce qui ne modifia nullement le mouvement de l'énorme animal mais le projeta, lui, de côté.

La machine défonça la porte avec un bruit infernal et se retrouva dans le vide vertigineux du faux New York. L'ultime cri de Bazoukhovski, amplifié par les haut-parleurs, retentit longuement. Un cri de rage et de haine, répercuté par les multiples carcasses des gratte-ciel, qui alla en diminuant. Effrayées, les chauves-souris qui croisaient dans les parages s'enfuirent à tire-d'aile. Ned, lui, heurta violemment le chambranle, rebondit et, bien qu'à moitié assommé, réussit à s'accrocher au bas de la porte, à la pierre du seuil. Suspendu par les deux mains, il jeta un coup d'œil vers le bas, pour suivre la chute du tricératops.

Le reptile métallique n'en finissait pas de tomber en tournoyant. Finalement, il s'écrasa sur le macadam, y faisant naître une grande étoile de fissures zigzaguanes. Le bruit de l'impact mit plus d'une seconde pour arriver jusqu'à la porte, choc sourd répété par les façades de tous les immeubles.

Ned, satisfait du spectacle, allait se hisser en lieu sûr lorsqu'il y eut un court-circuit dans son armure. Certainement le choc. Quoi qu'il en soit, tout le poids de cette machine, désormais complètement inerte, se retrouva au bout de ses bras. Impossible, alors, de remonter par ses propres moyens... Cette damnée mécanique pesait près de cent kilos ! Ned grinça des dents, faisant tout son possible pour ne pas lâcher prise et suivre Bazoukhovski. Mais il sentait ses doigts glisser...

Bunkyo arriva in extremis. Il saisit le poignet de Ned et tira. Heureusement, son armure-robot à lui était intacte, et il ramena sans problème l'agent secret sur la terre ferme.

— Ouf ! Merci beaucoup ! soupira Ned. On peut dire que ce Russe a été un adversaire éprouvant... Enfin, maintenant nous en sommes débarrassés. Paix à son âme.

Il enleva son armure, devenue inutile puisque irréparable sans un matériel d'électronicien. Puis tous trois s'assirent près de la porte fracassée et tinrent un conseil de guerre. Comment sortir d'ici ? Comment regagner New York ?

— J'aimerais tellement être assis dans un snack et déguster un hamburger-frites en écoutant du rock..., fit Tim avec nostalgie.

Bunkyo tirailla sa barbiche, comme chaque fois qu'il réfléchissait, et conclut :

— Ah ! Si seulement nous pouvions entrer en communication avec le cerveau de Sankô...

CHAPITRE IX

— Oh ! s'exclama Tim avec un sursaut.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— L'émetteur télépathique... *Je l'ai sur moi...* Nous pouvons communiquer avec Sankô ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Ah ! quel désastre d'être aussi distrait !

— Tu l'as sur toi ? Où donc ?

— C'est mon synthétiseur... Enfin, une partie seulement. Regardez ! Ici, sous le clavier droit, vous voyez cette petite plaque ? Avant, elle contenait des banques de sons. En utilisant un des robots de l'université, j'ai tout enlevé, sauf un piano, des guitares et un orgue de jazz ; et à la place, j'ai mis l'émetteur. Impossible de faire la différence, pas vrai ? Vue du dehors, cette plaque est exactement comme avant.

« Il faut dire que l'émetteur est ultraminiaturisé. Ses composants sont tellement petits que jamais un être humain ne pourrait les assembler. Pour obtenir l'« ouvrier » ayant le degré de précision nécessaire, il faut une chaîne de machines robotiques qui se fabriquent les unes les autres, en plus petit à chaque fois.

« Bref, l'équivalent du micro pour une radio ordinaire, le transmetteur si vous voulez, est logé dans les écouteurs, qui fonctionnent comme les casques électro-encéphalographiques. Du moins quand on se sert de l'émetteur. Si j'utilise le synthé pour faire de la musique, ce sont des écouteurs parfaitement normaux... »

Bunkyo ne put s'empêcher d'interrompre ces explications :

— Mais pourquoi as-tu fait monter l'appareil dans ton synthé ? Tu sais très bien que cet engin est top-secret, et que s'il tombe en de mauvaises mains, cela risque de mettre en péril l'équilibre – déjà plutôt précaire – de l'ensemble des planètes colonisées. Hein ? Pourquoi, Tim ?

— Eh bien... euh... à cause des nanas.

— Des nanas ?

— Oui : quand j'en croisais de jolies, dans la rue, je leur transmettais par télépathie des pensées cochonnes. Alors elles se retournaient, stupéfaites, et me regardaient comme si j'étais le diable. Puis elles se sauvaient en courant. Ha, ha, ha, ha, ha !

Tim redevint immédiatement sérieux en voyant que ses compagnons ne riaient pas du tout.

« Bon Dieu ! se disait Ned, estomaqué. Un hurluberlu pareil, c'est à peine croyable... »

— Bon, fit enfin Bunkyo, revenant de sa surprise. Ne perdons pas de temps. Tu as ton émetteur. Peux-tu communiquer avec le cerveau de Sankô ?

— Oui.

Tim commença à programmer l'appareil, puis s'interrompit soudain et s'écria :

— Ça y est ! Je comprends ce qui a dû se passer, quand j'ai réglé sur *piano* pour jouer le premier mouvement de la sonate *Clair de lune*. Sûrement, il y a eu un faux contact entre la partie synthé et la partie émetteur, et c'est pourquoi la musique a ramené Sankô à la conscience. En plus, le « lavage » de son cerveau avait sans doute été incomplet ou déficient, sinon ça n'aurait pas marché...

Sur ce, il se remit au travail. Il ne lui fallut que quelques minutes pour terminer.

— Me laisses-tu entrer en contact avec lui ? demanda alors Bunkyo.

— Bien sûr. Tu es son oncle... Je crois qu'il vaut mieux lui cacher l'assassinat de sa famille, non ?

— Oui. C'est à cela que je pensais. Je lui dirai simplement que toi, un ami et moi sommes perdus ici et que nous voudrions retourner dans le vrai New York.

— Tiens ! Prends les écouteurs... Attention au fil !

Bunkyo mit les écouteurs et se concentra. Malheureusement, il ignorait que, dissimulé dans la maison, se trouvait un autre émetteur télépathique, relié au cerveau de Sankô. Pas un appareil à grande portée comme celui de Tim, non, juste un émetteur-relais. Le vieil homme tirailla sa barbiche, toussota et *pensa*.

Il s'attendait à un dialogue calme et cartésien. Ce fut tout le contraire. Il sentit sa mémoire se dévider à une vitesse effrayante, comme si des centaines de vrilles avides farfouillaient dans sa cervelle. Effrayé, il leva les mains pour retirer les écouteurs, mais une force étrangère arrêta son geste. Ses doigts, frémissant sous l'effet des deux volontés contraires, revinrent se poser sur ses genoux.

— Ça va ? demandèrent ensemble Tim et Ned, inquiets de voir leur compagnon trembler ainsi.

Enfin, l'Asiatique, comme s'il était complètement épuisé, se tassa sur lui-même et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Hé ! Ça va ?

Tim lui ôta le casque. Bunkyo, qui paraissait avoir vieilli de dix ans, commenta :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai l'impression d'avoir travaillé quinze heures de suite. Sankô a-t-il appris quelque chose ? Je n'en sais rien...

Tim voulut, à son tour, coiffer les écouteurs, mais son collègue le prévint :

— Attention ! Pas trop près des oreilles ! Et tiens-toi prêt à éloigner ces engins si la communication devient trop intense...

Tim écouta pendant trente secondes puis annonça, ennuyé :

— Il sait tout. *Tout !* Entre autres que sa famille a été massacrée et que le responsable est l'infâme général Yanakamura...

— Et quelle est sa réaction ?

— Il est complètement sonné. Anéanti. Il n'en revient pas...

Le ciel se couvrit rapidement de gros nuages noirs. Il y eut des éclairs aveuglants, mais pas une seule goutte de pluie. Des empreintes de reptiles géants invisibles apparurent encore, un peu partout. La forêt résonnait du bruit des arbres cassés ou arrachés. Mais les monstres, cette fois, ne s'occupaient absolument pas des trois humains. Ils allaient au hasard, comme désespérés, et passaient leur fureur sur la végétation.

Sankô venait, une fois de plus, de sombrer dans l'inconscience.

Ned, Tim et Bunkyo redescendirent de la colline et partirent vers ce qui leur semblait être l'ouest, car ils avaient vu au loin, dans cette direction, une autre maison. Le ciel était devenu presque entièrement noir, chargé de nuages qui se formaient et se déformaient à une vitesse extraordinaire, malgré l'absence totale de vent. Des éclairs illuminaient encore le paysage de temps à autre, suivis non pas du classique coup de tonnerre mais d'une sorte d'épouvantable plainte caverneuse, très basse.

Au bout d'un demi-kilomètre, Bunkyo dut abandonner son armure-robot, dont le genou gauche s'était bloqué. Puis, tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers des broussailles, ils entendirent des sanglots tout près d'eux. Étonnés, ils décidèrent d'aller voir de quoi il retournait et découvrirent, assise contre un arbre, une jeune fille merveilleusement belle qui pleurait, pleurait, pleurait.

— Mademoiselle ! appela Ned. Êtes-vous perdue, vous aussi ?

La belle affligée sursauta, puis sourit à travers ses larmes, se releva et leur raconta ce qui lui était arrivé :

— J'étais dans un bar de la Cinquante-troisième Rue, celui où il y a tous ces jeux électroniques. Je jouais à une guerre d'astronefs, lorsque j'ai vu une petite souris par une porte entrebâillée. Jamais ne n'avais vu de souris aussi jolie... J'ai voulu la regarder de plus près, mais elle s'est sauvée dans une espèce de grande salle de débarras pleine de jeux en réparation. Et puis j'ai découvert dans le mur une ouverture qui donnait sur un paysage incroyable, avec un ciel bleu et des arbres jusqu'à l'horizon. Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir ce que c'était, et quand je me suis retournée, il n'y avait plus qu'un mur en plein milieu d'une forêt.

— Il nous est arrivé à peu près la même aventure, et dans la même salle, fit Ned.

— Oh ! comment allons-nous faire pour sortir d'ici ?

La jeune fille était si ravissante avec ses cheveux blonds, ses grands yeux bleus candides et ses mignons petits seins qui pointaient sous son pull rose que son interlocuteur se sentit envahi par des sentiments extrêmement paternels.

— Ne vous en faites pas, mademoiselle, nous allons sortir d'ici bientôt, tous les quatre, assura-t-il.

Ils se remirent en marche et, tout en avançant dans la jungle, firent les présentations. La nouvelle venue s'appelait Jenny Morrison, avait juste vingt ans et était étudiante en sociologie, avec un an d'avance. Tandis qu'ils progressaient, Ned, pour passer le temps, s'abandonna à des rêveries platoniques.

Jenny et lui seraient mariés. Ils vivraient dans une maison rose, pleine de chats ayant des rubans roses autour du cou... Ils auraient de nombreux enfants, tous nés par insémination artificielle, car faire l'amour avec une jeune fille aussi sérieuse et pure que Jenny était quelque chose d'impensable, d'une grossièreté révoltante. Même prendre sa main dans la sienne, réalisa Ned, enfouir cette mignonne menotte diaphane dans sa propre grosse patte musclée et pleine de poils, oui, même cela serait *pornographique* !... Ils dormiraient dans des lits jumeaux roses. Ils seraient heureux...

En attendant, le ciel devenait de plus en plus sombre.

Environ un kilomètre plus loin, ils entendirent une musique de rock.

— Je parie que c'est une porte inter-dimensions qui donne sur ce bar de la Cinquante-troisième Rue ! jubila Tim.

Ils se hâtèrent, pleins d'espoir, dans la direction d'où venait la musique et eurent la désagréable surprise de découvrir, au fond d'une dépression, un petit lac.

Au centre de ce lac se dressait un château, construit sur un grand rocher noir. Les fenêtres en étaient toutes éclairées, si bien que l'attention des quatre arrivants se porta immédiatement sur ce qui se passait à l'intérieur. Ils leur fallut un moment avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'une *surprise-party-tronçonneuse*...

Partout dans le manoir circulaient des domestiques stylés, à l'air grave et cultivé. Tous, vêtus du traditionnel gilet rayé noir et jaune, portaient de grands plateaux chargés de tronçonneuses à piles U.H.C., petites mais très puissantes. Les « invités », eux, étaient des monstres bossus, griffus, grenus, ventrus, poilus, incongrus et biscornus.

— Des personnages de Jérôme Bosch ! s'exclama à mi-voix Jenny.

— C'est exact, mademoiselle, fit Bunkyo. Le monde dans lequel nous nous trouvons est – hélas ! – contrôlé et commandé par le

cerveau de mon neveu Sankô. Or je me rappelle fort bien que, quand il était petit, Sankô était fasciné par un des livres de ses parents consacré à Jérôme Bosch⁴...

Tout en dansant comme des fous, les monstres se tronçonnaient les uns les autres et jetaient ensuite les morceaux par les fenêtres : mains, pieds, pattes écailleuses, bras, jambes et têtes de démons, tout cela allait tomber dans les eaux grises du lac. De temps en temps, ces incroyables pantins glapissaient quelques mots, toujours les mêmes, en japonais.

— Que disent-ils ? s'informa Tim.

— Qu'est-ce qu'on s'éclate ! fit Bunkyo, la mine sombre.

Pour remplacer les créatures découpées, des poissons-batraciens sortaient de l'eau, contre le rocher. Ils ressemblaient exactement à ceux que Ned et ses deux compagnons avaient déjà vus auparavant, près du prisme. Seulement à partir du stade batracien, ils se transformaient rapidement pour donner des personnages effrayants tout droit sortis de l'imagination de Bosch. Au cours de cette métamorphose, la gelée grisâtre dont ils étaient faits se colorait ici en noir, là en rouge, ocre, vert ou bleu... À peine achevés, ces monstres montaient vers le château, par un très étroit escalier en spirale qui s'enroulait autour du rocher. Tout en grimpant les marches, ils se contorsionnaient au rythme du rock, claquaient des doigts, des griffes ou des ventouses, tandis qu'autour d'eux pleuvaient les hideux débris de leurs prédécesseurs.

Soudain, la musique se tut et tous les danseurs s'immobilisèrent, ainsi que les domestiques. Le château, toujours illuminé, ressembla un instant à une sorte de musée empli de statues de cire. Puis ces statues fondirent brusquement, redevenant gelée grisâtre. Les murs se désagrégèrent en crissant, s'écroulèrent en une pluie de petits cristaux octaédriques. Toute agitation cessa dans l'eau du lac.

Les nuages noirs disparurent en s'effilochant rapidement. Le ciel fut à nouveau bleu.

Dans la forêt ensoleillée, le silence était total.

Le cerveau de Sankô venait de se réveiller, et cette fois-ci, il était – enfin – totalement conscient.

CHAPITRE X

À plus de huit milliards de kilomètres de là, par-delà l'orbite de Pluton, toutes les pendules du vaisseau C⁺ indiquaient exactement zéro heure treize minutes.

Le général Yanakamura était au lit avec Hisako, une des courtisanes du bord : une jeune Asiatique magnifique, érotique, acrobatique, impudique, lubrique, pneumatique et frénétique. Ils avaient fait l'amour pendant qu'Hisako marchait sur les mains, et maintenant l'officier fumait un cigare tout en sirotant un verre de whisky. La jeune femme dormait.

Une agréable somnolence envahissait son partenaire, qui se demandait s'il dormait ou pas. Venant de son bureau, il entendait par la porte ouverte le faible bruissement de la gelée à inclusions électroniques qui, comme toujours, rampait au plafond.

« Je suis sûr que je dors, pensa le général, et que je rêve que je ne dors pas. »

La lampe de chevet, allumée, enveloppait le lit d'un halo orange ; les coins de la chambre restaient dans l'ombre, et le bureau, lui, était tout à fait obscur. Yanakamura adorait le noir, et se réjouissait de savoir qu'à quelques mètres de là, les momies riaient silencieusement de leur horrible rire figé.

Soudain, il s'aperçut que depuis quelques instants déjà, il contemplait cinq vagues formes debout immobiles près de la porte du bureau. Cinq silhouettes à peine visibles, gris très sombre sur gris encore plus sombre. Il voulut allumer l'éclairage principal... et se rendit compte avec stupeur qu'il était paralysé. Il essaya de se rassurer en se disant :

« Ce n'est rien... Juste un rêve ! »

Les cinq ombres avancèrent alors très doucement et entrèrent progressivement dans le halo de lumière. Elles s'immobilisèrent à deux mètres du général, qui songea qu'elles n'avaient certes pas grand-chose d'effrayant.

On aurait dit cinq statues en cire, très grossièrement bâties. La plus grande, qui mesurait environ un mètre vingt, représentait une femme vêtue d'une longue robe. Les quatre autres, beaucoup plus petites, pouvaient figurer des enfants. Les visages, à peine esquissés, faisaient penser à des pommes de terre sur lesquelles on aurait dessiné une bouche et des yeux. Mais pourquoi y avait-il un trou au milieu de

chaque front ?

Soudain, les traits se modelèrent avec une grande précision, et l'officier reconnut Shôha Toyozuka, la femme d'Heizo, et ses quatre enfants qu'il avait tués. Mais pourquoi ce damné Heizo n'était-il pas là, lui aussi, puisqu'il avait été abattu en même temps qu'eux ? Les mannequins avaient tous la même expression de surprise et de terreur, ce qui lui rappela que ses victimes avaient bien eu cet air-là juste avant qu'il les élimine à coups de laser.

Puis les cinq visages se transformèrent à nouveau, s'aplatirent, se couvrirent d'écailles, pour devenir cinq têtes de serpents à sonnette. Les yeux, restés humains, exprimaient une haine indicible.

« Bah ! ce n'est rien, se dit Yanakamura. Un cauchemar, voilà tout. Il en faudrait un peu plus pour m'impressionner... »

Les statues s'avancèrent lentement vers lui qui, toujours paralysé, ne pouvait que les regarder approcher. Elles sifflaient méchamment et, de temps à autre, faisaient jaillir de leur bouche leur langue bifide...

Mais brusquement, elles fondirent. Se transformèrent en flaques de gelée qui, glissant sur le sol, quittèrent la chambre pour aller disparaître dans l'obscurité du bureau. Le général crut qu'il se réveillait et s'écria :

— Ha ! C'était seulement un rêve, je le savais bien !

Il alluma l'éclairage principal. Passa rapidement une somptueuse robe de chambre, brodée de fils d'or et ornée de dragons fumant du hasch bleu de Rigél 5. Sur le lit, la courtisane s'étira, en un bref feu d'artifice de courbes ensorceleuses. Elle avait des seins admirables, et son pubis était soigneusement épilé.

— Hisako ! lança l'officier.

— Oui, mon amour ?

— Dehors !

— Oui, mon général.

La jeune femme s'habilla en un clin d'œil. Yanakamura la raccompagna jusqu'à la porte de l'appartement, où ils se saluèrent d'une brève inclination de buste. Puis, après avoir vérifié que la porte était bien fermée, le maître des lieux se rendit dans son bureau, afin d'examiner le parcours de la gelée à inclusions électroniques. Il n'y avait rien de changé. Toujours ce petit détour incompréhensible.

« En tout cas, ça n'a pas empiré ! » conclut-il pour se reconforter.

Un bruit violent le fit alors sursauter. Se retournant vers l'orchestre de momies, il vit qu'un des instruments venait de tomber par terre : le *biwa* de Heizo Toyozuka. Il ramassa l'objet et se prépara à le remettre dans la main de l'ex-président... mais s'immobilisa, incrédule : la main gauche du père de Sankô, qui avait toujours été à demi fermée de manière à pouvoir retenir le *biwa*, était à présent largement ouverte...

— Heizo ! Maudit vieux salopard ! Même quand tu es mort, il faut

que tu me causes des ennuis, hein ? grommela Yanakamura, furieux, entre ses dents.

Il essaya de replier les doigts étendus, mais ceux-ci étaient absolument rigides. Il força. Il y eut un craquement, et l'annulaire, brisé, tomba sur le sol. Les mâchoires contractées par la haine, le général approcha son visage de celui de la momie, jusqu'à en être tout près, et commença à lui débiter des choses épouvantables. Il lui parla ainsi pendant une bonne minute, lui racontant toutes les horreurs que pouvait lui inspirer sa méchanceté diabolique.

Puis il eut un brusque mouvement de recul.

L'expression de la momie ne s'était-elle pas modifiée ? Heizo avait-il ce demi-sourire de jubilation satanique, tout à l'heure ?

Yanakamura resta un moment debout, les bras croisés, à tirer sur la pointe de sa moustache de gauche.

« Attention : mauvais *karma*, pensait-il. Mauvaise passe, oui. Les choses s'enchaînent de manière maléfique. Que faire ?... Dormir ? Non, je n'ai pas sommeil. Prendre un de mes sabres et m'entraîner, comme je le fais souvent ? Hmmm... non.

« Je sais ! Je vais travailler. Je me sens en pleine forme pour cela. Je vais aller consulter encore une fois cette... cette *chose*. Il reste des détails à mettre au point au sujet des futures bases de Paris 2, Londres 2 et Rome 2... »

Avec la pointe d'appréhension coutumière, il passa derrière l'orchestre et se dirigea vers la porte camouflée par un rideau noir.

*

* *

Ned, Bunkyo, Tim et Jenny se dirigeaient vers cette autre colline, en haut de laquelle ils avaient aperçu une autre maison. Tous quatre commençaient à avoir faim. Jenny, remarquant sur un arbre proche des fruits d'une belle couleur orange qui ressemblaient à des abricots, tendit la main dans leur direction.

— Hmmm ! Ils doivent être bons !

— Surtout n'y touchez pas, mademoiselle ! s'exclama Ned. Ils sont empoisonnés. Si vous avez faim, mangez plutôt ces petits fruits d'un bleu terne, là-bas, sur ce buisson. Ils sont comestibles.

Tous les agents des services secrets européens savaient en effet reconnaître un grand nombre de fruits d'origine extraterrestre. Cette petite science, qui pouvait devenir indispensable à leur survie, leur était inculquée au cours de leur formation par un professeur d'exobotanique.

Ils se mirent donc tous les quatre à cueillir de ces fruits bleus dont la saveur, bien qu'un peu pharmaceutique, était agréable. Quand ils

repartirent, leur moral était revenu au beau fixe : ces baies contenaient également des alcaloïdes euphorisants. Tim mit ses écouteurs, mais Bunkyo le regarda en fronçant les sourcils et en levant l'index droit d'un air sévère.

« Attention, hein ! » semblait-il dire. « Défense absolue de transmettre des pensées cochonnes à Jenny avec ton émetteur ! »

Tim rougit, toussota et enleva son casque.

La maison n'était plus très loin. Cette colline-là était un peu plus haute que l'autre, et le chemin qui conduisait à la construction plutôt escarpé. Mais Jenny chantonait.

C'était une bâtisse de bois, peinte en noir et dépourvue de fenêtres, sauf deux lucarnes juste sous le toit qui faisaient un peu penser à deux yeux au regard inquisiteur. Ils firent le tour de la baraque. Personne.

Comme ils se retrouvaient devant l'entrée, Ned tendit la main vers la poignée de la porte...

Yoshida Yanakamura sortit de la petite pièce dans laquelle se trouvait la chose et referma le rideau noir. Après chaque consultation, il se sentait assailli par des angoisses métaphysiques, et il avait grand besoin d'un whisky pour se remettre.

« Ces nouveaux bio-ordinateurs ne sont pas de ma génération, se dit-il. Voilà pourquoi ils me mettent si mal à l'aise. Et les yeux de cette chose... Toujours totalement fermés. Est-ce vrai, ce que l'on prétend, que celui qui voit ses yeux va mourir ? »

Le général se versa un verre de whisky et but la première gorgée avec délices. En même temps, il remarqua que le dernier message de la base New York 2 était arrivé. Là-bas, sur un des ordinateurs du bureau, une lampe rouge clignotait.

Il se dirigea vers l'appareil, appuya sur R puis sur *Enter*. Les mots se mirent à défiler comme un journal lumineux, en grandes lettres rouges qui se déplaçaient de droite à gauche :

Tout va bien à N.Y. 2. Rien à signaler.

— Parfait ! fit l'officier à voix haute.

Il avala deux autres gorgées.

Il ne pouvait savoir que Sankô avait émis en même temps un message particulier, codé, destiné uniquement à la gelée à inclusions électroniques. L'étrange substance, qui rampait partout dans le C+, manifesta aussitôt quelques hésitations ici et là, tantôt débordant sur la peinture métallisée, tantôt s'arrêtant. Mais au bout de quelques secondes, tout rentra dans l'ordre.

« Vraiment, je n'ai pas envie de dormir, se répétait Yanakamura. Je vais travailler. Méditer. Chercher des idées pour ma future invasion de la planète Terre. Et soumettre ces idées au jugement des visages. Ils ont toujours été mes plus fidèles conseillers... »

Il s'assit en tailleur, face aux six énormes têtes en relief. Son père,

sa mère et ses quatre grands-parents. Ses seuls amis... Puis il appuya sur les touches du petit clavier qu'il portait au poignet gauche. Dans son dos, l'orchestre de momies se mit à jouer de façon *aléatoire* : des sons de percussions ou de cordes, calmes, espacés, créant un climat très favorable à la méditation.

Toujours avec son clavier, il régla également sur le mode *aléatoire* les ordinateurs commandant les expressions des six visages. Choisis au hasard, divers codes furent transmis aux fibres électrocontractiles qui faisaient office de muscles faciaux. Différentes expressions commencèrent à se succéder sur les larges faces. Surprise. Doute. Mécontentement. Amusement ironique...

Pour être encore plus réceptif, Yanakamura prit, dans sa poche gauche, une gelule de glomborthorzine 473, drogue augmentant beaucoup l'acuité des sensations. Il fit en outre s'éteindre l'éclairage de la pièce, et s'allumer six projecteurs spécialement installés pour baigner les six têtes d'une belle teinte bleu-vert.

— Parfait, parfait..., murmura-t-il enfin. Mais avec la glomborthorzine, il faut diminuer *l'intensité* des expressions... Là ! Comme cela. Excellent...

Quelques minutes paradisiaques s'écoulèrent pour le général. Des idées lui venaient, qu'il mettait immédiatement à l'épreuve en fixant tel ou tel visage, comme demandant : « Qu'en pensez-vous ? Quel est votre avis sur la question ? »

Il adorait vraiment ce jeu. Surexcité, il goba une autre gelule de glomborthorzine 473. Il lui fallut presque aussitôt réduire davantage, et de beaucoup, l'intensité des expressions. Son cerveau devenait hypersensible... Tout jeu de physionomie, même à peine esquissé, lui transmettait une émotion intense. La moindre amorce d'ébauche d'air de mécontentement le faisait sursauter et le jetait dans une violente agitation intérieure. Un infime froncement de sourcil ? Il se sentait atteint jusque dans les tréfonds de son âme.

Il avala une troisième gelule de glomborthorzine.

Brusquement, avec un parfait ensemble, les traits des six visages se tordirent au maximum, exprimant une colère effroyable, paroxysmique, ainsi qu'une haine démente.

L'officier sursauta en poussant un cri affreux. Il ferma les yeux.

Et se rendit compte que, dans son dos, les momies avaient cessé de jouer...

Ned ouvrit la porte de la maison et fut très étonné de voir qu'elle ne donnait pas du tout sur un autre monde.

Il pénétra dans une salle assez vaste. Contre le mur de gauche se tenaient, parfaitement immobiles, une douzaine d'androïdes. À droite, des armoires et une porte métallique. L'agent secret se précipita sur cette porte mais se rendit compte qu'elle était hélas fermée à clef. Il se

retourna vers les androïdes.

Jenny semblait fascinée par ces « êtres » de métal, de plastique et de plastichair. Il y en avait douze, mais seulement trois modèles différents. Trois groupes de quadruplés, en quelque sorte. Chacun des spécimens portait, accrochée à la poitrine, une petite étiquette sur laquelle étaient inscrits un prénom et un numéro. Il y avait quatre Albert, quatre Hubert, et quatre Norbert.

Les *Albert*, habillés d'une blouse blanche, ressemblaient trait pour trait au célèbre Albert Einstein. De même que cet illustre savant, ils avaient un crâne volumineux et de longs cheveux blancs. Au milieu de leur front s'ouvrait une fente verticale, probablement faite pour qu'on y introduise une disquette. Elle faisait trois pouces et demi.

Les *Hubert*, eux représentaient le même archétype du jeune cadre dynamique, bien peigné, bien habillé – costume en pure laine de glyptong peignée et cravate en soie d'archéogloméryx mâle. Ils avaient eux aussi en plein front une fente à disquette, mais de deux pouces un tiers seulement.

Quant aux *Norbert*, c'étaient quatre grosses brutes aux bras ballants, aux mains énormes, dont la lèvre inférieure pendante supportait un mégot éteint. La fente de leur front était prévue pour des disquettes d'un pouce un tiers.

— Voici donc les citoyens de l'avenir, si je comprends bien ! s'exclama Bunkyo. Interchangeables et polyvalents... Quand on n'a plus besoin d'eux, on les range simplement quelque part... Ah ! pourvu que nous n'en arrivions jamais là !... Mais, au fait, si les disquettes sont dans ces armoires peut-être pourrions-nous trouver des indications concernant les portes inter-dimensions ?

— C'est vrai ! approuva Ned. Je parie qu'il faut chercher dans les disquettes d'*Albert*.

Il ouvrit le meuble le plus proche ; celui-ci ne contenait que des disquettes d'un pouce un tiers. Certains titres étaient écrits en japonais ; d'autres en anglais.

— *Terrassier, Charpentier, Déménageur*, lut Bunkyo. Cela, c'est pour *Norbert*.

Le placard suivant était remplis de disquettes concernant *Hubert* : *Gestion, Statistiques, Planification*, etc.

Plus loin, ils trouvèrent enfin celles d'*Albert*, qui avaient souvent des titres compliqués et mystérieux. Bunkyo lisait, lisait... Au bout d'un moment, il s'écria :

— Ça y est ! j'ai trouvé ! Regardez celle-ci ! *Communications entre sous-mondes*.

— Bravo ! C'est sûrement ça ! applaudit Ned. Il faut la mettre dans le front d'un des *Albert*. Mais comment serons-nous renseignés ? Par une voix synthétique ? Des luminophores ?...

— Nous verrons bien. Bon, je rentre la disquette...

Mais à cet instant, la porte métallique s'ouvrit à toute volée. Apparut un humanoïde, un de ces maudits êtres de gelée translucide. Celui-là était encore un gradé, entièrement nu mais portant un képi et décorations épinglées directement sur la peau. Il poussa un coassement râpeux, et la salle fut immédiatement envahie par des dizaines d'autres humanoïdes – sans décorations, ceux-là qui surgissaient à la fois par ses deux issues.

Ned, Tim, Bunkyo et Jenny furent rapidement immobilisés, puis des menottes de haute sécurité furent passées à leurs poignets.

CHAPITRE XI

Le général Yanakamura se sentit soudain agrippé par dix-huit mains jaunies, crochues, horribles et desséchées. Il fut brutalement mis debout et, incrédule, découvrit autour de lui les faces grimaçantes des momies. C'était tellement affreux – surtout pour quelqu'un qui avait pris trois gelules de glomborthorzine –, que le terrible officier poussa un cri de souris qui s'est laissé happer la queue par une presse à comprimer les voitures. En plus, les momies *riaient*... Oui ! Leurs rictus hideux s'élargissaient de façon spasmodique. Elles étaient toutes là, sauf celle du père de Sankô, Heizo Toyozuka.

« Où est-il, celui-là ? » se demanda Yanakamura avec angoisse.

L'éclairage principal de la salle se ralluma, et il s'aperçut alors que la gelée s'était mise à ramper partout sur le plafond. Six traînées brillantes étaient même descendues le long du mur jusqu'aux ordinateurs commandant les énormes visages. Saisi d'un sinistre pressentiment, il tourna la tête ; en effet, dix autres traînées avaient atteint les chaises sur lesquelles les cadavres musiciens étaient auparavant assis. Le général hurla de rage. Puis il découvrit qu'au fond des orbites de chacune des momies brillait une étrange petite sphère qui ressemblait à un *œil*... Et Heizo ? Où était Heizo ?

Il le vit soudain, dans le fond de la salle, près du mur auquel étaient accrochés ses sabres. Le cadavre de son ennemi avait pris sur une étagère un traité écrit par le célèbre Yamato Hirakaru (2315-2397), maître incontesté du sabre. Et il en tournait très rapidement les pages.

« Ma parole ! s'étonna Yanakamura. On dirait qu'il *lit* ! À une vitesse pareille ! Et un traité aussi compliqué, quasiment ésotérique ! Non, non, c'est impossible... »

La momie lisait, effectivement. À la vitesse de l'électronique, elle mémorisait toutes les finesses de l'art terrible du sabre : feintes couplées avec déplacements de pieds, attaques courbes, parades, coups tournants, prises de terrain, retraites stratégiques courbes, etc. Elle mémorisait une page en une seconde et demie, environ, pendant que ses « collègues » retenaient le général.

Puis Heizo décrocha deux des armes. Il en garda une pour lui et lança l'autre à travers la pièce ; elle vint s'immobiliser exactement aux pieds de Yanakamura qui grimaça de haine, comprenant que c'était un défi. Quatre des momies allèrent se placer devant les deux portes du

bureau, interdisant toute fuite. Les cinq autres regagnèrent leurs chaises, reprirent leurs instruments et se mirent à jouer ; des sons espacés, étranges, mystiques, dramatiques et fatidiques.

L'officier ramassa son sabre et se mit en garde. Heizo, tenant son arme à deux mains, attaqua aussitôt, dans le style éblouissant de Yamato Hirakaru.

Ce fut un combat de virtuoses, tellement parfait qu'on aurait cru un ballet réglé à l'avance. Gestes d'une rapidité et d'une efficacité prodigieuses. Réflexes aussi rapides que ceux des insectes. Yanakamura, dopé par la glomborthorzine, ne s'était jamais senti dans une forme aussi exceptionnelle.

Il savait qu'il allait vaincre.

Car son jeu de champion, pour ainsi dire, ne faisait que servir d'écrin à un coup terrifiant. Un coup tournant. Dans sa jeunesse, il s'était battu cinq fois en duel. Et à cinq reprises, il avait décapité son adversaire en utilisant ce coup spécial. Quand il venait de parer sur sa gauche et que le poids de son corps était bien réparti sur ses deux pieds, il pivotait en un éclair, puis sa lame partait en sifflant. Cinq fois, il avait vu la tête de son ennemi, coupée net, tournoyer en l'air avant de rouler sur le sol. Cinq fois, il s'était précipité pour observer de près le visage du vaincu car, obsédé par la mort, Yanakamura rêvait de surprendre dans les yeux de ses victimes le moment exact où s'éteint cette mystérieuse étincelle appelée *vie*.

Pour l'instant, aucun des deux combattants n'avait l'avantage. Chocs de l'acier contre l'acier. Attaques et parades fulgurantes. Pieds se déplaçant à toute vitesse au ras du sol. Grimaces de haine. Arabesques de reflets jouant sur les lames. Tout cela accompagné par ces sons d'instruments anciens au charme si étrange : Gling ! Kloïng ! etc.

Soudain, l'officier se trouva dans la position idéale pour son coup spécial.

Il le réussit à merveille : il pivota à une vitesse extraordinaire et, de toute sa force, frappa. La lame siffla. Il attendit l'onde de choc dans ses mains et ses bras, imaginant déjà la tête de Heizo qui, tournoyante, serait projetée à des mètres de là...

Mais la momie avait brusquement reculé ; elle avait pivoté, elle aussi, et répondu exactement par le même coup.

Yanakamura sentit un éclair de douleur lui traverser le cou. Comme un feu glacé. Il vit la pièce se mettre à tourbillonner d'une manière invraisemblable : le plancher et le plafond se poursuivaient en une ronde folle. Que se passait-il donc ?

L'orchestre se tut.

Tranchée net, la tête du général s'envola puis retomba à terre, où elle se mit à rouler. Elle s'immobilisa enfin contre le mur, debout, le

visage tourné vers la pièce. Sous l'effet de la surprise, ses yeux s'étaient entrouverts, laissant apercevoir trois millimètres carrés de son cruel regard reptilien.

La momie de Heizo, grimaçant de haine et de joie sadique, vint fixer la tête coupée droit dans les yeux.

Elle les observa jusqu'à ce qu'ils fussent voilés par la mort.

*

* *

Ned et ses camarades d'infortune furent emmenés, menottes aux poignets, à travers la jungle. Ils dégringolèrent un étroit sentier et, au bout d'une vingtaine de minutes, aperçurent de nouveau le bunker dans lequel se trouvait le cerveau de Sankô. C'était là, visiblement, qu'on les conduisait.

Ils redescendirent l'escalier de béton puis suivirent le long couloir, avant d'arriver dans la grande salle encombrée de matériel scientifique au fond de laquelle se trouvait à nouveau la vitrine contenant le cerveau de Sankô. Les humanoïdes les conduisirent droit dans cette direction. Arrivés devant la boîte d'implaglass, ils leur enlevèrent leurs menottes. Jenny poussa un cri d'effroi en apercevant, de l'autre côté de la paroi transparente, cet encéphale humain relié à toute sa machinerie médicale ; puis un cri de surprise quand elle vit, juste à gauche de l'organe, un cube-bouche qui lui adressait un sourire charmeur ; enfin, elle eut un hoquet en se rendant compte que le cube-yeux, à côté, venait de lui faire un clin d'œil.

Sur ces entrefaites, un zourglib¹ arriva en trotinant.

Il se mit à sautiller autour de Jenny avec des petits cris de joie. La jeune fille ne put résister au plaisir de prendre dans ses bras le minuscule ours vert, mais celui-ci se mit aussitôt à l'embrasser à pleine bouche et à lui caresser les seins. Jenny, qui était pure et sérieuse, laissa échapper l'animal avec une exclamation de surprise. Sitôt à terre, il se précipita sous sa jupe afin de lui caresser les cuisses puis essaya de glisser les pattes sous sa culotte...

Ned l'empoigna sans méchanceté. Il remarqua ⁵ alors qu'en haut de son crâne, le pelage était un peu plus clair, et cela sur une surface parfaitement ronde de la taille d'une pièce de dix francs européens. En l'examinant attentivement, il vit même briller de l'acier sur le bord de cette tache. C'était un faux zourglib. Cybernétique et télécommandé.

L'agent secret adressa donc au cerveau de Sankô son regard numéro six bis – pas menaçant, non, mais ayant l'air de demander franchement des explications. Sankô se troubla. Les yeux du cube se détournèrent, gênés, et la voix synthétique, transmise par haut-parleurs, expliqua :

— Eh bien, je... euh... vous prie d'excuser cette plaisanterie. Vous comprenez, ce n'est pas drôle de n'être qu'un cerveau, et... Mais ne perdons pas de temps. Bien sûr, vous allez regagner le vrai New York. Trois humanoïdes vont vous conduire à une des sorties de cette base. Peut-être serez-vous curieux de savoir ce qui va arriver ensuite ?...

« Le général Yanakamura est mort. Je l'ai fait tuer. Ainsi, ma famille est vengée. Maintenant, toujours par émissions codées, je vais faire détruire le vaisseau C+ de cette canaille moustachue. Car l'état-major de ce maudit officier regroupe tous les dirigeants du parti schizofasciste extrémiste. Ils périront ! La base N.Y. 2, elle, va disparaître. Elle n'est formée que de copies d'espaces-temps, et certains des paramètres spatio-temporels vont être réglés sur la valeur zéro... »

— Mais... et toi ? Que vas-tu devenir ? intervint Bunkyo.

— Je désire mourir. J'écouterai une dernière fois mon rock préféré, *Howling monster Rock*, par les *Metaphysical Submarines*, et juste sur l'accord final, je m'éteindrai sous l'effet d'une overdose de fuzzoïne verte de Procyon 4.

— Quoi ? Que dis-tu ? Voyons, tu ne vas pas faire cette bêtise, n'est-ce pas, Sankô ? s'affola le vieil Asiatique.

— Je veux mourir, ce qui est mon droit le plus absolu. Vous voyez ce liquide vert, là-haut, dans une ampoule ? Il va être injecté dans ma pompe à sang. Une partie juste au début de *Howling monster Rock*, le reste au moment de l'accord final. Overdose.

— *Non !* hurla Bunkyo.

Cette drogue terrible, distribuée clandestinement sur un grand nombre de planètes colonisées, mettait la police des stupéfiants sur les dents. Les inconscients qui osaient essayer la fuzzoïne verte mettaient le doigt dans un engrenage qui les entraînait inévitablement à la mort, tant l'accoutumance était épouvantable. Au bout de sept à huit mois, les fuzzoïnomanes ressemblaient déjà à des squelettes et ne pouvaient plus marcher qu'en titubant, tremblant et bavant. Ensuite, ils perdaient l'usage de la parole pour se borner à grommeler des borborygmes indistincts. Leur peau prenait peu à peu une teinte verdâtre. Le blanc de leurs yeux – exorbités –, était parcouru par un lacs de petites veines violettes. Vers le quatorzième ou quinzième mois, ils mouraient dans des convulsions abominables et en faisant d'horribles cauchemars. Ils agitaient devant eux leurs mains crispées et décharnées, tiraient la langue puis s'étouffaient.

— Non ! Ne fais pas ça ! supplia encore Bunkyo.

— Il faut que vous partiez, maintenant, répondit Sankô. Voici les trois humanoïdes qui vont vous montrer le chemin...

Trois êtres translucides s'avancèrent puis saluèrent les humains d'une inclination de buste. À travers la gelée de leur crâne, on

entrevoyait une masse floue, légèrement brillante : leur cerveau, riche en colloïdes métalliques et réceptif aux ondes radio.

Derrière la vitrine, un rideau d'acier descendit sans bruit, cachant le cerveau de Sankô ainsi que le cube-bouche, le cube-yeux et tous les appareils médicaux. Une dernière fois, les haut-parleurs firent entendre sa voix synthétique :

— Adieu !

— A... adieu ! murmura Bunkyo, anéanti.

La musique se déchaîna aussitôt. Un rock démentiel, avec des basses inouïes, des chœurs hystériques et des guitares électriques qui vous déchiraient l'âme.

Dans le vaisseau C+, la gelée à inclusions électroniques sortit de ses trajets habituels et se mit à ramper n'importe où, aux plafonds et sur les murs, constituant un véritable labyrinthe ; des kilomètres et des kilomètres de minces rubans, qui s'infiltrèrent absolument partout.

Après avoir vu mourir Yanakamura, la momie de Heizo se dirigea sans aucune hésitation vers une armoire, qu'elle ouvrit. À l'intérieur était exposée la collection de pistolets-lasers du général. Une soixantaine d'engins haut de gamme, japonais, américains, russes, européens et chinois.

Une fois armés, tous les membres de l'orchestre sortirent de l'appartement et commencèrent à semer la terreur dans les couloirs. Ils se déplaçaient en silence, longeant les murs. Chaque fois qu'ils apercevaient quelqu'un, ils tiraient, avec la vitesse et la précision de l'électronique. Leurs victimes s'écroulaient, front percé d'un joli petit trou absolument rond ; car, par souci d'économiser leurs piles U.H.C., les momies n'appuyaient sur la détente de leurs lasers que pendant un temps extrêmement bref.

Les officiers, bientôt mis au courant de la chose, décidèrent d'envoyer des robots pour contrer ces démons.

Mais ceux-ci étaient dotés de véritables cerveaux, réceptifs aux ondes radio. En effet, pendant que Yanakamura méditait devant ses six visages, la gelée à inclusions électroniques s'était introduite dans la boîte crânienne de chaque musicien. Et là, par enroulement sur elle-même, par organisation et différenciation, elle avait pratiquement reproduit, en quelques instants, l'évolution embryologique d'un cerveau humain. Mais en gardant ses propres capacités.

Donc, renseignées par les ondes courtes qu'émettait le labyrinthe de gelée, les momies surent où étaient les robots, bien avant de les voir. Elles arrivèrent à un croisement de couloirs où, cachés derrière l'angle du mur, deux d'entre eux les attendaient... Elles hochèrent la tête, échangèrent des sourires-rictus diaboliques, puis l'une d'elles s'approcha de l'angle. Elle tira en un éclair, à *l'aveuglette*, ne laissant dépasser que le canon de son arme. Et les machines s'abattirent,

foudroyées par le rayon qui, avec une précision extrême, avait trouvé exactement leur point faible : la jointure du cou, du côté gauche.

Les monstres, exultants, accentuèrent leurs rictus hideux, et celui qui avait tiré parvint même à faire un clin d'œil.

À l'autre extrémité du C+, c'était la panique : le robot-bourreau et le robot-chirurgien avaient été reprogrammés par la gelée. Le premier découpait maintenant en morceaux tous les êtres humains qu'il rencontrait, tandis que le second, marchant juste derrière, recousait lesdits morceaux n'importe comment et à toute vitesse.

Le robot-bourreau, surtout, était effrayant. Il ressemblait, dans son ensemble, à un hercule cul-de-jatte dont la petite voiture aurait eu des chenilles au lieu de roues ; des chenilles de même forme que celles des tanks, mais caoutchoutées. Son visage était dissimulé par une cagoule noire, et ses bras aux faux muscles hypertrophiés faisaient tourner une hache très spéciale : une arme-laser. Cet instrument – dont la forme n'était que symbolique – coupait à distance, grâce à un rayon très fin mais très puissant. La machine commençait toujours par trancher la tête. Puis mains, pieds, morceaux de bras et de jambes dégringolaient sur le sol, pêle-mêle.

Le robot-chirurgien se précipitait et recousait tout cela de ses huit mains métalliques, très grossièrement, le plus vite possible, au hasard : tête sur genou, pied sur épaule, main sur cheville, avant-bras sur cuisse, oreille sur nez, doigts de pieds sur coude, etc. Chaque fois qu'il avait achevé un nouveau monstre surréaliste, comme pour se féliciter de la qualité de son travail, il hochait sa tête en plastique, cette tête de jeune cadre dynamique souriante qui d'habitude rassurait.

Le robot-cuisinier avait été reprogrammé, lui aussi. Il était allé piller l'intendance militaire et, à présent, faisait cuire dans ses marmites des képis, des uniformes et des décorations.

Un des rubans de gelée se connecta bientôt à la serrure-ordinateur d'une des soutes secrètes. La porte blindée pivota aussitôt, et des centaines de sauterelles-poignards reprogrammées envahirent couloirs et coursives.

L'adhésivité du bout de leurs pattes était contrôlée par électronique, ce qui leur permettait de prendre appui n'importe où pour bondir. Et même de marcher sur les murs. La détente de leurs cuisses surpuissantes était prodigieuse : au moment où une de ces sauterelles sautait, pour l'œil, elle disparaissait purement et simplement.

Aucun être humain ne pouvait tuer une telle machine, même avec un pistolet-laser. Car l'insecte cybernétique enregistrait les mouvements du tireur et esquivait le rayon. Souvent, avant de bondir, il fixait sa future victime de ses petits yeux-caméras, en frottant rapidement ses cuisses sur ses élytres métalliques, ce qui produisait un

bruit très agaçant – assez semblable à celui du grillon, mais en plus grinçant. Ceux qui entendaient ce bruit-là étaient pour ainsi dire déjà morts. Parfois, ils tendaient les mains en avant en criant : « Non ! Non ! ». Mais la sauterelle sautait, et le poignard qu'elle portait sur son front s'enfonçait dans leur cœur...

Dans la grande salle de réunion du C+, salle d'un luxe inouï décorée de banderoles représentant les armoiries du parti schizofasciste extrémiste – un scorpion géant perché sur une planète –, tous les membres de l'état-major, pâles, anxieux, réfléchissaient. C'étaient des généraux et des colonels, mais aucun de ces officiers n'avait plus de cinq étoiles à son képi, alors que Yoshida Yanakamura, lui, en avait eu treize.

Ils avaient appris la mort de leur chef et savaient que la gelée électronique ne répondait plus à aucun de leurs ordres donnés par ondes courtes. En outre, elle contrôlait maintenant certains robots bas de gamme. Combien de temps faudrait-il pour que les engins haut de gamme soient annexés à leur tour ? Bien sûr, ils avaient donné l'ordre de tirer au laser sur la gelée. Mais les conditions étaient très difficiles, et les rubans rampants, sitôt coupés, se reconstituaient...

Ces hauts personnages, très déprimés, buvaient du whisky pour se reforcer un moral. Ils n'avaient pas la moindre idée mais arrivèrent tout de même à la conclusion que la seule personne qui pourrait les tirer de là était Takanori Takarashiki. À cause de ses prodigieuses connaissances scientifiques, et aussi de son quotient intellectuel faramineux dû à son énorme crâne sept fois plus volumineux que la normale. Oui, c'était bien la seule personne qui pourrait les tirer de là...

CHAPITRE XII

Alors que la première dose de fuzzoïne verte venait juste d'être injectée dans son système circulatoire, Sankô eut la surprise de recevoir un dernier message du vaisseau C+, ou plutôt de la gelée électronique qui y circulait partout. Les « dernières nouvelles »...

Il eut d'abord la tentation de s'en désintéresser, mais se résigna tout de même à baisser le niveau sonore du rock qui arrivait, par micro-électrodes, à la première circonvolution de chacun de ses lobes temporaux. Avec les doigts absents de ses mains absentes, il tapa sur son clavier d'ordinateur absent : R puis *Enter*.

Car Sankô commandait la base N.Y. 2 de cette manière. Le langage principal employé par un cerveau « lavé » selon la méthode Tsuruga-Zugawa était la dactylographie. Les micro-électrodes implantées dans les aires motrices des lobes frontaux retransmettaient exactement les mouvements de doigts et de mains imaginaires, tapant sur un clavier imaginaire.

Mais la fuzzoïne altérait toutes les perceptions de Sankô. Si bien qu'au lieu de voir et entendre, comme d'habitude, un message vidéo très clair, il ne perçut cette fois-ci que des images bizarres aux couleurs psychédéliques. Des hallucinations. Ainsi, dans un couloir au plancher lisse et rose, aux murs revêtus de fourrure verte et dont le plafond supportait de nombreuses stalactites orange, marchait un champignon violet. Ce curieux végétal, approximativement de la taille d'un enfant, se déplaçait grâce à un bouquet de pseudopodes bleus, qui s'agitaient rapidement, tels des orteils en folie.

« Oh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça me rappelle quelque chose, mais quoi ? » se demanda Sankô.

Nouvelles images, nouvelles hallucinations. À présent, une momie en blouse blanche, debout près d'un fauteuil de dentiste...

Sankô, bien que n'ayant plus de corps, avait l'impression d'avoir mal aux dents, à cause d'une maudite micro-électrode installée trop près du bord d'une de ses aires réceptrices de la douleur. L'existence de ce dentiste-momie était due à la fois à cela et à la fuzzoïne, il le devina aussitôt.

Un colonel schizofasciste était assis dans le fauteuil. Solidement attaché à une de ses dents, un fil de supernylon. Dont l'autre extrémité était nouée autour d'une sauterelle-poignard. La momie sembla ricaner, puis elle lança sur l'insecte métallique une grosse seringue.

L'animal cybernétique bondit immédiatement, tendant le fil et arrachant la dent.

Des mains tranchées, courant à toute vitesse sur le plancher rose, firent comprendre à Sankô que le robot-bourreau traînait dans ce couloir, pas loin, et qu'il était en pleine activité. Puis passèrent, laissant derrière eux une traînée de bave brillante, des pieds coupés qui avançaient à la façon des escargots. Sur chacun de leurs orteils, un petit œil oscillait au bout d'un pédoncule bleu saphir. Ils furent suivis de têtes marchant sur les tentacules de leurs longues langues-pieuvres vertes et faisant rouler leurs yeux dans leurs orbites.

« Ce champignon, tout à l'heure... songea Sankô à cette vue. Il a failli me rappeler quelque chose... Quelque chose d'important et que j'ai oublié... Mais quoi ? »

Il aperçut ensuite un fauteuil de dentiste ; surmonté d'une cagoule noire ce qui lui permit de déduire qu'il s'agissait du robot-bourreau – ou plutôt de sa représentation hallucinatoire due à la fuzzzoïne. Roulant à toute vitesse sur ses chenilles caoutchoutées, l'engin poursuivait un patient, qu'il attrapa finalement entre les deux bras musculeux qui sortaient du haut de son dossier. D'autres bras, métalliques et robotisés ceux-là, armés de ciseaux, enlevèrent très rapidement tous ses habits au prisonnier, qui se retrouva bientôt ligoté nu comme un ver sur le siège.

Sankô se rendit alors compte que le corps du captif était pourvu de bouches supplémentaires : il y en avait sur la poitrine, les bras et les jambes. Une bonne quinzaine de bouches pleines de dents, qui s'ouvraient et se fermaient avec de sinistres clac-clac-clac. Le robot-bourreau, nullement troublé par cette anomalie, se mit au travail. Ses multiples bras, armés de roulettes, attaquèrent frénétiquement toutes ces dents qui tombèrent rapidement en poussière. Le patient se tortillait sur le fauteuil et, pour le distraire de sa douleur, son dentiste entreprit lui réciter en japonais des passages d'œuvres de Descartes.

Le message vidéo continuait, et le champignon violet réapparut soudain. Il avançait plus vite, au milieu d'une large cursive rayée de violet et de jaune à la façon d'un zèbre. Au pied des murs poussaient d'étranges épis, un peu plus grands que ceux du blé et dont les éléments constitutifs étaient des sauterelles empilées les unes sur les autres. Celles du bas, encore soudées à la tige, avaient un aspect embryonnaire. Celles du haut, devenues adultes, se détachaient du pseudo-végétal en bondissant.

« Ça y est ! Sankô se rappelait enfin ce qu'évoquait ce champignon. C'est tout simplement Takanori Takarashiki ! Comment ai-je pu l'oublier, celui-là ? D'autant plus qu'il est l'inventeur de cette merveilleuse gelée à inclusions électroniques... Cette omission risque d'être catastrophique ! »

Le cerveau essaya désespérément de préparer une riposte, mais à cause de la fuzzoïne, les électrodes implantées dans ses aires de réception visuelle lui transmettaient une image tout à fait fausse de son clavier d'ordinateur. Cet objet, dont l'aspect était d'ordinaire extrêmement sérieux, (c'était un beau rectangle bien net, gris et noir) lui apparaissait maintenant tout déformé et barbouillé de couleurs psychédéliques ; un clavier de hippie, qui en plus se trémoussait sur le rythme de *Howling monster Rock*. La partie supérieure du champ de vision de Sankô était toujours occupée par le message vidéo, tandis qu'en bas, il « voyait » ce clavier fantaisiste. Il essaya de taper des codes, mais ses mains imaginaires, transformées elles aussi, lui obéissaient mal. Elles paraissaient sortir d'une toile de Picasso...

Le champignon ouvrit une porte et pénétra dans une vaste salle aux murs noirs. Sur celui de gauche, six bas-reliefs monumentaux, absolument blancs, représentant une horloge, un homard, un crâne, une contrebasse, un coquillage spiralé et un dodécaèdre pentagonal. À droite, une gigantesque tête verte, haute de cinq ou six mètres, qui avait l'air en pleine décomposition. Sankô reconnut le général Yanakamura. Ses yeux, entrouverts, étaient complètement révoltés. Sa moustache, aussi épaisse que des cordages à amarrer les navires, traînait par terre. Des rats multicolores se promenaient dessus. Sa bouche était grande ouverte, cela ne faisait aucun doute, mais un rideau noir en dissimulait l'intérieur.

Le champignon, qui entre-temps était devenu bleu outremer avec des tâches jaune d'or, s'approcha lentement de cette tenture.

Le cerveau fit appel à toute sa volonté, essaya désespérément de taper une série de codes. Il ne sut jamais s'il y avait réussi, car il lui sembla que ses doigts avaient accroché par erreur plusieurs autres touches. Puis la fuzzoïne eut raison de lui et le fit basculer dans un monde incohérent, fait d'hallucinations colorées.

Ned, Bunkyo, Jenny et Tim sortirent du souterrain et, derrière les trois humanoïdes, empruntèrent un petit chemin qui serpentait dans la forêt. Ils étaient ravis de savoir que, bientôt, ils auraient regagné leur monde.

Or Sankô avait effectivement pianoté assez mal sur son clavier imaginaire et commis un certain nombre d'erreurs. Par exemple, la musique était aussi diffusée par des haut-parleurs très puissants disséminés dans la jungle. *Howling monster Rock*, par les *Metaphysical Submarines*, submergeait donc les alentours. C'était tellement irrésistible que Ned ne pouvait s'empêcher de claquer des doigts en cadence ; Bunkyo, lui, sursautait sur chaque temps fort, comme s'il avait le hoquet ; Jenny battait la mesure, claquant des mains en secouant ses cheveux blonds ; quant à Tim, il se contorsionnait, tel un épileptique chatouillé aux électrochocs. Personne ne pouvait résister à

Howling monster Rock ! Avec ce disque, des scientifiques avaient même réussi à faire danser, sur Denebola 7, des *rhinopotames* à poils longs...

Pourtant les humanoïdes, eux, semblaient ignorer totalement la musique. Ned, qui les surveillait, assista bientôt à un phénomène singulier : leurs cerveaux se mirent à perdre petit à petit leurs reflets métalliques, tandis que des zones brillantes apparaissaient sur leurs corps ici et là. Puis les créatures commencèrent à *régresser*. Elles se voûtèrent ; leurs bras s'allongèrent ; leurs crânes prirent une forme simiesque, avec un front bas et des arcades sourcilières proéminentes. Lorsqu'elles furent quasiment transformées en singes, elles s'entre-regardèrent un bref instant puis entreprirent de danser le rock avec frénésie, en tapant des mains et des pieds. Enfin, elles bondirent dans les arbres et disparurent dans le feuillage. Ned, Tim et Bunkyo poussèrent des exclamations de surprise et de découragement ; Jenny se mit à pleurer.

Que faire ? Retourner au souterrain ? Ned se fit la réflexion que l'entrée, blindée, était probablement fermée, maintenant. Il frémit en se rappelant les paroles de Sankô : « N.Y. 2. n'est formée que de copies d'espaces-temps. *Elle va disparaître...* »

Takanori Takarashiki se dirigeait vers la grande salle de réunion de l'état-major en suivant un des couloirs périphériques réservés aux officiers. L'invasion de momies, sauterelles et autres robots reprogrammés n'était pas encore arrivée jusqu'ici. Pas de gelée électronique sur les murs, mais à la place, une splendide décoration lumineuse, due à des luminophores et dirigée par ordinateur. Une fresque représentant une galaxie de képis sur fond bleu-violet.

Les képis de taille moyenne tournaient autour des gros, comme les planètes autour de leurs soleils, et les plus petits figuraient leurs satellites. Partout, des décorations, tels des astéroïdes, décrivaient des trajectoires compliquées.

Mais Takanori se désintéressait totalement de ces sornettes fétichistes et militaristes. Car il pensait. Pour une fois, il avait éteint son walkman et remis son roman dans sa poche.

« Je tiens le couteau par le manche, se disait-il avec un petit sourire sadique. L'état-major sait que je suis le seul à pouvoir sauver le vaisseau. Je vais le faire, bien sûr ; mais d'abord, j'exigerai d'être nommé général en chef. C'est *moi* qui remplacerai le général Yanakamura... »

— Ah ! murmura le nain en se sentant saisi par la fièvre du pouvoir.

Il s'imagina en chef incontesté du parti schizofasciste extrémiste. Il aurait une piscine-harem pleine de jeunes femmes nues. Les plus belles de toutes ! Celles qui posent pour les revues érotiques à grand tirage. Lui s'installerait dans un fauteuil, près de l'eau, et fumerait des cigares

tout en admirant ces super-beautés aux corps ruisselants de mille gouttes d'eau. Depuis ce lieu de délices, il déciderait des guerres, des invasions et des massacres, pendant que ses favorites lui feraient des choses délectables...

— Ah ! murmura-t-il encore, s'apercevant qu'il entraînait en érection.

Il mettrait au point ses plans d'invasion dans sa piscine, en se servant d'un ordinateur flottant et en buvant, à petites gorgées, le meilleur whisky – il poserait le verre à sa droite, sur un bar flottant. Avant peu, il deviendrait le maître de toutes les planètes colonisées...

Parvenu devant la porte de la grande salle de réunion, Takanori, agacé, donna quelques petits coups du plat de la main sur son pénis, pour lui faire abandonner ses idées mal placées. Puis, comme cela ne suffisait pas, il l'injuria à voix basse. Le menaça. Enfin, lorsque son pantalon eut repris un aspect normal, il sonna, poussa la porte et entra.

Colonnes. Dorures. Dans un décor d'un luxe inouï, une trentaine d'officiers en grand uniforme.

Les membres de l'état-major étaient tous vieux. Avec l'air méchant. Il n'y avait que deux généraux à cinq étoiles dont l'un, complètement gâteux, était assis dans un grand fauteuil. Il souriait béatement et murmurait – en japonais : « Aga... aga... ga... » Il bavait, aussi, et jouait avec une maquette de FZX-799-R, le dernier astronef de combat construit sur Tsukimata.

L'autre cinq étoiles s'avança vers le nain, arborant un large sourire de bienvenue.

— Ah ! Bonjour, mon cher Takanori, s'écria-t-il d'une voix sonore et teintée d'orgueil condescendant. Eh bien, nous comptons sur vous pour nous sortir de cette mauvaise passe, n'est-ce pas ?

Sur le dentier électronique de cet officier passaient rapidement, de droite à gauche, des lettres et des chiffres lumineux, verts, rappelant les dates essentielles ayant marqué l'ascension irrésistible du parti schizofasciste extrémiste. Elles étaient notées selon le calendrier de Tsukimata : *17 Annexembre 2404, 21 Asservissembre, 19 Ecrasembre 2405, 14 Dominembre, 27 Anéantissembre, 8 Opprimembre 2406, 29 Tyrannisembre et 13 Assassinembre 2407.*

Le ton – à la fois badin et protecteur – sur lequel le général s'était adressé au savant signifiait : « Vous allez nous sortir de là, et après vous aurez droit à une petite récompense ». Mais Takanori savait qu'il avait tous les atouts en main. Aussi, malgré son trac devant tous ces grands militaires qui le regardaient droit dans les yeux, il lança d'une voix ferme :

— Je vais rétablir l'ordre, mais à une condition. *J'exige* d'être nommé numéro un du parti, c'est-à-dire de devenir le successeur du général Yanakamura.

Cinq étoiles parut, d'un seul coup, vieillir de dix ans. Il dansa d'un pied sur l'autre, bafouilla, sourit de plus belle et fit, d'une voix faussement enjouée :

— Mais... avec plaisir ! Nous y pensions justement, ces messieurs et moi. N'est-ce pas ?

— Oui, oui, acquiescèrent quelques officiers, ici et là.

— *J'exige* en outre, reprit Takanori, que le robot-notaire prenne cela par écrit ! Immédiatement.

Un brouhaha s'éleva dans la salle. L'interlocuteur du nain parut encore vieillir de quinze ans. Il hésita. Finalement, il se dirigea en bougonnant vers un placard, appuya sur un bouton, et le robot-notaire parut.

C'était un androïde petit et gros, à l'air jovial et au teint rubicond. Somptueusement habillé d'un costume noir croisé, il tirait constamment sur un faux cigare, à luminophores et dispositif fumigène intégrés. Cette machine était en liaison constante et *irréversible* avec tous les ordinateurs du bord. Duper le robot-notaire ? Il n'y fallait pas songer. Codages codés. Informatique top-niveau.

Takanori déclara, en articulant bien :

— Je suis le nouveau général en chef, et ces messieurs en sont témoins. Veuillez en prendre note.

L'androïde tira aussitôt des papiers de sa poche et se mit à les remplir à une vitesse phénoménale : du bout des doigts de sa main droite jaillissaient des marqueurs indélébiles, de tailles différentes. Les pages se remplissaient à la cadence infernale de cinquante-sept mots par seconde, pendant que le robot, l'air réjoui, parlait de choses et d'autres : sports, économie, arts, etc. Takanori tourna vers la droite le second bouton du veston de la machine, dont le débit verbal s'accéléra immédiatement, fut multiplié par trois... par quatre... par dix, sans que change le timbre de sa voix (technique digitale). À cette allure-là, seul le nain pouvait encore comprendre ces paroles, grâce à son cerveau surpuissant. Il le savait, les officiers savaient qu'il le savait, et il savait qu'ils savaient qu'il le savait. Ayant terminé, le robot-notaire tendit enfin un document officiel à Takanori, qui le mit dans sa poche en précisant, par goût du sadisme gratuit :

— Et je veux un képi à dix-sept étoiles.

— Un képi à dix-sept étoiles, parfaitement ! acquiesça le général cinq étoiles en paraissant vieillir encore de quinze ans.

Vaincu, déconfit, épuisé et démoralisé, il se laissa tomber dans un fauteuil, à côté de son confrère gâteaux.

— Aga... ga ! lui déclara l'ancêtre en brandissant sa maquette d'astronef.

Ensuite, les choses se précipitèrent. Il fallait absolument que Takanori puisse arriver à l'appartement de Yanakamura. Pour aller

travailler sur le bio-ordinateur, cette chose effrayante camouflée derrière le rideau noir. Car seul un bio-ordinateur pouvait modifier rapidement le comportement de la gelée électronique. Avec des ordinateurs normaux, il eût fallu faire de la programmation pendant des jours entiers.

— Par ici, s'il vous plaît ! dit à Takanori un général à trois étoiles seulement.

Le nain le suivit, dans une sorte de sas et se glissa à l'intérieur d'un véhicule spécial qui ressemblait vaguement à un cloporte. Un cloporte anti-laser. C'était un étrange engin de la taille d'une automobile, calorifugé et totalement dépourvu de vitres. Il était recouvert de plusieurs centaines d'écailles en acier au chrome-arcturium-aldebarium, très brillantes, ce qui lui permettait de renvoyer la plus grande partie possible de l'énergie transmise par les coups de laser.

L'appareil démarra à toute vitesse et s'enfonça dans les couloirs jonchés de cadavres. Takanori, bien calé sur son siège, se sentit à nouveau saisi par la folie du pouvoir. Il tremblait d'excitation en se disant : « Ça a marché ! *Ça a marché !!!* »

Le cerveau électronique du véhicule décela cette agitation et envoya dans la cabine une petite dose de gaz calmant. Puis il mit en route enregistrement lénifiant, dans lequel une voix soporifique lisait des passages de *Critique de la raison pure*, de Kant.

À présent, le nain observait les coursives grâce à la vidéo intérieure. Partout, des corps déchiquetés et des sauterelles-poignards. Il y avait aussi, maintenant, des scorpions-lasers, car la gelée électronique était parvenue à ouvrir une autre des soutes. Ces arthropodes métalliques mesuraient dans les soixante centimètres de long. Leurs pinces en acier au carbure de tungstène, terriblement tranchantes étaient en outre enduites d'un poison mortel. Quant à leur queue, qu'ils pouvaient pointer dans toutes les directions, elle portait un laser au lieu d'un aiguillon venimeux.

Des sauterelles-poignards se précipitèrent contre le cloporte, sans résultat. Des scorpions firent feu sur lui, mais leur rayon, quoique mortel pour l'homme, n'était pas assez fort pour percer les écailles en acier spécial. Une momie fit une brève apparition derrière un angle de mur, afin de tirer avec un laser plus puissant. En vain. Le véhicule riposta, manquant de peu la tête de la « créature », qui s'était déjà reculée. Tous ces animaux cybernétiques sautant, crépitant, de même que ces rayons laser d'un blanc aveuglant, composaient une atmosphère schizophrénique qui, pourtant, n'entamait pas le moral de Takanori. Celui-ci rêvait, de nouveau, à sa piscine-harem.

Environ trente mètres avant la porte de Yanaka-mura, le couloir était barré par une véritable montagne de scorpions et de sauterelles hors d'usage. Certains de ces faux arthropodes étaient à moitié fondus

ou même coupés en deux. Que se passait-il donc ? L'appareil calorifugé s'attaqua à cette barricade de carapaces métalliques. La fit s'écrouler. Son moteur à piles U.H.C. s'emballa, rugit. Ses multiples roues, toutes motrices, dérapèrent furieusement sur le sol. Enfin, l'obstacle fut franchi, et le nain aperçut, immobiles près de la porte, trois androïdes qui lui inspirèrent une terreur quasi religieuse.

Des JB-0707.

En smoking noir.

Et dans leur position d'attente réglementaire. Debout, bras croisés. Sourire cruel. Tenant dans leur main droite un laser *Matsukira* dont le long canon s'élevait obliquement au-dessus de leur épaule gauche. Leur visage d'acier avait été réalisé par Naojirô, un sculpteur célèbre de Tsukimata ayant chez lui, sur cassettes vidéo, tous les films de James Bond – plus de quatre cents au total, depuis les premiers du vingtième siècle jusqu'au dernier, celui de 2411.

Naojirô avait donné à ses JB-0707 des yeux de serpent, jaunes avec une pupille noire verticale, ainsi qu'une langue verte bifide. De temps en temps, les robots exhibaient brièvement cette langue bizarre, ce qui ne manquait jamais de faire frissonner leur éventuels spectateurs. Leurs squelette en acier spécial nervuré, leurs muscles en fibres électrocontractiles d'une puissance incroyable et leur système nerveux électronique ultra-performant en faisaient des bagarreurs – ainsi que des tireurs – inouïs.

Takanori savait – ou du moins espérait – que le cerveau des JB-0707 était trop compliqué pour que la gelée ait pu les faire passer dans son camp.

Le véhicule anti-laser manœuvra pour se ranger tout contre la porte. Un des androïdes détruisit aussitôt un groupe de scorpions-lasers qui voulaient s'approcher. Cela ne dura qu'une fraction de seconde : les bêtes métalliques s'abattirent, foudroyées par le rayon qui, avec une précision extrême, était allé frapper exactement leur point faible, un peu au-dessus des yeux-caméras. Le JB-0707 reprit instantanément sa position d'attente réglementaire et, par satisfaction peut-être, fit jaillir deux fois de suite sa langue bifide.

Puis la porte de l'appartement de Yanakamura s'ouvrit, en même temps que celle du cloporte.

Takanori examina la grande pièce aux murs noirs. Pas de gelée sur les murs ni au plafond. À l'intérieur, deux autres JB-0707 montaient la garde. Smokings noirs. Bras croisés. Sourires cruels.

Le nain entra le plus vite qu'il put et se dirigea vers le rideau noir. Les instruments de musique naguère utilisés par les momies gisaient pêle-mêle par terre, au milieu des chaises renversées.

Sur le mur d'en face, les six visages blancs, immobiles, arboraient tous le même petit sourire cruel. Était-ce normal, cela ? Le savant ne

perdit pas de temps à y réfléchir.

Il tendit la main vers le rideau noir...

CHAPITRE XIII

Ned réfléchit un instant en se grattant le menton puis suggéra :

— Je crois que la solution la plus sage est de continuer à suivre ce chemin. Peut-être trouverons-nous tout seuls cette porte inter-dimensions. Qu'en pensez-vous ?

Tous répondirent par l'affirmative, et ils se remirent à marcher. La musique continuait à les accompagner, assourdissante. Tous les cinquante mètres, ils découvraient, accroché dans les ramures, un nouveau haut-parleur. Puis ils aperçurent, à travers les arbres, le lac et cet étrange prisme noir près duquel ils avaient été faits prisonniers par les créatures de gelée.

Mais cette fois, ils se dirigeaient vers l'autre rive. Ils arrivèrent bientôt au bord de l'eau. L'endroit était agréable : il y avait de l'herbe et, en face, un bâtiment plat, genre annexe de laboratoire.

« Bon sang... C'est là-dedans... j'en suis sûr... », se dit Ned aussitôt.

Hélas, des dizaines d'humanoïdes sortirent de la forêt et se mirent à danser sur la pelouse. Ils ne s'occupaient absolument pas des quatre fugitifs, non, ils se contentaient de danser ; mais presque devant l'entrée du bâtiment. Aussi Ned, Jenny, Bunkyo et Tim décidèrent-ils de quitter le chemin et d'attendre, cachés dans la végétation, que ces maudites créatures s'en aillent.

Malheureusement, ils furent obligés de battre en retraite dans la jungle, car une vingtaine d'autres êtres de gelée arrivaient vers eux en gesticulant, tapant des mains et des pieds au rythme du rock. Au cours de cette fuite précipitée, ils se séparèrent involontairement, Tim et Bunkyo allant d'un côté, Ned et Jenny de l'autre. Les deux jeunes gens se retrouvèrent, un peu surpris, dans un petit nid de verdure. Là, ils étaient bien cachés. À travers le feuillage, ils pouvaient en outre surveiller le lac. Les humanoïdes dansaient... et se transformaient. Petit à petit, ils devenaient reptiles.

Mais à cause des erreurs de Sankô, cette régression se compliquait de manière vraiment bizarre.

Alors que les créatures étaient jusque-là asexuées, certaines devenaient mâles, d'autres femelles. Ces dernières étaient petites, très bien roulées, fessues avec de jolis seins, et elles se trémoussaient en poussant de petits couinements sexy. Les mâles, eux, grandissaient, s'amaigrissaient et étaient nantis d'énormes sexes en érection qui devaient bien mesurer quarante ou cinquante centimètres. En

poussant de rauques grognements ils lorgnaient leurs compagnes. Puis ils commencèrent à leur faire l'amour. Leurs coups de reins, très puissants, suivaient exactement la musique. Les couples se roulaient par terre, surexcités, et claquaient des doigts en cadence, tandis que les verges géantes allaient et venaient frénétiquement. Les femelles laissaient échapper un petit cri perçant sur le premier temps de chaque mesure.

Jenny regardait de tous ses yeux, et Ned sentit que la malheureuse jeune fille, si pure et sérieuse, risquait d'être traumatisée par ce spectacle pour le restant de ses jours. Aussi, la prit-il paternellement par les épaules, en disant :

— Voyons, mademoiselle, ne croyez pas que l'amour physique soit aussi bestial ! En réalité, c'est beaucoup plus pur ! Beaucoup plus poétique, plus esthétique, plus...

Mais Jenny, qui le contemplait de ses grands yeux candides, l'interrompit.

— C'est drôle ! s'exclama-t-elle. Ça m'excite !

Et tout à coup, elle l'embrassa passionnément.

Ned ne put résister plus de trois dixièmes de seconde avant de lui rendre son baiser. Sa compagne lui ouvrit alors la braguette. Jamais il n'aurait cru cela possible ! Une jeune fille si pure et aussi sérieuse ! À présent, elle s'était mise à genoux, et... Oh ! la la !

« Avec les femmes, on ne peut jamais être sûr de rien ! » se dit philosophiquement l'agent secret, tout en vivant des instants inoubliables.

Puis elle enleva sa culotte, releva sa robe et s'étendit sur le dos, jambes écartées. C'était une vraie blonde.

— Viens ! Prends-moi ! lança-t-elle d'une voix à faire se redresser la tour penchée de Pise.

Ned ne se le fit pas dire deux fois.

— Ah, oui ! Oui ! Oui ! Plus fort ! Plus fort ! Plus vite ! se mit-elle immédiatement à crier.

Pendant ce temps, les danseurs-reptiles passaient insensiblement au stade batracien. Leurs mouvements devenaient plus lourdauds, quoiqu'ils fussent toujours aussi rythmés. Tout en se déhanchant, ils forniquaient, forniquaient, et semblaient rire, surexcités ; ils prenaient des allures de gargouilles médiévales. Et ils continuaient à régresser.

Étant parvenus au stade poissons à pattes, les participants de cette sauterie se séparèrent et se dirigèrent vers l'eau du lac. Ils rampaient en frétilant, bien en mesure, sur la musique plus tonitruante que jamais. Une fois poissons, ils nagèrent un moment juste sous la surface puis commencèrent à se dissoudre. Bientôt, il n'en resta que de vagues ectoplasmes à peine visibles, qui disparurent enfin. Les remous du lac s'apaisèrent.

Jenny et Ned approchaient de l'orgasme et se démenaient éperdument, tandis que *Howling monster Rock* touchait à sa fin : une suite inouïe de transitions harmoniques et de décalages rythmiques s'égrenait. Il y eut encore un point d'orgue sur un la bémol septième majeur, accompagné par un ré à la basse. Puis ce fut l'accord final : un splendide sol neuvième mineur.

Les deux jeunes gens jouirent ensemble, exactement à cet instant.

Au même moment, Sankô mourait d'une overdose de fuzzoïne verte de Procyon 4.

Takanori tira le rideau noir et aperçut un long couloir étroit éclairé par des lampes bleues. Il s'y engagea, marchant d'un bon pas. Ce corridor était vraiment interminable. Parfois, il descendait légèrement, ou bien il montait. Entre les murs se répercutait un son étrange, lugubre comme le vent qui se lamente, le soir, dans les ruines d'un château noir. Et puis il y avait une odeur bizarre, rappelant celle de l'éther.

« Pas de panique ! » se dit Takanori.

Le bio-ordinateur de ce C+ s'appelait B-0013. C'était une masse synthéprotoplasmique de sept mètres cubes qui changeait très souvent de forme. « Par plaisir », disaient les ingénieurs et techniciens. Par rapport à tous les ordinateurs ordinaires, celui-ci possédait un avantage capital : l'intuition. Tout le monde, à bord du C+, était émerveillé par ses performances. Pourtant, il avait un défaut notoire.

B-0013 adorait faire peur et se passionnait pour les films d'horreur. Ces films – il y en avait des centaines dans la cinémathèque du vaisseau –, étaient pour lui une sorte de nourriture intellectuelle et aussi une récompense. Un des techniciens lui en passait chaque jour. B-0013 les « visionnait » sans aucune projection, en se branchant simplement sur la sortie du magnétoscope. Étant ordinateur, il les dégustait de manière numérique. Si on le privait de sa ration de films, B-0013 devenait pour ainsi dire neurasthénique, et ses performances s'en ressentaient.

Grâce à l'extrême plasticité de son synthéprotoplasme, cette machine parvenait à prendre n'importe quelles formes. Effrayantes, de préférence. Elle adorait que ceux qui venaient la voir se mettent à trembler, deviennent verdâtres, puis poussent des cris d'horreur avant de s'enfuir en courant. Ces résultats spectaculaires, elle les obtenait grâce à son talent pour se transformer, mais surtout grâce à un don particulier pour mettre ses visiteurs en état de réceptivité aux images cauchemardesques. Cet état que nous connaissons tous – puisque nous avons tous fait des cauchemars –, B-0013 le provoquait, lui, par une émission d'ondes dzêta mélangées à des ondes hertziennes classiques.

Trois techniciens ayant dû être hospitalisés pour choc nerveux, les ingénieurs avaient décidé, pour l'occuper, de permettre au bio-

ordinateur de faire de la musique concrète avec des haut-parleurs. Depuis, le couloir d'accès résonnait de sons bizarres, effrayants.

Takanori sentit ses cheveux se dresser sur sa tête lorsqu'il entendit un gargouillis absolument abominable. On aurait dit un reptile préhistorique en train de se noyer dans un lac de bitume. Tout de suite après, il y eut un hurlement très réverbéré, comme lointain, qui s'acheva par une sorte de ricanement dément. Le nain se demanda avec angoisse à quoi ressemblerait B-0013 cette fois-ci. Puis il tressaillit, s'étant rappelé soudain ce que chuchotaient entre eux les soldats du C+ :

Celui qui voit les yeux du bio-ordinateur va mourir...

La machine vivante se transformait souvent en monstre, mais ses yeux étaient *toujours* fermés...

Le visiteur arriva enfin à l'entrée de la salle octogonale qui abritait B-0013. Brusquement retentit un vagissement, un braillement épouvantable, amplifié, transposé dans les basses. Il pensa à un bébé irréel, de plusieurs mètres de long, avec de grandes griffes et des crocs jaunes. La porte de la pièce était ouverte. Takanori eut la tentation de faire demi-tour et de s'enfuir en courant, puis il se ressaisit et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Sa bouche s'ouvrit toute grande et ses yeux s'écarrillèrent d'horreur.

Ned et Jenny se rhabillèrent à toute vitesse et se dirigèrent vers le laboratoire, parce qu'ils avaient vu, à travers les feuilles, que Tim et Bunkyo les attendaient là-bas. En voyant approcher les deux jeunes gens, leurs compagnons comprirent immédiatement ce qui venait de se passer. Bunkyo tirailla sa barbiche d'un air pensif, tandis que Tim songeait : « Quel veinard, ce Ned ! »

Tous quatre entrèrent dans le bâtiment, préoccupés par la même pensée : comment trouver, là-dedans, cette sacrée porte inter-dimensions ? Ils inspectèrent plusieurs salles pleines d'appareils compliqués, en vain. Au moins, leurs occupants ne les gênaient pas : ils étaient déconnectés. Ils virent plusieurs ingénieurs-androïdes immobiles, debout ou assis. Tous avaient exactement le même visage de plastique figé. Faciès de jeune homme bien élevé, travailleur et intelligent, avec des lunettes et un sourire dynamique. Tout ce personnel paralysé, leur rappelait que le compte à rebours de la base était, en quelque sorte, commencé. Ned se rappela une fois de plus les paroles de Sankô : *N.Y. 2. va disparaître. Elle n'est formée que de copies d'espaces-temps, et certains des paramètres spatio-temporels vont être réglés sur la valeur zéro... »*

Tim, qui se rongea nerveusement les ongles, s'écria au bout d'un moment :

— Bon sang ! Il faut absolument que nous arrivions à sortir d'ici !

Vite !

Alors qu'ils passaient devant une rangée de fenêtres par lesquelles on voyait la forêt jusqu'à l'horizon, ils s'arrêtèrent, stupéfaits : pour la première fois, ils voyaient la base N.Y. 2 *telle qu'elle était réellement*.

Un dispositif optique les avait trompés pendant tout ce temps. L'horizon était faux. En fait, la base ne mesurait apparemment qu'un ou deux kilomètres carrés. L'impression d'immensité était sûrement donnée par répétition, un peu comme dans un kaléidoscope. En outre, des lignes claires passant au-dessus des arbres quadrillaient toute la surface de N.Y. 2, la divisant en carrés d'une centaine de mètre de côté.

Un des carrés disparut brusquement. Un de ceux situés à la périphérie. Il fut instantanément remplacé par la teinte bleue d'un ciel inconnu.

Jenny et Ned, encore un peu étourdis par leur récente et très intense activité, instructive autant qu'édifiante, lâchèrent deux faibles *Oh !* de surprise. Mais Tim et Bunkyo, qui étaient deux scientifiques avertis, crièrent leur stupéfaction.

— Impossible ! s'exclama Tim. La matière ne peut pas disparaître comme cela !

— Ça alors ! ajouta Bunkyo.

Il tirailla sa barbiche en pensant que cette portion d'espace avait peut-être été instantanément rematérialisée dans un autre continuum spatio-temporel.

Un autre carré de terrain se volatilisa.

— Bon ! Ne nous endormons pas ! fit Ned. Cette « porte », il *faut* que nous la trouvions !

Avec l'énergie du désespoir, ils fouillèrent tout le laboratoire, ouvrant les placards, les armoires, déplaçant les meubles et examinant, le plus vite possible, le maximum de coins et de recoins. Mais l'étendue du bâtiment et le nombre de ses salles leur compliquaient la tâche. Démoralisés, ils se retrouvèrent finalement devant la même rangée de fenêtres et virent que, sur le pourtour de la base, de nombreux carrés de terrain avaient à leur tour disparu. Jenny se jeta dans les bras de Ned et se mit à pleurer. Puis elle aperçut, immobile à quelques mètres de là, une souris.

— Oh ! s'écria-t-elle. Cette souris ! C'est celle que j'ai vue dans ce maudit bar où nous n'aurions jamais dû mettre les pieds !

La bestiole se sauva aussitôt.

— La même ? Tu es sûre ? demanda Ned.

Il allait ajouter : « Rien ne ressemble plus à une souris qu'une autre souris ! » mais s'en abstint, trouvant que cette réflexion aurait fait un peu trop « homme à femmes ».

Ils tressaillirent, soudain. Un grattement de pattes résonnait dans le

couloir. Puis un jeune bobtail apparut. S'arrêta net en voyant les trois hommes et la jeune fille. Avant de reconnaître Tim et de se précipiter vers lui pour lui infliger de débordantes manifestations d'amitié.

Cette fois, il n'y avait aucun doute possible. C'était bien le chien qu'ils avaient vu dans le bar.

B-0013 avait pris la forme d'un samouraï. Un guerrier géant qui, bien qu'assis en tailleur, mesurait dans les trois mètres de haut. Sur sa fausse cuirasse aux reflets métalliques se déplaçaient des inscriptions lumineuses formées par des centaines de petits points contrôlés de manière numérique. La tête du bio-ordinateur exsangue, verdâtre, reproduisait exactement celle du général Yanaka-mura. Tout autour de son cou, il y avait une cicatrice sanguinolente. Ses yeux étaient totalement fermés.

— C'est tout ? Ouf !... murmura Takanori. Bon ! Au travail, maintenant !

Il se dirigea vers le pupitre de commande placé en face de B-0013. Près du plafond étaient fixés de nombreux haut-parleurs – pour la musique concrète. Sur le plancher serpentaient des dizaines de fils conducteurs. Le nain s'assit dans un luxueux fauteuil de cuir noir, remua un peu ses doigts pour les assouplir et se prépara à pianoter, mais...

Le visage du pseudo-Yanakamura se mit à pourrir à une vitesse accélérée, comme on le voit souvent dans les films d'horreur. La chair se creusait de cavernes hideuses, dans lesquelles grouillaient, apparemment, des asticots clignotants d'alpheratz 6, une sorte de vers luisants nécrophages.

Le savant tremblait de peur sur son siège, car il subissait cette damnée émission d'ondes dzêta amplifiant sa réceptivité aux images effrayantes. En outre, bizarrement, il ne pouvait détacher les yeux de B-0013...

Bientôt, il ne resta plus de la tête du général qu'un crâne. Un crâne qui se mit à grandir... à grandir... et à se transformer. Takanori poussa un cri de terreur en reconnaissant sa propre boîte crânienne, qu'il connaissait par cœur, bien sûr, pour l'avoir vue de multiples fois – en schémas et en radiographies – dans des revues scientifiques. Il reconnut même ses dents.

Les os se revêtirent alors de chair à toute vitesse. On eût dit le film d'une putréfaction passé à l'envers et en accéléré. Le nain, comme hypnotisé, regardait cela en se tortillant dans son fauteuil et en balbutiant des borborygmes épouvantés. La chair montait depuis la base du cou, rampant vers le haut, s'organisant. Bientôt, Takanori eut sous les yeux *son propre visage*, démesurément agrandi. Les yeux toujours fermés, cette reproduction lui sourit. Le savant sursauta, hésita à rendre la politesse puis y renonça.

« Pourvu qu'il n'ouvre pas les yeux », se dit-il.

Puis il reporta son attention sur le clavier. Décrivit rapidement le genre de recherches à effectuer. Retrouva tout son moral : les beaux idéogrammes japonais lumineux se déplaçant sur la cuirasse du samouraï annonçaient à présent que le bio-ordinateur lui obéissait docilement. Takanori pianota, pianota...

Son idée était de fabriquer de nouvelles inclusions électroniques puis de les injecter dans la gelée qui attaquait le vaisseau, où ces nouveaux composants se comporteraient comme des microbes. Ils modifieraient les anciens, dans une sorte de réaction en chaîne, et la gelée « mourrait ». Seul B-0013 était capable de réaliser rapidement cela. C'était un travail très compliqué. De la bactériologie électronique, si on veut. Ayant terminé de taper l'énoncé du problème, Takanori appuya sur *Enter*. Aussitôt, les éléments de l'armure firent apparaître un court texte suggérant les différentes étapes de la recherche.

— Excellent ! Excellent ! exulta le nain en se frottant les mains.

De nouveau, il rêva à sa piscine-harem. Il se sentait en pleine forme, et encore une fois la proie de la fièvre du pouvoir. Pendant que l'ordinateur bourdonnait doucement, traitant des milliers de données à la fois, le petit homme pianota frénétiquement sur le clavier pour lui communiquer de nouveaux ordres : l'invasion de la vraie ville de New York allait commencer ! Par toutes les portes inter-dimensions jailliraient les énormes insectes métalliques qui attendaient dans les salles souterraines de N.Y. 2. Des mygales, des mantes religieuses et des scolopendres de plus de dix mètres de long, armés de lasers. Quelle panique ce serait, dans les rues...

Avec une grimace sadique, Takanori appuya farouchement sur *Enter*.

La touche refusa de s'enfoncer.

Il appuya de nouveau, plus fort. Sans résultat.

— *Enter ! Enter ! Enter !* cria-t-il en tapant de plus en plus violemment.

Puis il s'immobilisa, interdit. Les haut-parleurs s'étaient mis en marche et faisaient entendre des sifflements schizophréniques sur fond de grondement sourd. L'éclairage de la salle s'éteignit, à part de minuscules veilleuses violettes ; B-0013 se mit à rire. Ses dents étaient lumineuses, vertes. Le gnome, terrorisé, rivé à son fauteuil, ne pouvait plus détacher le regard du visage qui le surplombait. Il savait ce qui allait arriver.

— Non ! Non ! cria-il.

Un ricanement sarcastique lui répondit. Transposé, resynthétisé dans les tons graves, rendu monstrueux par des effets de distorsion et de réverbération.

L'ordinateur ouvrit les yeux...

Tim, très excité, mit ses écouteurs en disant :

— Je vais utiliser l'émetteur télépathique pour rappeler à ce chien le bar et ses jeux électroniques. Comme ça, il nous conduira là-bas.

— Parfait ! dit Ned. Mais d'abord, je propose que nous fabriquions rapidement une laisse pour retenir l'animal. Si jamais il nous laissait en plan et filait tout seul, ce serait une catastrophe !

Il ramassa sur une table, au milieu de tout un bric-à-brac, un morceau long de fil électrique, en noua une extrémité autour du collier de la bête et garda l'autre en main.

— Oh ! s'exclama Jenny, angoissée, regardant par une des fenêtres. Trois autres carrés de terrain se sont volatilisés ! On dirait que la fréquence de ces disparitions s'accélère... Et cela vient vers nous !

— Pas de panique ! intervint Tim. L'émetteur est prêt. Je vais penser. Comme disait le père Descartes : je pense, donc je suis, et donc nous suivons le chien. Ha, ha !

Il pensa au bar de toutes ses forces, et le bobtail réagit : il eut immédiatement l'impression que son chez-lui se trouvait juste dans la pièce voisine, où il se précipita, entraînant Ned. Surpris de ne trouver qu'une salle vide, il fit ensuite précipitamment demi-tour, alla aussi voir dans le couloir puis, n'y comprenant plus rien, se mit à japper. Bunkyo se tourna vers Tim :

— Attends ! Je crois que ce qu'il faut que tu fasses, c'est penser *qu'il nous emmène* vers le bar. Essaie de te représenter la scène : lui tirant sur sa laisse, nous en train de le suivre, et enfin toute la troupe arrivant là-bas, après avoir franchi la porte inter-dimensions... Cette damnée porte !

— Oui ! Oui ! fit Tim, enthousiaste. Ça va marcher, je le sens !

Il pensa, pensa, tellement fort qu'il en devint rouge. Mais cette fois, c'était trop compliqué pour le chien, qui se mit à hurler à la mort exactement comme si cette dernière était passée dans la pièce.

— Je crois que nous avons tort d'utiliser l'émetteur télépathique, déclara alors Ned. Il y a une trop grosse différence de complexité entre nos cerveaux et celui de cet animal. J'ai une autre idée, Tim ! Je me rappelle que vous avez ramassé une pochette d'allumettes dans un cendrier, quand nous étions au bar, et que vous l'avez mise dans votre poche. L'avez-vous toujours ?

— Euh... oui. La voilà.

Tim produisit l'objet, qui vantait les mérites d'une boîte de jazz. Sur la couverture, on voyait une fille splendide, complètement nue, en train de jouer de la contrebasse.

— Sexy, la nana, hein ? remarqua l'informaticien.

Ned examina la pochette, l'ouvrit, et expliqua :

— Vous voyez ces brins de tabac coincés, là, en bas... Je suis sûr

que l'odeur du bar, pour ce bobtail, c'est avant tout celle du tabac refroidi et des mégots écrasés. Celle des cendriers. Autrement dit, celle de cette pochette. L'odorat, pour les chiens, a une grande importance. Si on lui fait sentir cet objet, je crois bien que celui-là va nous sortir d'ici...

Ned se pencha vers l'animal, lui caressa amicalement la tête et lui fit renifler la pochette. En même temps, il murmurait de sa voix la plus persuasive :

— Cherche ! Vas-y ! Cherche ! Cherche !

Jenny, toujours en train de regarder par la fenêtre, s'écria :

— Oh ! c'est affreux ! Toute la base est en train de disparaître, morceau par morceau ! Il n'y a plus que deux carrés de terrain qui nous séparent du bord !

Le chien flaira consciencieusement les allumettes et se mit à aboyer, joyeux. Puis il partit vers le couloir, avec l'air de bien savoir où il allait. Ils le suivirent tous. Ned tenait l'extrémité de la laisse.

CHAPITRE XIV

B-0013 ouvrit les yeux, et Takanori s'aperçut, stupéfait, qu'ils étaient lumineux, orange, avec une pupille violette. Le samouraï géant continuait à rire, tandis que sur sa cuirasse et son casque passait et repassait dans tous les sens le message suivant : *Il n'y a qu'une seule solution* : HARA-KIRI

En face du nain, juste au-dessus des touches supérieures du clavier, une partie du pupitre pivota, découvrant une cavité éclairée de l'intérieur. Au fond se trouvait un bouton rouge surmonté des terribles mots :

HARA-KIRI

Les haut-parleurs répandaient à présent des accords dissonants, très graves, aux effets de *flanger* et de *phaser*. Derrière l'ordinateur, le mur revêtu de luminophores représentait un énorme scorpion (l'emblème du parti schizofasciste extrémiste) en train de dériver entre les étoiles. Et ce scorpion se tuait lui-même, en se piquant derrière la tête avec son dard empoisonné.

Bien sûr, Takanori n'ignorait rien de la procédure *hara-kiri*. Le vaisseau, cet énorme fuseau gris sombre de quatre cent vingt-sept mètres de long, pouvait se « suicider » pour éviter de tomber entre des mains ennemies. Grâce à une bombe protonique placée vers le milieu de la coque. Mais seul un être humain pouvait commander l'explosion de cette arme terrible. B-0013 en était incapable ; des circuits spéciaux le lui interdisaient.

« Hara-kiri ? s'étonna le savant. Non, pas question. C'est beaucoup trop tôt. D'ailleurs, le comportement de cette machine est anormal. Et les six masques, tout à l'heure, dans le bureau de Yanakamura... Ils avaient aussi une expression bizarre. Il faut que je parte d'ici ! Oui ! Tout de suite ! »

Il essaya de se lever mais s'aperçut, terrorisé, que son système nerveux ne lui obéissait plus. Pouvait-il encore crier ?

— Au sec..., commença-t-il.

La dernière syllabe se bloqua dans sa gorge, car sa langue avait brusquement et mystérieusement cessé de lui obéir. Il entendit néanmoins courir dans le couloir. Les JB-0707 arrivaient... Leurs capteurs de sons, extrêmement sensibles, avaient sans nul doute perçu

son cri. Quelle chance ! Ils allaient le sortir de là...

Les androïdes arrivèrent, en effet, mais se rangèrent tout simplement contre le mur, comme des spectateurs. Ensemble, ils reprirent leur position d'attente réglementaire. Bras croisés, sourire cruel. Le long canon de leur laser s'élevant obliquement au-dessus de leur épaule gauche.

B-0013 tira la langue. Elle était formée de gelée électronique, et Takanori se sentit envahi par un sentiment de catastrophe.

« B-0013 annexé ! Les JB-0707 annexés... », se dit-il en essayant encore une fois – toujours en vain – de se lever de son siège.

Les haut-parleurs firent entendre une voix synthétique puissante et grinçante :

— Appuie sur le bouton rouge ! Appuie ! Appuie !

Horrifié, le savant sentit un influx nerveux étranger, absolument inexplicable, prendre le contrôle de son bras droit et l'obliger à se tendre – index en avant – vers le fatidique bouton...

Faisant appel à toute sa volonté, il parvint à ramener, durant un court instant, son bras vers lui. Mais, l'influx pirate reprit le dessus, encore plus violent. Le nain, dont le doigt pointé était pour le moment à égale distance du bouton et de sa poitrine, luttait comme forcené. Il tremblait, grinçait des dents, et des gouttes d'une sueur froide coulaient sur son visage. Les JB-0707 contemplaient la scène de leurs yeux à pupille verticale et faisaient jaillir, de temps en temps, leur langue verte bifide.

— Oui ! Appuie sur le bouton ! Appuie ! reprit la voix de B-0013.

— Argh ! répondit Takanori, essayant avec désespoir de faire revenir vers lui son index qui trépidait frénétiquement.

La distance entre le doigt et le bouton diminuait inexorablement. Plus que vingt centimètres... Plus que quinze...

— Oui ! Oui ! Appuie ! répéta B-0013, en souriant de toutes ses dents vertes lumineuses.

— A-argh ! répondit encore Takanori, au supplice.

Il bavait, tirait la langue. Ses yeux s'exorbitaient. Les haut-parleurs, à présent, faisaient entendre des bruits étranges ressemblant à des crépitements d'étincelles. Finalement, n'en pouvant plus, le gnome abandonna, et son index droit alla enfonce le bouton rouge.

Un dernier JB-0707 arriva, tenant à la main un des sabres de Yanakamura. Il le tendit à l'ordinateur-samouraï puis alla se ranger près de ses confrères, croisa les bras et prit la position d'attente réglementaire.

B-0013 leva lentement l'arme, dont il tenait la poignée à deux mains. La pointe de la lame était dirigée vers son ventre. Un bruit de tonnerre lointain s'échappa des haut-parleurs. Puis l'ordinateur replia brutalement les bras. Le contact fut établi.

Le C+ se volatilisa dans un éclair aveuglant.

Le chien tirait sur sa laisse et avançait très vite, suivi des trois hommes et de la jeune fille qui la plupart du temps couraient. Couloir. Fenêtres à gauche, portes vitrées à droite. Deux carrés de terrain disparaurent d'un seul coup, tout près. Le bobtail voulut se remettre à jouer et sauta après Ned en aboyant joyeusement. Mais l'agent secret lui expliqua d'une voix persuasive :

— Ce n'est pas le moment, mon pote ! Tiens ! Sens-moi cette pochette... Cherche ! Vas-y ! Cherche !

L'animal repartit, tirant encore plus fort. Derrière les portes, ils entrevoyaient des salles pleines d'insectes métalliques gigantesques.

Et soudain, leurs cheveux se dressèrent sur leurs têtes en même temps que retentissait un étrange bourdonnement, fiévreux et inquiétant.

« Les abeilles ! » eut le temps de penser Ned.

Parfois, en haute montagne, les alpinistes entendent ce bruit terrible, qui signifie que la foudre va s'abattre tout près – d'ailleurs, la plupart de ceux qui entendent « les abeilles » meurent foudroyés.

À dix mètres derrière eux, il se produisit un énorme craquement. Lorsqu'ils se retournèrent, ils ne virent plus, stupéfaits, que le ciel bleu. Un nouveau carré venait de se volatiliser... Quel spectacle étrange que celui de ce couloir sectionné net, comme par une lame de rasoir géante ! Sur leur gauche, une salle avait été coupée en biais. Une mante religieuse cybernétique énorme était en train de basculer dans l'abîme ; une moitié d'armoire laissait s'écouler une pluie de livres et de classeurs.

— Cherche ! Cherche ! répéta Ned, pressant.

Le chien répondit par un « Ouaf ! » affirmatif. À présent, ils couraient de toute leur vitesse. C'était la panique. Tout d'un coup, à une vingtaine de mètres devant eux, ils la virent...

La porte inter-dimensions. Ouverte.

Et, de l'autre côté, le bar, ou plutôt son vaste débarras plein de jeux en réparation.

Ils poussèrent un grand cri de joie...

Mais les « abeilles » se firent entendre à nouveau. Beaucoup plus fort. Cette fois, ils comprirent que c'était *leur* carré qui allait disparaître. Ils s'élancèrent avec l'énergie du désespoir...

Hélas ! Jenny trébucha et s'étala de tout son long.

— Je m'en occupe ! cria Ned en se précipitant vers la jeune fille. Allez-y vite !

Tandis que Tim et Bunkyo se jetaient dans l'arrière-salle du bar, il souleva Jenny, encore étourdie par sa chute, et la prit dans ses bras. Les « abeilles » bourdonnaient de plus en plus fort, et il sentait ses cheveux s'électriser. Enfin, il franchit à son tour le seuil, en faisant

attention de ne pas faire cogner la tête de Jenny contre le chambranle. Au moment où il posait le pied droit dans le – vrai – New York, il sentit un choc bizarre contre son talon gauche.

À présent, par la porte inter-dimensions, on ne voyait plus que du ciel bleu. Le bobtail jappait, tout excité. Et tout d'un coup, le ciel fut remplacé par un placard assez vaste, rempli d'aspirateurs, de balais et de vieilles caisses. Les quatre arrivants comprirent que la topographie des lieux était redevenue normale et que la base N.Y. 2 avait complètement disparu.

Ned jeta un coup d'œil au talon de sa chaussure gauche : il en manquait un morceau. Vraiment, il était passé d'extrême justesse ! Louvoyant entre les jeux au rebut, ils se dirigèrent vers la porte du bar. Par terre, quelque chose crissait sous leurs pieds : la gelée électronique, « morte » et tombée en poussière.

Ils retrouvèrent la grande salle du bar pleine de rock, de lumières et de cris avec un indicible soulagement. Les joueurs semblaient plus acharnés que jamais. Les dents serrées, ils secouaient leurs jeux-ordinaires en marmonnant des imprécations.

— Brave chien ! fit Tim en caressant la tête du bobtail.

Mais un coup de sifflet retentit. L'animal se sauva aussitôt pour aller rejoindre son maître, le propriétaire des lieux. Celui-ci, un barbu ventru, malgracieux et plutôt soûl, s'écria d'une vilaine voix râpeuse :

— Où que t'étais encore, hein, Archimède ? J't'ai cherché partout ! Allez, ouste ! Rentre !

La bête sortit du bar par une porte marquée *private*. Ainsi, hélas, les quatre rescapés de N.Y. 2 ne purent manifester comme ils l'auraient voulu leur reconnaissance à leur sauveur. Quant à raconter leur histoire au barbu, il ne fallait pas y songer.

Ils quittèrent donc la salle, pour la Cinquante-troisième Rue. C'était le soir, et le ciel était d'une magnifique teinte bleu sombre. Ils respirèrent un grand coup, saisis par la beauté de la ville la nuit. Les enseignes lumineuses multicolores clignotaient, par milliers, et l'air était doux.

ÉPILOGUE

Jenny aperçut, sur le trottoir d'en face, sa sœur et deux amies qui, visiblement, la cherchaient. Elles devaient être inquiètes de son retard. La jeune fille dit rapidement au revoir aux trois hommes, serra la main de Bunkyo, celle de Tim, puis sauta au cou de Ned, l'embrassa et lui donna son numéro de téléphone.

« Quel veinard, ce Ned ! » pensa Tim.

Bunkyo déclara qu'à son avis, le mieux était d'aller d'abord mettre en sûreté l'émetteur télépathique de Tim, au laboratoire annexe situé dans cette même rue, au numéro 157. Tim n'aurait plus ensuite qu'à rentrer chez lui, au 153.

« Quel veinard, ce Ned ! » se répétait toujours le jeune inventeur.

Alors qu'ils passaient devant chez lui, ils virent venir vers eux, une ravissante jeune blonde... qui mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix ! À coup sûr, elle devait peser cent vingt ou cent trente kilos, mais pourtant elle était, comme on dit, incroyablement bien roulée : des longues jambes, des hanches en forme de lyre, une taille fine et une poitrine magnifique. Avec cela, de magnifiques yeux gris-bleu et un charmant petit nez retroussé.

Sexy à en mourir...

Tim se sentit envahi par un sentiment de catastrophe, songea que la vie était mal faite. Il aurait tellement aimé emmener cette beauté chez lui...

Mais il savait bien que s'il essayait de la draguer, il n'arriverait à rien. Aussi, par dépit, il lui transmet des pensées cochonnes avec son émetteur.

À sa grande surprise, la géante se retourna vers lui, enchantée.

— Oh ! fit-elle. Vous êtes télépathe ? Et en plus, vous avez les mêmes goûts que moi...

Tim sentit que c'était la chance de sa vie.

— Mademoi-moiselle..., commença-t-il.

Il bégayait, comme chaque fois qu'il était ému par une personne du beau sexe.

— Voulez-lez-vous que nous montissions chez moi moi pr-prendre un v-verre, et que nous écoutis-sions mes derniers di-disques de r-rock, et que nous fumissions du hasch bl-bleu de Rigel 5, tout en regardissant des cassettes vidéo très beaucoup exci-ci-tantes ?

La jeune géante écouta cette proposition d'un air ravi.

— Oh, oui ! Oui ! s'écria-t-elle en réponse.

Tim la prit par la main et l'entraîna vers l'entrée du gratte-ciel.

— Hé, Tim ! le rappela Bunkyo. Puisque tu rentres chez toi, ça t'ennuierait qu'on échange nos blousons ? Le mien est un peu léger, et la température se rafraîchit...

Tim comprit immédiatement. L'émetteur, bien sûr. Et le carnet, aussi.

Après l'échange, il guida sa conquête dans le hall, vers l'ascenseur. Au bout de six pas, il lui chatouillait déjà le nombril... Au bout de huit, il avait glissé la main sous l'élastique de son slip, et la belle gloussait de joie...

Ned et Bunkyo, eux, remontèrent paisiblement la Cinquante-troisième Rue en devisant de choses et d'autres.

FIN

Cet ouvrage a été composé par EUROCOMPOSITION à 92310 Sèvres, France et achevé d'imprimer en décembre 1990 sur les presses de Cox & Wyman Ltd. à Reading (Berkshire)

— N° d'impression : 8761. – Dépôt légal : janvier 1991 *Imprimé en Angleterre*

¹Services Secrets Européens.

²Pouvant dépasser la vitesse de la lumière.

³À Ultra Haute Capacité.

⁴Peintre hollandais du quinzième siècle au symbolisme étrange.

⁵Animal familial extrêmement répandu sur toutes les planètes colonisées, le zourglib ressemble à un tout petit ours (de la taille d'un chat) au pelage vert pomme, au ventre bleu et aux yeux orange. Il est très affectueux.